

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA SUBSISTANCE DES NASKAPIS  
ET LES INTÉRÊTS DE LA COMPAGNIE :  
UNE PERSPECTIVE TERRITORIALE SUR LE COMMERCE DES FOURRURES  
(1830-1870)

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR  
SIGFRID TREMBLAY

FÉVRIER 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Si l'élaboration de ce mémoire s'est avérée une réalisation gratifiante, stimulante et agréable, c'est en grande partie parce que j'ai eu le privilège de le réaliser dans l'environnement intellectuel exceptionnel de la *Chaire de recherche du Canada sur la question territoriale autochtone* de l'UQÀM. Je tiens à exprimer ma sincère gratitude et mon admiration à son titulaire, Alain Beaulieu; pour sa rigueur, ses bonnes questions et son sens critique, d'abord; pour sa façon profondément humaine d'aborder son rôle et ses responsabilités envers ses étudiants, ensuite; enfin, pour avoir mis sur pied l'espace formateur privilégié qu'est la *Chaire* et pour y avoir inculqué ce remarquable esprit de réflexion, de convivialité, d'échange, d'entraide et de collaboration.

Mes remerciements s'adressent également à mes amis Maxime Gohier et Brian Gettler, qui ont accepté de réviser ce mémoire. Leurs réflexions et suggestions, tant sur la forme que sur le contenu, ont été grandement appréciées. Je tiens également à leur exprimer ma profonde reconnaissance, ainsi qu'à tous les autres étudiants de la *Chaire*, pour leur formidable contribution à l'esprit qui l'anime.

# TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES .....	vi
LISTE DES TABLEAUX .....	vii
RÉSUMÉ .....	ix
INTRODUCTION.....	1
<b>CHAPITRE I</b>	
<b>LE COMMERCE DES FOURRURES : HISTORIOGRAPHIE ET MÉTHODOLOGIE .....</b>	<b>9</b>
1.1 PERSPECTIVE HISTORIOGRAPHIQUE .....	10
1.1.1 <i>Changement et commerce des fourrures</i> .....	10
1.1.2 <i>Le commerce des fourrures dans l'Ungava-Labrador</i> .....	14
1.2 LES APPROCHES DE L'HISTOIRE AUTOCHTONE ET LE COMMERCE DES FOURRURES .....	19
1.2.1 <i>Territoire, variabilité et adaptabilité</i> .....	20
1.2.2 <i>Perspectives d'utilisation des HBCA</i> .....	24
1.3 MÉTHODOLOGIE, PROBLÉMATIQUE ET HISTORIOGRAPHIE : CONCLUSION .....	29
<b>CHAPITRE II</b>	
<b>ENVIRONNEMENT, ÉCONOMIE ET POPULATIONS .....</b>	<b>31</b>
2.1. ENVIRONNEMENT BIOPHYSIQUE.....	31
2.1.1 <i>Réseaux hydrographiques et voies de circulation infrarégionales</i> .....	32
2.1.2 <i>Végétation</i> .....	37
2.1.3 <i>Ressources animales</i> .....	40
2.1.4 <i>Martres et caribous: économie des fourrures et subsistance</i> .....	46
2.2 ITTABAWABO ET LES NASKAPIS : BANDES ET TERRITOIRE .....	51
2.2.1 <i>Le mystère des bandes naskapies</i> .....	51
2.2.2 <i>Bandes et leadership</i> .....	60
2.2.3 <i>Occupation territoriale traditionnelle</i> .....	65
2.2.4 <i>L'organisation sociale des Naskapis : conclusion</i> .....	75
2.2.5 <i>La mobilité territoriale des Naskapis (avant 1830)</i> .....	77

2.3 LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA CBH DANS L'UNGAVA-LABRADOR : STRUCTURES, MYTHES ET OBJECTIFS (1830-1843).....	82
2.3.1 <i>Motivations et contexte de l'« Ungava Venture »</i> .....	82
2.3.2 <i>« The land of Promise overflowing with milk and honey »</i> .....	86
2.4 PERCEPTIONS ET RAPPORTS INTERCULTURELS .....	93
<b>CHAPITRE III</b>	
<b>CLIENTÉLISATION, CONSOMMATION, CRÉDIT ET PRODUCTION (1830-1870) .....</b>	<b>104</b>
3.1 L'ART DE CRÉER DES BESOINS IMAGINAIRES .....	105
3.1.1 <i>« Artificial wants »</i> .....	109
3.2 CONSOMMATION ET CRÉDIT .....	117
3.2.1 <i>La consommation naskapie en 1867-1868</i> .....	119
3.2.2 <i>Le crédit</i> .....	128
3.2.3 <i>Les vivres et l'assistance alimentaire</i> .....	134
3.3 PRODUCTION DE MARTRES .....	138
3.4 CLIENTÉLISATION, CONSOMMATION, CRÉDIT ET PRODUCTION : CONCLUSION .....	142
<b>CHAPITRE IV</b>	
<b>LA GESTION DU TERRITOIRE (1830-1870) .....</b>	<b>144</b>
4.1 « MAKE THEM LEAVE THE COAST » (1830-1843) .....	144
4.2 MONOPOLE À L'INTÉRIEUR DES TERRES (1843-1857).....	155
4.2.1 <i>Famines à Fort Nascopie</i> .....	160
4.2.2 <i>Les causes des famines</i> .....	165
4.3 LA CONVERSION RELIGIEUSE DE MANAK .....	169
4.4 UN MONOPOLE À L'AGONIE (1857-1867) .....	177
4.5 RÉOUVERTURE DE FORT CHIMO ET SÉGRÉGATION SUR LA CÔTE DE L'UNGAVA (1868-1870) .....	184
4.5.1 <i>Bandes et restructurations</i> .....	186
4.5.2 <i>Une concentration des activités dans la toundra?</i> .....	189
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>192</b>
<b>APPENDICE A</b>	
<b>RESPONSABLES DES DISTRICTS D'UNGAVA ET DE LA BAIE DES ESQUIMAUX, 1830-1870.....</b>	<b>201</b>

**APPENDICE B**

<b>POSTES DE TRAITE DES DISTRICTS DE LA BAIE DES ESQUIMAUX ET DE L'UNGAVA : CHRONOLOGIE ET ANNÉES D'OPÉRATION .....</b>	<b>202</b>
---	------------

<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>203</b>
---------------------------	------------

<i>A – Sources manuscrites.....</i>	<i>203</i>
-------------------------------------	------------

<i>B – Articles, ouvrages et rapports .....</i>	<i>205</i>
---	------------

## LISTE DES FIGURES

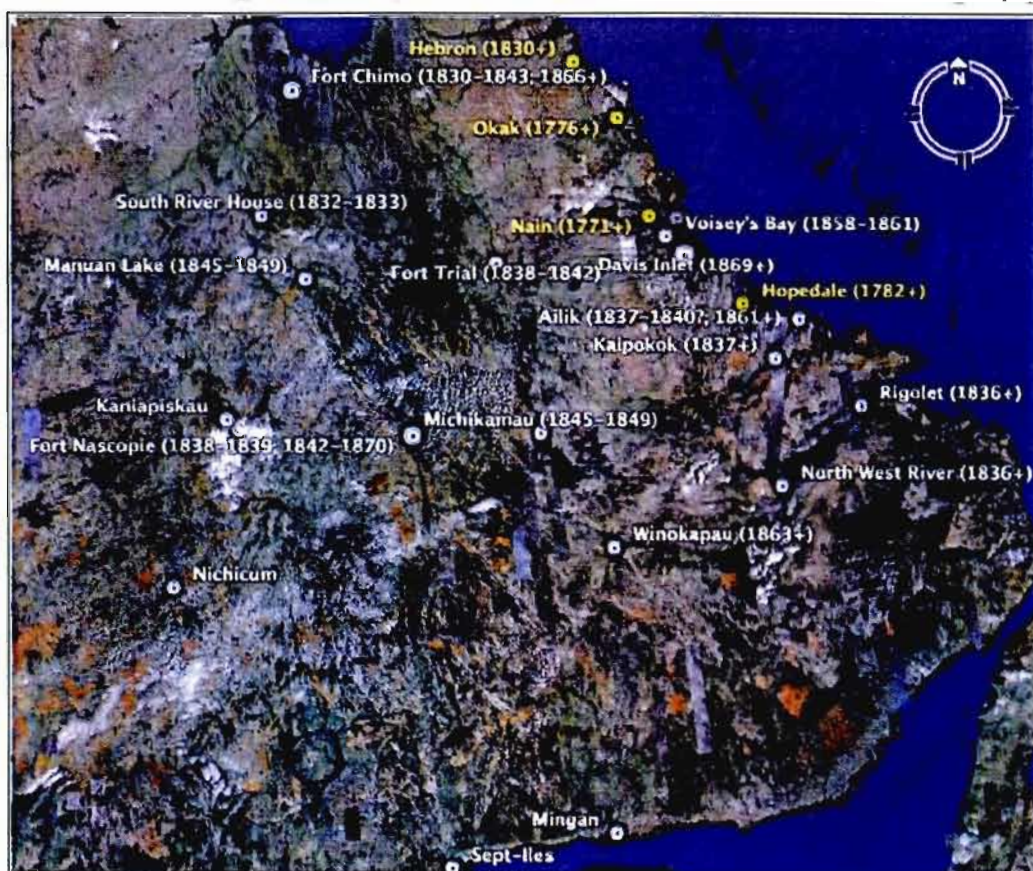
FIGURE 0.1 – LOCALISATION DES PRINCIPAUX ÉTABLISSEMENTS DE TRAITE MENTIONNÉS (EST DE LA PÉNINSULE) .....	viii
FIGURE 2.1 - REPÈRES TOPONYMIQUES: LACS ET RIVIÈRES.....	34
FIGURE 2.2 - CARTE ATTRIBUÉE À JOHN MCLEAN : VOIES DE CIRCULATION RÉGIONALES AU XIX <sup>e</sup> SIÈCLE.....	35
FIGURE 2.3 - COUVERTURE VÉGÉTALE (RÉGION DE L'UNGAVA-LABRADOR).....	39
FIGURE 2.4 – MOYENNE ANNUELLE DES FOURRURES RÉCOLTÉES DANS CHACUN DES DISTRICTS DU DÉPARTEMENT DE MONTRÉAL (1839-1853).....	48
FIGURE 3.1 - EXPORTATIONS DE MARTRES DU DISTRICT DE LA BAIE DES ESQUIMAUX (1830-1872).....	141

## LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 2.1 – ÉVOLUTION DÉMOGRAPHIQUE DE LA POPULATION NASKAPIE, 1834-1870 .....	58
TABLEAU 3.1 – CATÉGORIES FONCTIONNELLES DES ARTICLES DE TRAITE AU FORT NASCOPIE .....	121
TABLEAU 3.2 – MOYENNE DES DÉPENSES ANNUELLES DES FAMILLES NASKAPIES (38) PAR CATÉGORIE DE PRODUITS (1867-1868) .....	123
TABLEAU 3.3 – COMPARAISON DES ACHATS ET REVENUS ANNUELS MOYENS DES CHASSEURS DE QUATRE POSTES DE TRAITE DU QUÉBEC .....	131
TABLEAU 3.4 – COMPARAISON DES DÉPENSES MOYENNES DE CHASSEURS ATIKAMEKWS À WEYMONTACHIE, MONTAGNAIS À BETSIAMITES ET NASKAPIS À FORT NASCOPIE .....	133



Figure 0.1 – Localisation des principaux établissements de traite mentionnés (est de la péninsule)



En blanc : Postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

En jaune : Postes des missionnaires moraves.

## RÉSUMÉ

Le présent mémoire est consacré à l'étude des relations économiques qu'ont entretenues les Naskapis de l'Ungava-Labrador et la Compagnie de la Baie d'Hudson (CBH) durant la période allant de 1830 et 1870. Il cherche plus précisément à identifier les stratégies utilisées par la compagnie pour développer son commerce dans la région et à dégager leurs effets sur les pratiques économiques des Naskapis. S'inscrivant dans le cadre des travaux qui, depuis les années 1970, cherchent à cerner les impacts du commerce des fourrures sur les populations autochtones, notre étude éclaire aussi certaines facettes de l'histoire des Naskapis (formation et transformation des bandes régionales, modalités d'occupation du territoire, comportements économiques des chasseurs, etc.)

Nous avons adopté une perspective territoriale sur le commerce des fourrures. Cette approche s'inspire de travaux qui ont mis en évidence les rapports étroits entre le territoire et les manifestations économiques. Deux postulats sont à la base de notre étude : 1) que la géographie et la distribution des ressources déterminent en grande partie les variations régionales des manifestations du commerce des fourrures; 2) que les rapports des populations avec le territoire constituent des paramètres essentiels à la compréhension de ces manifestations. Les sources sont constituées pour l'essentiel des Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBCA). Nous avons privilégié une approche diversifiée de la documentation afin de maximiser les perspectives d'interprétation. En plus des informations qualitatives, tirées principalement de la correspondance et des rapports des commis de la compagnie, nous avons traité des données « brutes » et quantitatives contenues dans les journaux de poste et les livres de compte.

Nos conclusions soutiennent que les relations entre la CBH et les Naskapis ne correspondent pas au modèle d'interdépendance économique, plus ou moins égalitaire mais somme toute positif, décrit dans plusieurs études régionales récentes. L'économie des Naskapis s'est plutôt développée dans un contexte de contraintes économiques et territoriales imposées par la compagnie pour atteindre ses objectifs de rentabilité. Nous faisons ressortir que les restrictions imposées sur la mobilité des Naskapis n'ont pas favorisé le développement de leur propre modèle économique adapté aux conditions biophysiques régionales.

Mots clefs : Naskapis; histoire amérindienne; commerce des fourrures; Compagnie de la Baie d'Hudson.

## INTRODUCTION

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la région de l'Ungava-Labrador est demeurée relativement en marge des principaux réseaux européens du commerce des fourrures structurés à partir des deux artères économiques majeures qu'étaient le fleuve Saint-Laurent et la baie d'Hudson<sup>1</sup>. En 1830, une organisation aux ressources logistiques et financières importantes, la Compagnie de la Baie d'Hudson (ci-après CBH), entreprit d'étendre ses opérations dans la région avec l'établissement du poste de Fort Chimo; durant les quarante années qui suivront, le personnel de la CBH développera le commerce régional et s'efforcera d'orienter la production économique des Naskapis<sup>2</sup> dans le sens des intérêts de « l'Honorable compagnie<sup>3</sup> ». Les différents acteurs de l'entreprise, administrateurs et subalternes, tenteront par conséquent d'introduire des changements dans les habitudes de la population locale. La réceptivité des Naskapis aux incitations des commis dépendra de leur capacité à concilier leur participation à l'économie de marché avec l'incontournable nécessité d'assurer leur subsistance à partir des ressources du milieu.

Le succès du développement de l'économie des fourrures dans l'Ungava-Labrador était intimement lié à la façon dont les chasseurs nomades occupaient et

---

<sup>1</sup>Le terme « Ungava » désignera, dans ce qui suit, l'ensemble du territoire correspondant au bassin hydrographique de la baie d'Ungava. La désignation « Ungava-Labrador » ajoute à cette délimitation l'ensemble du bassin de la mer labradorienne, qui correspond aux frontières politiques actuelles du Labrador.

<sup>2</sup> Nous avons utilisé l'orthographe contemporaine du mot « Naskapi », qui apparaît rarement sous cette forme durant la période à l'étude. Par contre, nous avons conservé la graphie courante du XIX<sup>e</sup> siècle pour désigner l'établissement du lac Petitsikapau, c'est-à-dire « Fort Nascopie ».

<sup>3</sup> Une expression courante qui réfère à la CBH et qui est utilisée couramment par ses employés.

exploitaient l'espace régional et suprarégional. Les employés de la CBH tentèrent par conséquent de réorienter ces rapports au territoire et à ses ressources en fonction de leurs propres intérêts. Cette volonté de réorganisation de l'espace régional se manifesta par l'application systématique d'un ensemble de stratégies incitatives et coercitives. Ce sont ces modes d'intervention sur les rapports au territoire, de même que leurs incidences sur l'économie des Naskapis, que nous nous proposons d'étudier dans ce mémoire. Nous poursuivons plus particulièrement trois objectifs : 1) comprendre les modalités d'appropriation et d'utilisation de l'espace régional par les deux groupes culturels en fonction de leurs intérêts et objectifs respectifs; 2) dégager les stratégies mises en œuvre par la CBH pour agir sur les modes d'exploitation et d'occupation du territoire des Naskapis; 3) cerner les réponses de ces derniers aux politiques de la CBH, en évaluant notamment le degré de leur intégration – partielle ou complète – à l'économie de marché et en analysant les manifestations de cette participation.

Le commerce des fourrures a fait l'objet de nombreux travaux qui se sont attardés à décrire le phénomène dans différents contextes régionaux et à travers l'expérience de plusieurs populations autochtones du Canada. Les Naskapis du XIX<sup>e</sup> siècle n'ont pas échappé au développement de ce champ d'études, principalement avec la contribution, significative, de l'historien Alan Cooke. La réalisation d'une nouvelle étude sur les Naskapis et l'économie des fourrures nous semble toutefois nécessaire, et ce, pour trois raisons principales.

La première est la nécessité de revisiter la perception courante sur la participation économique du Naskapi, qui a souvent été représenté sous la forme de l'archétype du chasseur « primitif », « indépendant », replié sur son univers culturel et peu réceptif à l'économie des fourrures et aux marchandises eurocanadiennes. Ce modèle a principalement été construit à partir des remarques des commis durant la première période d'occupation de Fort Chimo (1830-1843) et celles des explorateurs et anthropologues qui ont côtoyé les chasseurs de l'Ungava à partir de la fin du XIX<sup>e</sup>



siècle<sup>4</sup>. Les nombreuses similitudes entre ces observations ethnographiques à des époques différentes ont entretenu l'image d'un Naskapi figé dans le temps, qui aurait fait preuve d'une résistance culturelle au changement et dont l'intégration progressive à l'économie des fourrures auraient été exclusivement attribuable à l'adoption des armes à feu, une technologie devenue essentielle au succès de la chasse<sup>5</sup>. Cette perception traduit une vision linéaire de l'histoire naskapie qu'il convient de réévaluer. En effet, les constantes observées à deux époques distinctes n'impliquent pas nécessairement le *statu quo* durant la période mitoyenne. On peut au contraire y reconnaître des transitions ou des ajustements qui amènent non seulement à reconsidérer certains aspects de la continuité, mais aussi à identifier des facteurs explicatifs aux manifestations de pérennité. Chez les Naskapis de l'Ungava, les décennies 1850 et 1860, décrites comme une période de « relative stabilité » par l'historien Alan Cooke<sup>6</sup>, témoignent pourtant de transitions économiques, sociales et territoriales difficilement conciliables avec l'image traditionnelle et conservatrice du chasseur de caribou de l'Ungava. Le réexamen de cette période importante nous semble nécessaire, non seulement à une meilleure compréhension de l'histoire naskapie, mais également pour rendre compte d'une manifestation de l'économie des fourrures qui, à plusieurs égards, se distingue de celles observées dans d'autres contextes régionaux.

---

<sup>4</sup> Voir K. G. Davies et Alice Margaret Johnson, *Northern Quebec and Labrador journals and correspondence, 1819-35*, London, Hudson's Bay Record Society, 1963; W. Stewart Wallace (éd.), *John McLean's Notes of a twenty-five year's service in the Hudson's Bay territory*, Toronto, The Champlain Society, 1932; Albert P. Low, *Report on explorations in the Labrador Peninsula along the East Main, Koksoak, Hamilton, Manicouagan and portions of other rivers in 1892-93-94-95*, Ottawa, S.E. Dawson Printer to the Queen, 1896; Lucien M. Turner, *Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay territory*, Montréal et Kingston, McGill-Queen University Press, 2001 [1894]; William Duncan Strong, *Labrador Winter. The Ethnographic Journals of William Duncan Strong, 1927-1928*, Washington et Londres, Smithsonian Institution Press, 1994; Dillon Wallace, *The Lure of the Labrador wild*, Guilford (Connecticut), Lyons Press, 2005 [1905]; Mina Benson Hubbard, *A Woman's Way through Unknown Labrador*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004 [1908].

<sup>5</sup> Alan Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », *Recherches amérindiennes au Québec Dossier Caribou*, vol. IX, no 1-2 (1979).

<sup>6</sup> Alan Cooke, *A History of the Naskapis of Schefferville*, Montréal, Rapport inédit préparé pour le Naskapi Band Council, 1976, p. 96.

La deuxième raison qui motive la réalisation de ce mémoire est l'intérêt d'approfondir les connaissances, encore incomplètes et imprécises à ce jour, sur l'occupation collective du territoire par les Naskapis, avant et après le développement de l'économie des fourrures dans l'Ungava. Ce territoire représente aujourd'hui un symbole d'identité et une assise culturelle pour les communautés autochtones. À ce titre, nous espérons que notre contribution pourra être utile aux collectivités et aux individus qui s'identifient à l'histoire et aux traditions naskapiques.

Enfin, la troisième et dernière justification à cette étude est la nécessité de questionner le rôle de la CBH dans le processus historique d'altération des rapports des peuples autochtones avec le territoire. Alors que la *dépossession* territoriale est un phénomène bien connu associé au développement de la colonisation et aux politiques des gouvernements coloniaux, le rôle de la CBH dans la *restriction* de l'accès au territoire n'a jamais été véritablement considéré comme une manifestation d'avant-garde de l'esprit colonial. Il faut préciser, toutefois, que les limites de la réalisation de ce mémoire ne permettent pas d'entreprendre une réflexion théorique approfondie sur les manifestations coloniales. Le problème s'est toutefois imposé de lui-même, et c'est en tant que questionnement qu'il s'inscrira dans notre travail.

### **Périodisation**

L'arrivée de la CBH dans l'Ungava, en 1830, sera donc le point de départ de notre analyse, qui se poursuivra jusqu'à 1870. Des précisions doivent être apportées en ce qui concerne cette dernière date. L'année 1870 marque le transfert officiel par la CBH du territoire des terres de Rupert au gouvernement canadien, qui en avait obtenu les droits l'année précédente. L'historiographie considère généralement que cet événement correspond à la fin de l'âge d'or de la compagnie anglaise, ce qui en fait généralement une balise temporelle importante pour la plupart des études sur le commerce des fourrures. Dans l'Ungava-Labrador, l'année coïncide aussi avec la

fermeture du Fort Nascope (vers l'été 1869) et avec le retour de la majorité des Naskapis à Fort Chimo, qui avait été abandonné par la CBH entre 1843 et 1866. L'événement est significatif et marquera un tournant dans les politiques de la CBH à l'égard des Naskapis. C'est ce changement des conditions régionales qui justifie le choix de 1870 comme année de clôture de cette étude, davantage que son acceptation généralisée en tant que fin de l'époque faste de la compagnie anglaise.

### **Les Naskapis : une fiction ethnographique?**

Les chasseurs de langue algonquienne dont il sera question ici sont souvent identifiés dans les documents d'archives par la désignation de « Naskapis ». La validité de la distinction n'a pas toujours fait l'unanimité dans les travaux des anthropologues et historiens, ce qui peut contribuer à entretenir une certaine confusion par rapport à l'utilisation de l'ethnonyme. C'est pourquoi il est nécessaire de préciser notre emploi du terme et d'identifier les populations que nous désignerons ainsi dans ce mémoire.

Selon José Mailhot, qui a relevé l'utilisation du terme « Naskapi » dans les documents d'archives à partir des premiers contacts, l'ethnonyme a d'abord servi à désigner une bande montagnaise puis, au XIX<sup>e</sup> siècle, les groupes autochtones « que quelqu'un estime être les plus primitifs, c'est-à-dire les moins européens, des Indiens de la péninsule<sup>7</sup>. » Ainsi, « les Naskapis de nos écrits ne correspondent donc à aucune réalité ethnologique, car le Naskapi n'est qu'une image<sup>8</sup> ». La désignation serait par conséquent apparue, selon Mailhot, comme une représentation de l'autre qui ne correspondait ni à une spécificité culturelle, ni à une conscience identitaire explicite, mais plutôt à une perception, souvent péjorative, du « moins civilisé » que

---

<sup>7</sup> José Mailhot, « À moins d'être son Esquimau, on est toujours le Naskapi de quelqu'un », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIII, no 2 (1983), p. 97

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 97

soi; bref, selon l'anthropologue, « on est toujours le Naskapi de quelqu'un », dans la mesure où l'acculturation est toujours plus ou moins prononcée selon la perspective qu'on adopte.

Alors que Mailhot déplore le fait que de nombreux historiens et anthropologues soient tombés dans le « piège naskapi » en utilisant une catégorie tribale qui relevait davantage de l'arbitraire que d'une réalité ethnologique, le terme « Naskapi » nous paraît néanmoins décrire une réalité historique, du moins, en ce qui nous concerne, au XIX<sup>e</sup> siècle. S'il a été appliqué de façon plutôt arbitraire à différents groupes autochtones de la péninsule, l'ethnonyme ne diffère pas en cela de ceux employés pour distinguer d'autres populations algonquiennes nomades<sup>9</sup>. Cela ne fait pas pour autant des Naskapis, tout comme des Cris, Atikamekws ou Montagnais, une pure fiction ethnographique.

Les distinctions qu'apportent les nomenclatures des populations algonquiennes de la péninsule du Québec-Labrador ne sont pas de nature culturelle ou linguistique, mais plutôt géographique, sociale et historique. Ce sont par conséquent les critères de différenciation que nous apporterons ici. Les Naskapis qui nous intéressent sont les nomades de langue algonquienne qui ont parcouru les terres des bassins hydrographiques de la baie d'Ungava et de la mer labradorienne; ceux qui ont pratiqué un mode de vie orienté presque exclusivement sur la chasse au caribou, qui ont partagé des liens sociaux étroits et une histoire commune caractérisée par une participation intermittente et irrégulière à l'économie des fourrures.

---

<sup>9</sup> Voir par exemple Toby Morantz et Daniel Francis, *La traite des fourrures dans l'est de la Baie James. 1600-1870*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984, p. 37-38; Claude Gélinas, *La gestion de l'étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie, 1760-1870*, Sillery, Septentrion, 2000, p. 33-35; Gordon Day, «Le problème des identités tribales. Les Abénaquis de Saint-François (Odanak)», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIII, no 2 (1983), p. 101.



Il est vrai que le territoire de l'Ungava-Labrador ne leur était pas exclusif, non plus que la distinction « naskapie »<sup>10</sup>. Eux-mêmes ne se reconnaissaient pas dans cet ethnonyme. Ils ne s'en sont pas moins distingués par celui de « Nenenot », tout au moins à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>, et les éléments extérieurs (marchands de fourrures, missionnaires et les autres populations algonquiennes) leur ont reconnu une spécificité, qu'ils ont nommée. Cette identité naskapie sera par ailleurs revendiquée par la communauté de Kawawachikamach, près de Schefferville, qui regroupe aujourd'hui plus de 580 personnes, ainsi que par une partie de la population autochtone de Davis Inlet (relocalisée à Natuashish à l'hiver 2002-2003<sup>12</sup>), sur la côte labradorienne<sup>13</sup>.

---

<sup>10</sup> L'ethnonyme sera surtout appliqué aux chasseurs du secteur de la Grande-Rivière-de-la-Baleine, au nord-est de la baie James, qui avaient également un mode de vie axé sur les migrations de caribous de la toundra et qui ont manifestement entretenu des liens sociaux importants avec les chasseurs de caribous de l'est (Toby Morantz, « 'Not Annual Visitors' - The Drawing in to Trade of Northern Algonquian Caribou Hunters », In *Actes du Quatorzième Congrès des Algonquistes*, William Cowan (éd.), p. 57-73, Ottawa, Carleton University, 1983, p. 57; Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 182). Le terme sera aussi appliqué, selon des principes plus ou moins définis, par certains anthropologues de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle à l'ensemble des populations de l'intérieur des terres et même aux chasseurs montagnais de la Côte-Nord du Saint-Laurent (Frank G. Speck, *Naskapi. the savage hunters of the Labrador peninsula*, Norman, University of Oklahoma Press, 1977; Julius E. Lips, « Naskapi Law (Lake St. John and Lake Mistassini Bands) Law and Order in a Hunting Society », *Transactions of the American Philosophical Society*, vol. 37, no 4 (1947)). L'apothéose de la confusion revient sans doute à Lips qui, dans une biographie d'un chasseur de Pointe-Bleue, désigne les Montagnais de l'endroit comme étant des « Naskapi Indians of Labrador » (Julius E. Lips, *Tents in the wilderness, the story of a Labrador Indian*, Philadelphia, New York, Frederick A. Stokes Company, 1942, p. 8).

<sup>11</sup> Selon Lucien M. Turner, Nenenot signifiait « true, or ideal red men ». Il est à remarquer que cette définition n'est pas tellement éloignée de celle de « Naskapis » (« non civilisé »), si ce n'est que le premier terme présentait la « primitivité » de façon positive, en tant qu'idéal, alors que le second avait une connotation péjorative (Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 267; Strong, *Labrador Winter*, p. 3; Vaino Tanner, *Outlines of the Geography, Life and Customs of Newfoundland- Labrador (the Eastern Part of the Labrador Peninsula)*, Helsinki (Finlande), Acta Geographica, 1945, vol. II, p. 590).

<sup>12</sup> Autrefois reconnue comme étant formée à la fois de Naskapis et de Montagnais, la population de cette communauté se reconnaît aujourd'hui sous l'identité commune des « Innus de Natuashish ».

<sup>13</sup> Affaires indiennes et du Nord Canada Gouvernement du Canada, « Guide des collectivités indiennes et inuites du Québec », 2005. En ligne: <[http://www.ainc-inac.gc.ca/qc/gui/index\\_nom\\_f.html](http://www.ainc-inac.gc.ca/qc/gui/index_nom_f.html)>. (Consulté le 17 juin 2006). Selon José Mailhot, les Naskapis de Schefferville (Kawawachikamach), « par une sorte de pirouette commandée par des motifs politiques [...] ont récupéré le terme de mépris à leur avantage. » (Mailhot, « À moins d'être son Esquimaux », p. 95).

Cette réalité ethnologique du « Naskapi » sera tantôt niée, tantôt perçue de façon trop homogène par les anthropologues et historiens. Nous espérons que ce mémoire contribuera, en partie, à nuancer cette perception bipolarisée sur le Naskapi du XIX<sup>e</sup> siècle, même si le traitement de la question identitaire ne figure pas dans nos objectifs de recherche.

# CHAPITRE I

## Le commerce des fourrures : historiographie et méthodologie

Le commerce des fourrures a occupé une place prépondérante dans l'histoire économique, culturelle et politique du Canada. Cette importance s'est répercutée sur la production historiographique qui en a fait une spécialisation d'importance dans le cadre des travaux sur l'histoire canadienne. Les premières générations d'études, parmi lesquelles se distinguent celles d'Harold A. Innis et d'E. E. Rich<sup>1</sup>, ont adopté une perspective centrée sur les principaux acteurs eurocanadiens du commerce, les découvertes des explorateurs, l'histoire des compagnies de traite et l'influence du commerce des fourrures sur la configuration géopolitique du continent<sup>2</sup>. Depuis 1970, les études amérindiennes ont connu un essor considérable et une plus grande attention a été accordée à la participation des Autochtones au commerce, de même qu'aux incidences de cette participation sur l'organisation et l'autonomie des sociétés traditionnelles<sup>3</sup>. Les nombreuses études régionales réalisées depuis une trentaine d'années ont constitué un corpus d'analyse important pour l'étude de

---

<sup>1</sup> Harold A. Innis, *The fur trade in Canada. An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press, 1962; E. E. Rich, «Trade Habits and Economic Motivation among the Indians of North America», *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 26, no 1 (1960).

<sup>2</sup> Arthur J. Ray et Donald B. Freeman, *"Give us good measure" an economic analysis of relations between the Indians and the Hudson's Bay Company before 1763*, Toronto, University of Toronto Press, 1978, p. 3.

<sup>3</sup> Soulignons que les travaux d'Eleanor Leacock et d'E. E. Rich représentent l'avant-garde de cette tendance (Eleanor B. Leacock, *The Montagnais "hunting territory" and the fur trade*, s.l., American Anthropological Association, 1954; Rich, «Trade Habits and Economic Motivation»). Dans une nouvelle introduction à *Indians in the Fur Trade*, Arthur J. Ray décrit l'ensemble des transformations en histoire amérindiennes à partir des années 1970 (Arthur J. Ray, *Indians in the fur trade their role as trappers, hunters, and middlemen in the lands southwest of Hudson Bay, 1660-1870 with a new introduction*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, p. xi-xxxii).

nombreuses problématiques<sup>4</sup>. Nous nous intéresserons d'abord à celle du *changement* dans le contexte du commerce des fourrures. Nous ferons ensuite le point sur les connaissances en ce qui concerne plus particulièrement les manifestations de cette économie dans la région de l'Ungava-Labrador. Enfin, nous poursuivrons par une réflexion sur les approches utilisées en histoire autochtone, notamment en ce qui concerne les relations entre le territoire et les manifestations de l'économie.

## 1.1 PERSPECTIVE HISTORIOGRAPHIQUE

### 1.1.1 Changement et commerce des fourrures

Anthropologues et historiens s'entendent pour dire que le commerce des fourrures a généralement introduit des formes de changements chez les sociétés nomades. Des divergences d'interprétation sont toutefois apparues en ce qui a trait à l'étendue de cette influence ainsi que son importance<sup>5</sup>. Les études articulent essentiellement deux points de vue sur la question : le premier, qui se place dans un paradigme d'*acculturation*, tend à attribuer un rôle fondamental et dramatique au commerce des fourrures dans la transformation des sociétés autochtones; le second, qui se développe davantage à partir des années 1970, s'articule plutôt autour de l'*adaptabilité* et soutient la thèse d'une intégration plus positive de l'économie d'échange dans le cadre flexible des activités traditionnelles des Autochtones.

---

<sup>4</sup> En 1997, l'histoire des Amérindiens était devenue un champ de spécialisation d'importance au point de constituer 15% de la production universitaire en histoire canadienne (Jan Grabowski, «L'historiographie des Amérindiens au Canada : quelques données et commentaires portant sur les directions de la recherche et sur les travaux en cours», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, no 4 (2000), p. 556).

<sup>5</sup> Voir à ce sujet Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. xix-xxi; Shepard Krech III, «Introduction», In *The Subarctic Fur Trade. Native social and Economic Adaptations*, Shepard Krech III (éd.), p. ix-xix, Vancouver, University of Columbia Press, 1984, p. ix-xvii.

C'est sans doute le travail d'Eleanor Leacock qui représente le mieux la position originale du point de vue de l'acculturation sur l'économie des fourrures, tout au moins en ce qui concerne les Algonquiens du Nord québécois. Dans son étude sur le territoire de chasse et le commerce des fourrures chez les Montagnais, l'anthropologue a soutenu que le passage d'une économie de subsistance à une économie de marché avait entraîné une nucléarisation des activités autochtones. Entre autres conséquences, ce processus d'individualisation aurait favorisé la réduction des unités de chasse, une modification significative des habitudes prédatrices, une dépendance accrue pour les biens de consommation et le développement d'une propriété territoriale individuelle en remplacement d'une propriété collective<sup>6</sup>.

À partir des années 70, des études ont nuancé les positions de Leacock et de l'anthropologie traditionnelle en ce qui concerne le degré et l'étendue des changements sur les populations en contact avec l'économie de marché. Plusieurs auteurs ont attribué un rôle plus actif et moins *victimisant* aux Autochtones dans leurs échanges avec les marchands eurocanadiens<sup>7</sup>; d'autres ont démontré une incidence beaucoup moins percutante du commerce sur l'organisation des sociétés traditionnelles. Toby Morantz, par exemple, soutient que les Cris de l'est de la baie James ont gardé le contrôle de leurs relations avec la CBH, et que la traite des fourrures n'a causé ni appauvrissement culturel, ni brusque modification de leurs comportements sociaux avant le XX<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>. Le conservatisme culturel, qui aborde le changement comme élément de dévalorisation culturelle, est aussi remis en question par Morantz :

---

<sup>6</sup> Leacock, *The Montagnais "hunting territory"*

<sup>7</sup> Voir entre autres Rich, «Trade Habits and Economic Motivation»; Ray, *Indians in the Fur Trade*; Ray et Freeman, *"Give us good measure"*; Morantz et Francis, *La traite des fourrures*.

<sup>8</sup> Toby Morantz, *The white man's gonna getcha the colonial challenge to the Crees in Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2002, p. 20-22.

« I do not believe that every contact history need to be a history written from a destructive perspective. Change need not be devastating to a culture, particularly when that change is directed from within the culture. During the fur trade period, the Crees still had the means and the power to define themselves<sup>9</sup>. »

Claude Gélinas adopte sensiblement le même point de vue. Dans une étude sur les Atikamekw, il a questionné le « certain romantisme » entretenu envers le rapport des Algonquiens nomades avec les activités traditionnelles, tout en insistant sur les avantages de la diversification des modes de revenu qu'a entraîné le voisinage avec la société eurocanadienne<sup>10</sup>. La perception négative du changement est donc revisitée et l'impact de l'entreprise des fourrures est perçu avec des conséquences non seulement moins dramatiques, mais souvent bénéfiques en raison des avantages d'une diversification des stratégies économiques qui assurent une sécurité complémentaire aux activités traditionnelles de subsistance<sup>11</sup>. L'économie d'échange pourrait même, dans certains cas, avoir renforcé « certain societal tendencies already in existence » chez les populations autochtones<sup>12</sup>. Cette dernière hypothèse, formulée par Toby Morantz, questionne non seulement l'application généralisée des modèles d'acculturation, mais présente même l'économie des fourrures, partiellement du moins, comme un agent de renforcement culturel, une antithèse de l'acculturation.

S'il apparaît effectivement nécessaire de relativiser la thèse du conservatisme culturel, il faut souligner que celle du « bénéfice » du commerce des fourrures ne

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>10</sup> Claude Gélinas, *Entre l'assommoir et le godendart. Les Atikamekw et la conquête du Moyen-Nord québécois, 1870-1940*, Sillery, Septentrion, 2003, p. 223.

<sup>11</sup> Gélinas, *Entre l'assommoir et le godendart*, p. 314-316; voir également Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. 131-135.

<sup>12</sup> Toby Morantz, « Old Texts, Old Questions. Another Look at the Issue of Continuity and the Early Fur Trade Period », *Canadian Historical Review*, no LXXIII (1992), p. 168.

s'appuie généralement que sur l'évaluation des conditions socioéconomiques. Or, l'évaluation *qualitative* des conséquences du changement est un exercice risqué, particulièrement difficile à réaliser pour des questions non économiques. La thèse de l'adaptabilité, tout comme celle de l'acculturation, comporte sa part de pièges. D'abord, celui qui consiste à présenter la continuité culturelle comme étant, *a priori*, positive, et l'acculturation, nécessairement négative; ensuite, celui de promulguer les bénéfices du commerce des fourrures à partir d'une seule mesure économique qui, somme toute, ne représente qu'une dimension du commerce des fourrures et non l'ensemble de ses effets.

Si ces positions traditionnelles ont souvent été présentées en opposition, il appert aujourd'hui qu'elles ne sont manifestement pas exclusives. Avec la prolifération des études régionales et la diversification des points de vue sur la question, on constate de plus en plus que, loin d'être un phénomène historique homogène, le commerce des fourrures a eu des effets et a introduit des formes du changement qui se sont manifesté différemment selon les régions étudiées et les populations concernées. Comme l'écrit François Trudel,

on reconnaît aujourd'hui qu'il n'y eut pas *un* seul type de commerce de la fourrure, mais *plusieurs*, variant dans l'espace et dans le temps, en fonction non seulement des divers agents européens (explorateurs, marchands, missionnaires), mais aussi de l'écologie et des cultures des populations autochtones rencontrées<sup>13</sup>.

L'existence de formes alternatives d'adaptation à l'économie des fourrures est attestée par la comparaison des conclusions de différentes études régionales, mais elle a également été observée par certains auteurs à l'intérieur d'un seul ensemble régional et culturel. Dans *Indians in the Fur Trade*, par exemple, Arthur J. Ray a

---

<sup>13</sup> François Trudel, «"Mais ils ont si peu de besoin". Les Inuit de la baie d'Ungava et la traite à Fort Chimo (1830-1843)», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 15, no 1 (1991), p. 89 (les mots en italiques sont ceux de l'auteur); voir également Morantz et Francis, *La traite des fourrures*, p. 227; Morantz, «Old Texts, Old Questions», p. 168.

confirmé la position traditionnelle voulant que les Cris de l'ouest de la baie James aient développé une rapide dépendance envers la technologie eurocanadienne, tout en apportant des nuances fondamentales en fonction de variations régionales. Toby Morantz posera un constat différent sur le niveau de dépendance général envers les technologies eurocanadiennes des Cris de l'est mais, tout comme Ray, elle y relève des variations significatives, cette fois entre les populations qui se sont adaptées à une économie côtière par rapport à celles de l'intérieur des terres<sup>14</sup>.

Les travaux sur les expérimentations de l'économie des fourrures dégagent donc des *variabilités* en fonction des conditions régionales où elles se manifestent. Les quelques études sur le commerce avec les Naskapis de l'Ungava-Labrador ont également relevé, dans une certaine mesure du moins, des particularités de leur expérimentation de l'économie des fourrures. Nous présenterons, dans la section suivante, un bilan historiographique sur ces travaux.

### 1.1.2 Le commerce des fourrures dans l'Ungava-Labrador

Les premières études significatives sur le commerce des fourrures dans l'Ungava-Labrador ont été réalisées dans les années 1960, alors que la production historiographique abordait généralement les manifestations de l'économie autochtone comme une thématique secondaire dans le cadre d'une perspective centrée sur la CBH, le développement de son commerce et les explorations de ses employés. Glyndwr Williams (1963), d'abord, a posé les jalons de l'histoire de Fort Chimo en remplaçant les premières années de son occupation (jusqu'en 1834 environ)

---

<sup>14</sup> Morantz relèvent deux types d'adaptations au commerce de la CBH à l'est de la baie James, celle des « Coasters » et celle des « Inlanders » (Morantz, *The white man's gonna getcha*, p. 24).



dans le contexte des explorations de la compagnie à partir de l'est de la baie James<sup>15</sup>. Avec sa thèse de doctorat, Alan Cooke (1969) a pour sa part développé une analyse plus approfondie de l'expérience économique de l'« Ungava Venture » jusqu'en 1843<sup>16</sup>. Même si l'emphase est placée sur les activités de la CBH dans chacune de ces études, les deux historiens posent les fondements des connaissances historiographiques sur la participation des Naskapis à l'économie des fourrures, fondements qui n'ont pas été réévalués à ce jour.

Les travaux de Williams et de Cooke ont fait ressortir les difficultés expérimentées par la compagnie dans ses tentatives visant à intégrer les Naskapis à un système économique fondé sur l'échange. Pour le premier, l'indépendance observée chez la population locale s'expliquait par une « obsession » de la chasse au caribou, ainsi que par un manque d'intérêt pour les marchandises eurocanadiennes, à l'exception du tabac et de la technologie utilisée pour la chasse (armes à feu, munitions et poudre)<sup>17</sup>. Sans évacuer complètement une dimension culturelle dans les manifestations de l'indépendance naskapie, Alan Cooke a approfondi l'analyse en l'expliquant par la difficulté de concilier les activités d'échanges et la subsistance en considération de la répartition des ressources sur le territoire. Selon Cooke, les administrateurs et employés de la CBH firent preuve d'une incapacité chronique à reconnaître et accepter ces réalités écologiques, de même que leurs implications déterminantes sur les choix économiques des populations locales. Il fit de « l'indépendance » naskapie un facteur de frustration pour les différents

---

<sup>15</sup> Glyndwr Williams, «Introduction», In *Northern Quebec and Labrador journals and correspondence, 1819-35*, K. G. Davies et Alice Margaret Johnson (éd.), p. xv-lxxix, London, Hudson's Bay Record Society, 1963.

<sup>16</sup> Une étude ultérieure de Norman Anick (1976) couvrira une période plus étendue (1830-1870) de l'histoire de la CBH dans le nord-est de la péninsule; elle sera toutefois circonscrite à une perspective descriptive et événementielle. L'économie autochtone occupe par conséquent une place très marginale dans la contribution d'Anick (Norman Anick, *The fur trade in eastern Canada until 1870*, Ottawa, Parcs Canada, Department of Indians and Northern Affairs, 1976).

<sup>17</sup> Williams, «Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals]», p. xxxiv-xxxvii.

intervenants de la compagnie dont les propos, parfois agressifs, témoignent d'une perception péjorative et négative à l'égard des chasseurs.

Avec l'intérêt grandissant pour les études amérindiennes dans les années 1970, Alan Cooke a fait de l'histoire naskapie son principal objet de recherche dans des travaux postérieurs à sa thèse de doctorat. Avec un rapport inédit pour le compte du conseil de bande de Schefferville, il reprendra l'essentiel du contenu de sa thèse tout en poursuivant ses recherches jusqu'à la période contemporaine<sup>18</sup>. Ses conclusions les plus significatives sur la période postérieure à 1843 ont été présentées en 1976 dans un article qui, étonnamment, représente aujourd'hui le seul héritage publié de son importante contribution<sup>19</sup>.

Cooke y aborde une problématique laissée de côté dans sa thèse, soit celle des changements introduits par le commerce de la CBH sur les pratiques économiques des Naskapis. Il n'identifie toutefois qu'une seule conséquence directe de la présence de la CBH dans l'Ungava, soit l'émergence d'une dépendance généralisée envers les munitions et les armes à feu. Alors que, pour la période antérieure à 1843, il insistait sur l'autosuffisance de la population locale, il situe la fin de leur indépendance dans les années 1840 en raison de l'adoption d'une technologie désormais indispensable à la prédation et contrôlée par les intérêts eurocanadiens : « Lorsqu'ils délaissèrent leurs techniques traditionnelles de chasse au caribou pour la nouvelle technologie des armes à feu, ils se livrèrent eux-mêmes aux mains des marchands, et sans retour<sup>20</sup>. »

---

<sup>18</sup> Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*.

<sup>19</sup> Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 99-104; Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 85-93.

<sup>20</sup> Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 103.

Cette dépendance, ainsi que des restrictions imposées par la compagnie sur la quantité de munitions distribuées aux chasseurs, aurait entraîné une succession de graves famines entre 1843 et 1849. Selon l'historien, un changement mineur dans la consommation et l'économie des Naskapis, c'est-à-dire l'adoption des armes à feu, se serait traduit par d'importantes conséquences sociales. En dépit des événements des années 1840, l'historien prétend que les Naskapis en vinrent à développer « progressivement un nouveau modèle d'activités de chasse, de piégeage et de pêche adapté à la fois » à leur besoin « de chasser le caribou et au désir de la HBC d'obtenir de belles fourrures<sup>21</sup>. » Cooke ne décrit toutefois pas ce modèle, ni le processus diachronique ayant mené au développement de cette économie mixte. Or, il convient de se demander si l'adoption généralisée des armes à feu est suffisante, en soi, pour expliquer à la fois l'intégration à une économie d'échange et ses incidences sur les chasseurs. On sait, en effet, que le processus d'intégration à l'économie des fourrures des chasseurs de caribous est une manifestation plus complexe, comme l'a démontré Toby Morantz dans un autre contexte régional, celui de l'est de la baie James. Sur cet aspect particulier de l'économie des chasseurs de caribou, l'analyse de Morantz est plus développée que celle d'Alan Cooke sur l'expérience de l'Ungava-Labrador. Selon elle, des stratégies de clientélisation de la CBH, principalement l'utilisation de politiques de présents et de crédit, auraient fortement contribué à intégrer ces populations, au XIX<sup>e</sup> siècle, au système économique proposé par la compagnie. D'après l'anthropologue, c'est l'application d'incitatifs à l'échange qui a favorisé cette intégration progressive, et non des mesures coercitives. Par conséquent, écrit-elle, l'augmentation de la participation des chasseurs à l'économie de marché « was not, though, a capitulation to the demands of the Company but rather an accommodation to the particulars of the fur trade<sup>22</sup>. » Il reste à déterminer si cette manifestation d'intégration à l'économie de marché, motivée par les avantages du

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 103.

<sup>22</sup> Morantz, « 'Not Annual Visitors' », p. 69.

commerce et somme toute positive, trouve des échos dans le contexte régional de l'Ungava-Labrador. Si l'on fait exception des événements dramatiques des années 1840, c'est ce que semble suggérer Alan Cooke en évoquant un « nouveau modèle d'activités » compatible avec les intérêts respectifs des Naskapis et de la CBH. Il demeure que, en dépit du fait qu'ils partageaient des modes de vie similaires, des différences importantes sont discernables dans les expériences respectives des populations de l'Ungava et de l'est de la baie James : dans la continuité des relations avec la CBH, d'abord, puisque la compagnie avait des postes permanents à la baie d'Hudson dès le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>; dans la qualité de ces relations, également, puisque Morantz ne remarque pas de manifestations d'antipathie de la part des commis envers les chasseurs de caribous, contrairement à ce qui a été observé par Cooke sur les relations interculturelles dans l'Ungava-Labrador.

Il est certain que le personnel de l'Ungava ne s'est pas contenté d'un rôle passif dans ses relations avec les populations locales, comme l'a démontré François Trudel dans une étude sur l'interaction économique entre la CBH et les Inuits. Il relève au contraire la mise en œuvre d'une variété de moyens de clientélisation pour favoriser les échanges<sup>24</sup>. De toute évidence, des différences pouvaient s'observer dans le choix de ces stratégies en fonction des contextes culturels et régionaux. Le système du crédit, identifié par Morantz comme un incitatif important à l'économie d'échange, ne fut pas introduit auprès des populations inuites de l'Ungava, alors que les primes au rendement, elles, le furent. En ce qui concerne les Naskapis, on sait encore peu de chose sur les incitatifs à l'échange utilisés par la CBH, ainsi que sur leur incidence sur la production des chasseurs. C'est principalement pour arriver à une meilleure connaissance de cette dynamique économique qu'un nouvel examen de l'histoire des Naskapis est nécessaire. Cette analyse demande toutefois une

---

<sup>23</sup> Morantz et Francis, *La traite des fourrures*, p. 105, 127

<sup>24</sup> Trudel, « Mais ils ont si peu de besoins », p. 112.

réflexion sur la production de l'histoire autochtone et sur les approches pertinentes à notre sujet d'étude.

## 1.2 LES APPROCHES DE L'HISTOIRE AUTOCHTONE ET LE COMMERCE DES FOURRURES

L'essor considérable des études autochtones depuis trente ans a été accompagné d'une réflexion sur le « comment » de sa production. Selon Arthur J. Ray, c'est avec l'émergence de l'ethnohistoire que le champ des études autochtones au Canada « beginning to undergo substantial changes<sup>25</sup> ». L'ethnohistoire a proposé une approche méthodologique multidisciplinaire, où la méthode historique est venue compléter l'ensemble des techniques d'investigation de l'anthropologie. Des champs disciplinaires connexes à l'histoire ont également permis de diversifier les façons d'aborder cette problématique. L'historiographie s'est donc non seulement nourrie de l'influence de l'anthropologie, mais également de celles de la géographie, de l'économie et de la sociologie<sup>26</sup>. L'œuvre significative d'Arthur J. Ray, qu'il définit comme ayant émergé « as an exercise in historical-cultural-ecological geography », est une éloquente démonstration de cette multidisciplinarité<sup>27</sup>. À travers cette pluralité d'influences, la relation entre l'environnement et les manifestations économiques apparaît désormais comme essentielle à une meilleure connaissance de l'économie des fourrures chez les populations autochtones.

---

<sup>25</sup> Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. XV

<sup>26</sup> Carol M. Judd et Arthur J. Ray (éd.), *Old Trails and New Directions. Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1980, p. 3.

<sup>27</sup> Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. xiii.

### 1.2.1 Territoire, variabilité et adaptabilité

Avec l'influence combinée de la géographie et de l'anthropologie sur les études autochtones, les rapports au territoire sont apparus comme une variable fondamentale à la compréhension de la dynamique de l'économie des fourrures. Ils prendront une place prépondérante dans deux ouvrages classiques publiés la même année (1974), soit *The Northern Ojibwa And The Fur Trade* de l'anthropologue Charles A. Bishop, et *Indians in the Fur trade*, de l'historien-géographe Arthur J. Ray. Si les conclusions générales de ces deux ouvrages sont différentes, les relations des autochtones au territoire ont été observées avec des paramètres identiques et ont constitué les assises de leurs démonstrations respectives. Ces dernières s'appuient essentiellement sur deux types de relation au territoire. Les *relations écologiques* d'abord, c'est-à-dire la manière dont les ressources végétales et animales, ainsi que leur fluctuation dans le temps, ont influé sur les stratégies de subsistance et la participation économique autochtone. Ensuite, les *relations physiques et géographiques*, c'est-à-dire les modalités de circulation et d'occupation, synchroniques et diachroniques, du territoire par les populations autochtones. L'essentiel des thèses de Bishop et de Ray repose sur l'interaction entre la circulation territoriale, l'économie des fourrures et la disponibilité des ressources écologiques.

Deux influences ressortent par ailleurs clairement du traitement de la problématique du territoire chez Ray et Bishop : celles de la géographie et de l'écologie culturelle. Bishop explique par exemple la nucléarisation de l'organisation sociale des Ojibwas par une dynamique de changements économiques à l'intérieur de laquelle le rapport aux écosystèmes est fondamental: « Internal, social, and economic relations have had to adapt to the external in terms of existent norms of behavior. Such processes of adjustment involve what anthropologists refer to as

cultural ecological adaptations<sup>28</sup>. » L'influence de l'écologie culturelle est aussi explicitement reconnue par Arthur J. Ray dans une nouvelle introduction (1998) à son ouvrage *Indians in the Fur Trade*. Il y revendique particulièrement celle de l'anthropologue Fredrik Barth, dont les travaux « indicated the extent to which the spatial distribution of ethnic groups and their interaction with one another could be influenced by the ecological niches exploited by those groups<sup>29</sup> ». Dans son étude, Ray pose le rapport aux écosystèmes comme un élément fondamental de la relation entre Autochtones et commerce des fourrures. Il y relève des variations écologiques qui ont eu une incidence sur les stratégies économiques de subsistance, sur les mouvements de populations ainsi que sur la participation des Autochtones à l'économie de marché. L'attention portée aux modalités environnementales permettra à l'auteur, entre autres, de nuancer l'interprétation traditionnelle d'une dépendance généralisée envers les marchandises européennes en mettant en évidence des variations régionales aux schémas généraux de consommation en fonction d'expériences culturelles et environnementales distinctes<sup>30</sup>.

Cette conclusion de Ray nous amène à aborder un autre aspect important de la dynamique historique des cultures en relation avec l'économie des fourrures : celui de la *variabilité*. Dans une intéressante critique du concept des aires culturelles, l'archéologue William Fitzhugh a soutenu que l'étude d'une culture donnée devait également rendre compte des variations des stratégies d'adaptation à l'intérieur de cette même culture, variations qui trouveraient leurs explications dans les rapports à l'environnement :

---

<sup>28</sup> Charles A. Bishop, *The Northern Ojibwa And The Fur Trade. An Historical and Ecological Study*, Toronto et Montréal, Holt, Rinehart and Winston, 1974, p. 3.

<sup>29</sup> Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. xiv.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. xix.

« One of the fundamental assumptions in the study relating man to his environment is that man is part of an ecosystem, that he cannot live without it, and that he is in part limited by the environment or by the extent of his ability to alter it. A second assumption is that culture can be analyzed as a superorganic system and that it is man's chief means of survival, resulting in successful adaptations in almost every conceivable portion of the globe. Culture is, therefore, an adaptive system which articulates with the environment through a complex set of patterned relationships. [...] this occurs within two environmental milieus, one of which is biophysical, the other social. Anthropological investigation of culture must therefore concern itself with both aspects of the environment<sup>31</sup>. »

Tout comme Ray, l'archéologue considère donc la culture comme un système adaptatif qui interagit avec son environnement, non seulement par la socialisation, mais également par ses relations avec le milieu biophysique. Il critique par le fait même le concept des aires culturelles et ses *a priori* d'inspiration diffusionniste. Articulée dès le XIX<sup>e</sup> siècle pour déterminer une chronologie des cultures, cette approche a été appliquée de façon synchronique à l'autochtonie nord-américaine par l'Américain Alfred L. Kroeber, qui a suggéré une classification des groupes selon des traits culturels communs à l'intérieur d'une délimitation spatiale<sup>32</sup>. Le modèle diffusionniste privilégie une conception du changement fondée sur la socialisation, c'est-à-dire par l'introduction d'un trait culturel d'un groupe à un autre. Il néglige par conséquent l'importance de l'environnement biophysique en faisant d'une interaction complexe un simple emprunt culturel, ce que Fitzhugh critique implicitement<sup>33</sup>. L'archéologue fait également une mise en garde, explicite cette fois, contre la généralisation de modèles : « the inability to cope with cultural variability has been the major weakness of the culture area concepts<sup>34</sup>. » L'historiographie du

---

<sup>31</sup> William Fitzhugh, *Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador*, Washington D.C., Smithsonian Institute, 1972, p. 4.

<sup>32</sup> Pierre Bonte et Michel Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 35-36.

<sup>33</sup> L'anthropologue américain Frank Boaz s'est toutefois appliqué à donner au modèle diffusionniste une perspective moins restrictive et plus complexe (*Ibid.*).

<sup>34</sup> Fitzhugh, *Environmental Archaeology*, p. 8.



commerce des fourrures a également remis en question cette « généralisation culturelle ». Selon Toby Morantz, par exemple, le problème des analyses ethnologiques sur les Autochtones réside souvent dans le fait qu'elles présupposent que des manifestations locales se sont répétées de la même façon dans toutes les régions, faisant ainsi abstraction d'expériences écologiques et historiques distinctes<sup>35</sup>. Cette position, tout comme les précédentes, nous semble préconiser une perspective *rationaliste* plutôt qu'une approche inspirée du *relativisme* culturel. En d'autres mots, la compréhension des manifestations d'adaptation au commerce des fourrures repose davantage sur l'analyse d'un ensemble de facteurs rationnels et perceptibles que sur l'existence de prédispositions culturelles communes aux Algonquiens nomades.

De Ray, Bishop, Fitzhugh et Morantz, nous retiendrons, en premier lieu, que les cultures autochtones sont conditionnées en partie par de nécessaires adaptations au territoire et aux ressources qu'il contient; ensuite, que la compréhension du changement passe par celle du fonctionnement de ces systèmes d'adaptation; et finalement, que la dynamique du commerce des fourrures n'est pas qu'une interaction culturelle, mais un mécanisme complexe où se rencontrent un ensemble de variables écologiques, géographiques, historiques et humaines.

Si plusieurs auteurs reconnaissent l'importance des variables environnementales parce qu'elles sont à la base des stratégies économiques de subsistance des Autochtones, rares sont ceux, toutefois, qui se sont attardés à une autre implication, pourtant presque tautologique, de ces variables: les ressources

---

<sup>35</sup> « Another problem in the ethnological analyses is [that] they often mistakenly extend events occurring in one area to have pertained in all areas » (Toby Morantz, «The Impact of the Fur Trade on Eighteenth and Nineteenth Century Algonquian Social Organization: an Ethnographic - Ethnohistoric Study of the Eastern James Bay Cree from 1700-1850», Ph.D., University of Toronto, 1980, p. 7). Voir également Toby Morantz, «The Fur Trade and the Cree of James Bay», In *Old Trails and New Directions. Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Carol M. Judd et Arthur J. Ray (éd.), Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1980, p. 39.

fauniques constituent la matière première de l'économie des compagnies de traite. Par conséquent, les structures économiques régionales d'une compagnie comme la CBH peuvent aussi être analysées en termes d'adaptabilité aux variations biophysiques. La CBH est également un « système superorganique », pour reprendre à notre compte une expression de Fitzhugh, qui s'inscrit dans plusieurs contextes : celui des marchés extrarégionaux et internationaux, mais également celui des environnements locaux, avec ses particularités humaines et écologiques.

Selon Fitzhugh, l'archéologie est limitée à l'étude des technologies culturelles et, par conséquent, à l'étude des cultures dont elles témoignent. La compréhension de la variabilité culturelle passe donc par les traces ethnographiques, « since it alone enables [...] to focus on specific adaptations of a particular society in a given environment, and to contrast this with cultural systems<sup>36</sup> ». Si l'archéologue semble préconiser ici une approche historique, il met aussi en relief la nécessité d'interpréter les sources à l'aide de considérations écologiques, géographiques et anthropologiques. C'est ce que nous nous proposons de faire avec la documentation des Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui constituent l'essentiel des sources utilisées.

### 1.2.2 Perspectives d'utilisation des HBCA

Les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson (HBCA) regroupent une quantité importante de documents produits par les employés de l'entreprise dans l'exercice de leurs fonctions. Comme les relations avec les Autochtones constituent une assise fondamentale du commerce de la CBH, les commis leur ont porté une attention particulière et ont consigné dans leurs instruments de travail quantité d'informations ethnographiques.

---

<sup>36</sup> Fitzhugh, *Environmental Archaeology*, p. 8.

L'organisation formelle des archives de la CBH est un processus qui a été initié dans les années 1920 à l'occasion des 350 ans d'histoire de la compagnie. Ce n'est qu'en 1932, toutefois, qu'un département distinct (*Hudson's Bay Company Archives* - HBCA) fut formellement constitué pour se consacrer à la gestion de ces archives. L'objectif était d'abord de diffuser une documentation sélectionnée auprès d'un public restreint. Cette ouverture contrôlée des archives était entreprise afin de conscientiser le public au passé de la CBH<sup>37</sup>. D'abord intéressée strictement par une utilisation des archives dans cette optique promotionnelle, la CBH favorisa progressivement leur diffusion à des fins éducatives. La disponibilité de copies microfilmées des HBCA aux Archives nationales du Canada, à la fin des années 1960, ainsi que le transfert des originaux de Londres aux Archives provinciales du Manitoba à Winnipeg (PAM), en 1974, a grandement favorisé leur utilisation par les chercheurs canadiens<sup>38</sup>. Selon Arthur J. Ray, cette démocratisation de l'accès aux HBCA « assisted in revolutionizing the study of Native history in Canada<sup>39</sup> ».

La documentation substantielle des HBCA a été mise à profit dans de nombreuses études régionales. Elle contient par ailleurs plusieurs catégories d'informations ethnographiques et les méthodes de traitement de l'information se sont diversifiées. La critique des sources nécessite une réflexion sur les différentes façons d'analyser la documentation des HBCA.

Les informations qualitatives constituent la première source ethnographique utilisée. Il s'agit des remarques et commentaires formulés par les commis sur les Autochtones et l'organisation générale du commerce. Ces informations sont

---

<sup>37</sup> Allison Ann Pullen Gregor, «Going public: A history of public programming at the Hudson's Bay Company Archives», M.A., The University of Manitoba (Canada), 2001, p. v-vi.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. ix; Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. xxii.

<sup>39</sup> Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. xv

présentées de façon plus ou moins sommaire dans les journaux de poste; ils gagnent toutefois en détail dans la correspondance, et plus encore dans les rapports de postes ou de districts. Évidemment, un traitement consciencieux des sources et du contexte de production est nécessaire à ce type d'information. En plus de rester attentif aux interprétations biaisées qui peuvent apparaître dans tout rapport interethnique, il est également nécessaire de considérer le fait que les commis avaient tout avantage, inconsciemment ou non, à promouvoir ou défendre leur gestion des affaires. De plus, les jugements des employés sont articulés en fonction des « company's interests », une expression redondante dans la documentation. Leur objectif n'est donc pas de décrire la réalité autochtone en soi, mais plutôt de placer cette réalité dans une perspective où les intérêts de la compagnie constituent un leitmotiv. Comme nous le verrons au deuxième chapitre, cette distorsion des témoignages est particulièrement frappante dans le contexte de l'Ungava-Labrador et constitue en elle-même un élément d'information significatif.

Un autre type d'information, de nature quantitative cette fois, a été exploité par quelques chercheurs, comme Claude Gélinas, Arthur J. Ray et Donald Freeman. Il s'agit des données contenues dans les livres de comptes de la compagnie, informations qui ouvrent des perspectives d'étude intéressantes. Ces données permettent un nouveau regard, moins biaisé par la perception du personnel de la CBH, sur les comportements économiques et sociaux des Autochtones. L'étude d'Arthur J. Ray et de Donald Freeman est la meilleure démonstration des possibilités d'interprétation qu'offrent ces données. Dans *Give us good measure*, ils ont mis en évidence, à partir d'un traitement quantitatif de l'information, diverses facettes de l'activité économique autochtone.

À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, certains livres de comptes donnent également les noms des Autochtones qui transigent aux établissements ainsi que des détails sur leur consommation. Claude Gélinas a ainsi identifié les individus qui composaient les groupes de chasse Atikamekws de la Haute-Mauricie, et a établi le profil de la

consommation d'un échantillon limité de chasseurs. Encore une fois, cette donnée nouvelle permet de rendre compte du rythme d'intégration des marchandises et de la nourriture européenne. En ce qui concerne l'Ungava-Labrador, la disponibilité limitée des livres de comptes ne permet pas de traiter l'information d'une manière diachronique et élaborée; néanmoins, certaines données apportent des informations synchroniques importantes pour la fin de la période à l'étude.

Enfin, un troisième type d'information, que Toby Morantz a identifié comme les « données brutes », ouvre une perspective nouvelle sur les HBCA. Elles sont constituées d'informations anodines en soi, mais qui, lorsque traitées de manière exhaustive sur une longue période en conjonction avec des informations qualitatives, permettent de constituer un corpus documentaire significatif. Une des utilités de ces données est de permettre la constitution d'un corpus biographique permettant d'analyser les fluctuations dans la fréquence des visites au poste, les formations habituelles et singulières des groupes de chasse ainsi que le territoire qu'ils fréquentent. C'est l'une des stratégies documentaires mises en œuvre par Toby Morantz dans ses travaux sur les Cris pour tirer des conclusions sur la composition des groupes de chasses et sur les activités des capitaines de traite (« trading captains ») :

« The procedure used for arriving at this conclusion and thus bypassing a judgment made by the HBC trader was to compile a profile for each hunter of each post. Over his lifetime it is possible to chart everyone with whom he hunted for such information is given in the daily records. In other words the raw data supplied by the fur trader became the important unit of study, not his general observations<sup>40</sup>. »

Si, en 1980, Morantz écrivait souhaiter que le traitement des données brutes soit accepté « as essential practice in future studies<sup>41</sup> », sa méthodologie demeure

---

<sup>40</sup> Morantz, « Impact of the Fur Trade », p. 10.

<sup>41</sup> *Ibid* , p. 12.

aujourd'hui utilisée d'une façon très marginale dans les études élaborées à partir des HBCA. Claude Gélinas s'est toutefois intéressé à ce type de documentation tiré d'un échantillon de chasseur. Dans la conclusion de sa thèse de doctorat, il fait référence aux perspectives méthodologiques de ce type de traitement des sources :

il serait profitable de procéder à une analyse plus exhaustive des données disponibles pour chacune des époques étudiées [...] Des études qui tiendraient compte de toutes les informations disponibles pour l'ensemble des chasseurs – dont le nombre est tout de même restreint – offriraient un portrait beaucoup plus juste de la réalité sociale et économique. À cette fin, une avenue intéressante serait le recours à l'informatique. En compilant de façon détaillée l'ensemble des données reliées aux transactions de chaque chasseur, à savoir les dates, le détail de tous les articles de traite obtenus et de toutes les fourrures échangées, et ce en terme de nature, de quantité et de valeur, il serait possible, à l'aide d'un logiciel permettant des recoupements rapides entre les divers éléments et catégories de données, d'établir une quasi infinité de relations qui s'avèreraient autant de petites données ethnographiques<sup>42</sup>.

L'analyse statistique de ces « petites données ethnographiques » demeure problématique en raison de la quantité importante d'éléments à traiter et de leur manque d'uniformité. L'approche permet néanmoins de réunir un corpus biographique qui permet un certain nombre d'études de cas. En conjonction avec les informations qualitatives et quantitatives, ces données permettent de maximiser les perspectives d'interprétation des HBCA. Il va de soit qu'une utilisation exhaustive des possibilités documentaires passe par le recours à ces différentes approches. C'est la méthode que nous avons préconisée ici. En plus des informations qualitatives contenues dans la correspondance et les rapports de districts, des données quantitatives ont été tirées des livres de comptes et de la correspondance administrative. Elles nous ont permis de quantifier, en partie tout au moins, la production de fourrures et la consommation de marchandises eurocanadiennes des Naskapis. De plus, nous avons relevé les inscriptions nominatives concernant les individus qui ont effectué des visites aux établissements de Fort Chimo, Fort Trial et

---

<sup>42</sup> Claude Gelinas, « Les Autochtones et la présence occidentale en Haute-Mauricie, 1760-1910 », Ph.D., Université de Montréal, 1998, p. 566-567

Fort Nascope. En raison de l'ampleur de la tâche, nous avons été contraints de restreindre le traitement exhaustif à la période allant de 1830 et 1850, tout en poursuivant un dépouillement ciblé jusqu'en 1870 pour certains individus plus significatifs. Cette méthode de traitement des sources a fait ressortir certaines de ses limites, imposées par le manque d'uniformité des informations consignées dans les journaux de poste. Quelques commis, par exemple, ont omis de mentionner les noms des individus. Les différences dans la graphie des noms nous ont aussi contraint à faire preuve de prudence dans l'identification des chasseurs, ce qui a fait en sorte de restreindre les possibilités de recoupement des informations. La méthode nous a par contre permis de mettre en évidence le rôle de certains individus prédominants et de dégager des informations significatives sur l'organisation sociale et la structure de leadership.

### **1.3 MÉTHODOLOGIE, PROBLÉMATIQUE ET HISTORIOGRAPHIE : CONCLUSION**

Les recherches actuelles constatent donc des formes alternatives d'adaptabilité au commerce des fourrures dont les variations s'expliqueraient davantage par des différences écologiques et historiques que par des facteurs culturels. Ce constat constitue la prémisse historiographique et théorique de la réalisation de cette étude et demande par conséquent à être replacé, en conclusion de ce premier chapitre, dans le cadre de l'Ungava-Labrador.

La contribution d'Alan Cooke, importante et significative dans le cadre plutôt restreint de l'historiographie sur les Naskapis, ne sera pas fondamentalement remise en question ici. Une approche différente des sources, notamment une attention particulière aux journaux de poste et aux « données brutes » qu'ils contiennent, nous amènera néanmoins à reconsidérer certaines de ses conclusions. L'ensemble de la production historiographique et anthropologique nous incite par ailleurs à revisiter

l'histoire naskapie et l'interprétation de Cooke en termes d'*adaptabilité*, de *territoire* et de *variabilité*. C'est dans cette optique que sera entrepris l'examen d'une période de transition de l'économie naskapie qui s'amorce avec l'arrivée de la CBH dans l'Ungava-Labrador, en 1830.

De la dynamique d'adaptabilité, nous retiendrons que le commerce des fourrures n'est pas qu'une simple dialectique entre deux cultures et deux types d'économie, mais plutôt un processus dynamique de relations où les environnements biophysiques et humains interagissent dans un processus de réciprocité active. Il s'agit d'un phénomène complexe où s'expérimentent plusieurs formes de stratégies d'adaptation : celles, d'abord, déployées par les populations locales en fonction de leurs environnements biophysiques respectifs; mais également celles de la compagnie anglaise elle-même, qui viendra s'inscrire dans cet environnement et qui devra éventuellement adapter son économie en fonction des caractéristiques humaines et biophysiques régionales.



## **CHAPITRE II**

### **Environnement, économie et populations**

Nous avons vu que le commerce des fourrures n'est pas une manifestation autonome et homogène, mais plutôt un système dynamique qui s'inscrit dans les contextes environnementaux et humains d'un territoire. Ce chapitre vise à situer les motivations économiques des participants à l'économie des fourrures dans le contexte écologique et géographique de l'Ungava-Labrador. L'objectif principal est de cerner les dynamiques de leurs rapports au territoire pour être en mesure, par la suite, de comprendre les stratégies de la compagnie et les réponses des Naskapis. Nous commencerons par décrire les caractéristiques biophysiques régionales pour ensuite y inscrire la présence des Naskapis et, enfin, celle de la CBH dans ses premières années d'activité dans la région. Nous nous intéresserons, en dernier lieu, aux incidences de l'environnement sur la définition des rapports entre les deux groupes.

#### **2.1. ENVIRONNEMENT BIOPHYSIQUE**

La configuration biophysique de l'Ungava-Labrador est caractérisée par un paysage diversifié et hétéroclite, à l'intérieur duquel se côtoient des écorégions de toundra, de forêts boréales, de marécages, et de secteurs mixtes de boisées et de mousses végétales. Ces variations de la végétation influencent la distribution de la faune sur le territoire et, par conséquent, les choix économiques des populations qui y vivent. L'expérience humaine s'est donc inscrite dans cette dynamique biophysique particulière qui demande à être présentée ici.

### 2.1.1 Réseaux hydrographiques et voies de circulation infrarégionales

Le système hydrographique de l'est de la péninsule est un réseau complexe de lacs et de rivières qui se déchargent dans la baie d'Ungava et la mer du Labrador. En théorie, cette structure hydrographique complexe facilitait la circulation sur l'ensemble du territoire; en pratique, toutefois, la mobilité était restreinte par des facteurs géologiques et climatiques. D'abord, le niveau d'eau souvent peu élevé des petites rivières rendait la navigation difficile sur une longue distance. Ensuite, la configuration accidentée du paysage entraînait des fluctuations du courant ainsi que des remous importants, ce qui rendait les passages difficiles dans plusieurs secteurs où des portages devenaient nécessaires. À cela s'ajoutait la rigueur climatique du subarctique. La période durant laquelle les lacs et les rivières étaient libres de glace était brève à cette latitude. Sur une rivière au débit rapide comme la Koksoak, par exemple, les glaces flottantes empêchaient normalement la navigation jusqu'à la mi-juin<sup>1</sup>. Au centre de la péninsule, sur une étendue d'eau importante comme le lac Petitsikapau, la circulation était impossible de la mi-octobre à la mi-juin<sup>2</sup>. Aux difficultés pratiques de la navigation s'ajoutait celle de l'orientation pour le non-initié qui devait trouver son chemin dans l'entrelacement sans fin des multiples petites rivières<sup>3</sup>.

Les principales voies de circulation infrarégionales se jetaient dans le lac Melville, à l'est, ainsi que dans la baie d'Ungava, au nord. La ligne de partage des eaux de ces deux bassins hydrographiques (la *hauteur des terres*) était située au nord des lacs Petitsikapau et Michikamau, qui constituaient par conséquent des lieux

---

<sup>1</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 5, 1M776.

<sup>2</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 35d-36, 38d, 1M96.

<sup>3</sup> Williams, «Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals]», p. xxx; HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 2d, 1M776.

importants de transition au cœur de la péninsule<sup>4</sup>. Les grandes rivières de la baie d'Ungava étaient, d'ouest en est, la Koksoak, la False, à la Baleine et la George. Par le biais des rivières Caniapiscou et Swampy Bay, qui en sont des prolongements, la Koksoak permettait de rejoindre le lac Petitsikapau, après un voyage difficile qui nécessitait 22 portages<sup>5</sup>. La rivière aux Mélèzes, qui se déverse également dans la Koksoak à son intersection avec la Caniapiscou, permettait par ailleurs d'atteindre la baie d'Hudson par les Petite et Grande rivières de la Baleine<sup>6</sup>.

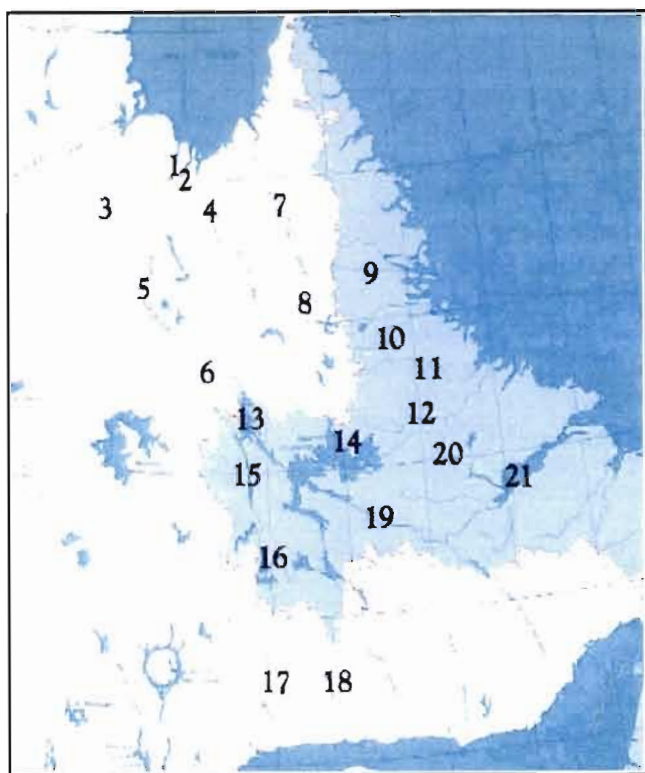
---

<sup>4</sup> La région immédiate du lac Michikamau a été inondée en 1970 pour former le Réservoir Smallwood, qui est sa désignation contemporaine.

<sup>5</sup> Erland Erlandson, « Map of Meshickemac or N. W. River and Whale River received from Ungava 1834 », HBCA/PAM G.1/62, 11M1.

<sup>6</sup> À ne pas confondre avec la rivière à la Baleine qui se jette dans l'Ungava.

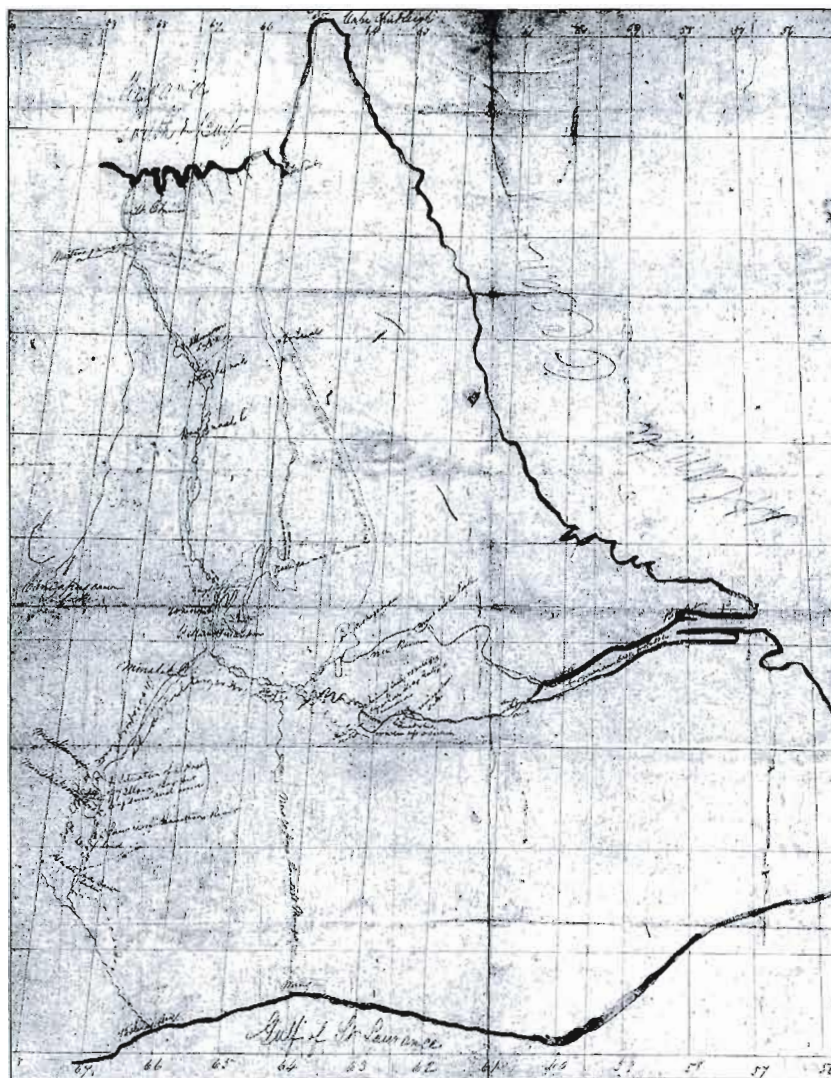
Figure 2.1 - Repères toponymiques: lacs et rivières



1. Rivière Koksoak (*South River*)
2. Rivière False
3. Rivière aux Mélèzes
4. Rivière à la Baleine
5. Rivière Caniapiscou
6. Rivière Swampy Bay (*Wasquash River*)
7. Rivière George
8. Lac de la Hutte Sauvage
9. Rivière Fraser
10. Rivière Kogaluk
11. Rivière Notakwanon
12. Rivière Kanairiktok
13. Lac Petitsikapau
14. Réservoir Smallwood (Lac Michikamau)
15. Lac Menihek
16. Lac Ashuanipi (Lac des Nascopis)
17. Rivière Moisie
18. Rivière Romaine
19. Rivière Churchill (Grand ou Hamilton River)
20. Rivière Naskaupi (North West River)
21. Lac Grand
22. Lac Melville (Baie des Esquimaux, Hamilton Inlet)

Note : Les parenthèses réfèrent aux noms différents utilisés au XIX<sup>e</sup> siècle.

Figure 2.2 - Carte attribuée à John McLean :  
voies de circulation régionales au XIX<sup>e</sup> siècle



Les principaux réseaux de circulation au cœur de l'Ungava-Labrador sont clairement indiqués sur cette carte conservée dans les HBCA. Au nord, la Koksoak et ses prolongements (Caniapiscou et Swampy Bay) jusqu'au lac Petitsikapau, ainsi que la rivière George jusqu'aux lacs Petitsikapau et Michikamau; à l'est, les rivières Naskapis et Churchill, qui se jettent dans le lac Melville; au sud, les rivières Moisie et Romaine, qui se déversent dans le Saint-Laurent à proximité des postes de Sept-Îles et de Mingan, respectivement.

Source : [John McLean, *Map of country between Ungava, Esquimaux Bay and Gulf of Saint-Lawrence, showing main routes and intervening posts, 1843*], HBCA/PAM G.1/237, 11M2.

La rivière George longe la côte labradorienne à quelque 200 kilomètres à l'intérieur des terres. Elle prend sa source dans plusieurs lacs situés tout juste au nord des lacs Petitsikapau et Michikamau, auxquels on pouvait accéder après une série de portages<sup>7</sup>. Le plateau de chaque côté de la George est séparé de l'Atlantique par une succession de montagnes et de collines dénuées de végétations<sup>8</sup>. La côte était néanmoins accessible à certains endroits : à partir d'un élargissement de la George, le lac de la Hutte Sauvage, on atteignait Nain et Davis Inlet par les rivières Fraser et Kogaluk<sup>9</sup>; plus au sud, la Kanairiktok permettait de regagner le littoral à la hauteur de Hopedale. Une succession de lacs, à partir du lac de la Hutte Sauvage, permettait également d'accéder à la rivière à la Baleine pour rejoindre à pied Fort Chimo après avoir franchi la rivière False<sup>10</sup>.

En raison de son emplacement à la frontière des grandes rivières du bassin de l'Ungava, le lac Petitsikapau, qui se déverse dans la rivière Churchill, était un secteur de transition important vers les côtes nord, est et sud de la péninsule. Avec l'important obstacle à la navigation que constituaient les chutes Churchill, la circulation entre le lac Petitsikapau et le lac Melville se faisait souvent par le lac Michikamau, la rivière Nascopie et le lac Grand.

La route intérieure qui traversait la péninsule du nord au sud, à partir du lac Petitsikapau jusqu'à côte du Saint-Laurent, est un axe de circulation traditionnel avec une riche histoire. Le lac Ashuanipi, qu'on atteignait en descendant le

---

<sup>7</sup> Low, *Report on explorations in the Labrador*, p. 25; Gilles Samson, «Ethno-History and Archaeology of the Mushuau Innuts », In *Papers of the Seventh Algonquian Conference*, p. 31-61, Ottawa, Carleton University, 1976, p. 40.

<sup>8</sup> Charles Elton, *Voies, Mice and Lemmings*, Oxford, Clarendon Press, 1942, p. 240.

<sup>9</sup> Tanner, *Outlines of the Geography*, vol. II, p. 584.

<sup>10</sup> *Ibid.*, vol. II, p. 584.

Petitsikapau et le Menihek, est situé à proximité des sources de la rivière Moisie, qui se déverse dans baie de Sept-îles. Un peu plus à l'est, la rivière Churchill permettait aussi d'atteindre la Romaine, qui se jette dans le Saint-Laurent à l'est de Mingan<sup>11</sup>.

### 2.1.2 Végétation

La principale caractéristique du paysage de l'Ungava-Labrador est son dénuement. Au nord du lac Petitsikapau, le panorama se partage en zones de toundra et de taïga (voir fig. 2.3). La première est une région rocailleuse caractérisée par une population d'arbres dispersée qui recouvre moins de 25 % de la surface totale. On y retrouve surtout des épinettes noires et des mélèzes et, plus rarement, des épinettes blanches, des bouleaux glanduleux et des saules. Le sol de la toundra est recouvert de différents types de lichens et de mousses, avec un pergélisol permanent dans certains secteurs nordiques. La terre dénudée offre peu d'abris contre le vent, qui balaie les précipitations hivernales de la surface. La neige s'y accumule donc moins, ce qui permet une circulation à pied relativement plus aisée que dans les régions boisées, plus au sud. La toundra rejoint la baie d'Hudson, à la hauteur du lac Guillaume-Delisle, pour se rapprocher de la côte de l'Ungava à mi-parcours de la rivière Koksoak; tout juste à l'est de la rivière à la Baleine, elle s'étend à nouveau vers le sud, de part et d'autre de la George, jusqu'à la hauteur du lac Michikamau.

Au sud-est de la Koksoak, une longue bande de taïga coupe l'uniformité de la toundra, entre les rivières Caniapiscaw et à la Baleine. Les arbres y sont plus nombreux, mais toujours clairsemés (moins de 50 % de la surface). La région immédiate des lacs Petitsikapau et Michikamau marque le début d'une zone de transition entre les régions de taïga-toundra, au nord, et la forêt boréale du bassin

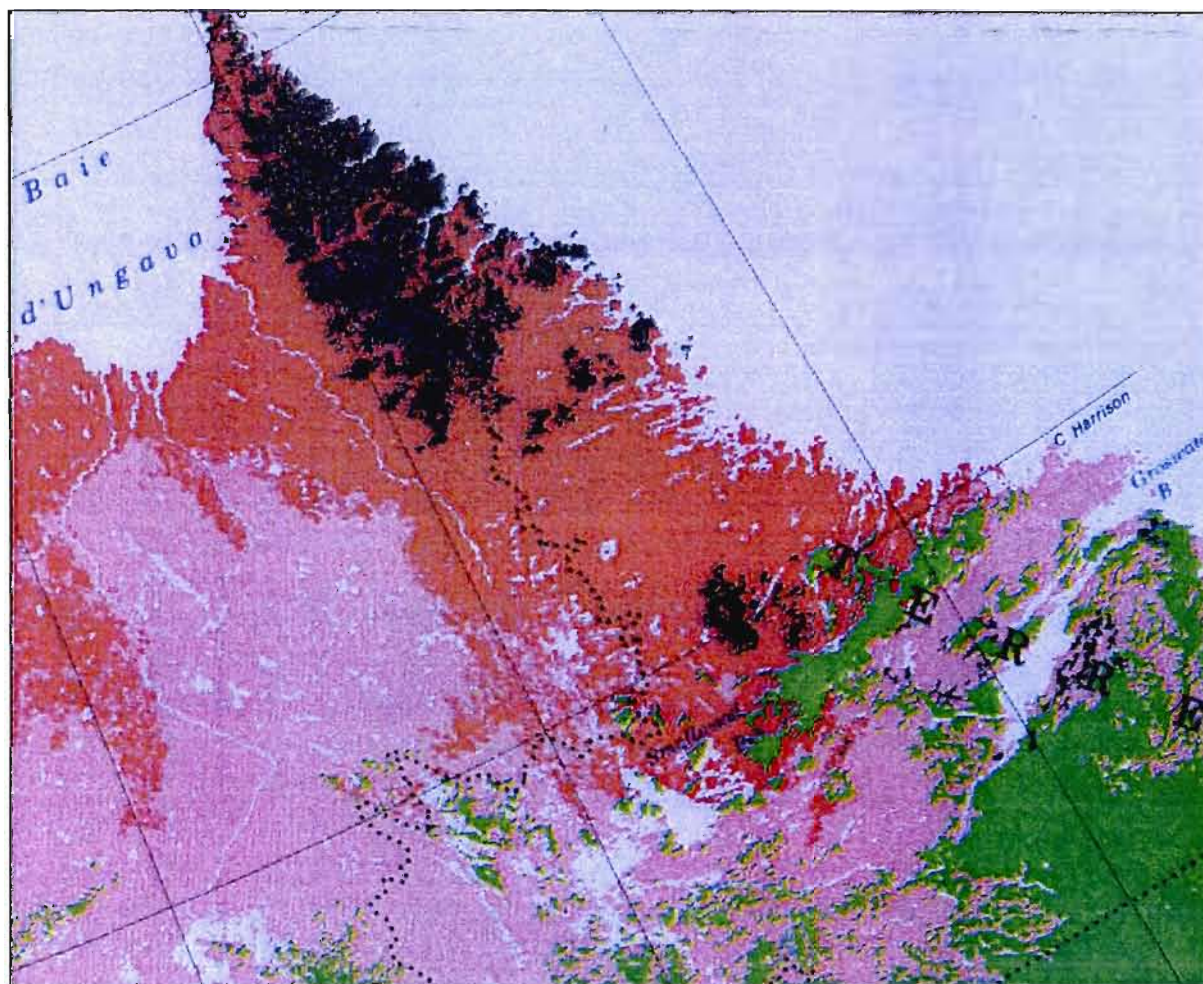
---

<sup>11</sup> *Ibid.*, vol. II, p. 584.

hydrographique du Saint-Laurent, au sud. On y retrouve des îlots de forêt dense qui deviennent de plus en plus nombreux jusqu'au lac Winokapau, un élargissement de la rivière Churchill.



Figure 2.3 - Couverture végétale (Région de l'Ungava-Labrador)



Source : Énergie, Mines et Ressources Canada, *L'Atlas nationale du Canada*, 5<sup>e</sup> édition (1993).

La Churchill et le lac Melville constituent par ailleurs la frontière des secteurs de type taïga. Dans les environs du lac sont regroupés les habitats naturels les plus hétéroclites de l'Ungava-Labrador, alors que des secteurs de taïga et de forêts denses alternent. Au sud de cette frontière, on atteint rapidement la forêt boréale, généralisée dans le bassin du Saint-Laurent.

### 2.1.3 Ressources animales

#### Les espèces à fourrure

Les caractéristiques des diverses écorégions de l'Ungava-Labrador ont, bien entendu, déterminé la composition et la distribution de la faune locale. La prédominance des conifères dans la taïga et le dénuement de la toundra expliquaient la faible diversité de la faune, notamment l'absence d'espèces d'herbivores comme le castor, dont la nourriture préférée, l'écorce, était presque inexistante à l'intérieur des frontières du bassin de l'Ungava. Dans l'habitat plus diversifié de la rivière Churchill, l'espèce était présente, mais rare; en revanche, la population de castors croissait considérablement à proximité du bassin hydrographique du Saint-Laurent, à mesure que la population de bouleaux, plus importante, assurait à l'animal sédentaire une source d'alimentation permanente. D'autres animaux à fourrure herbivores, comme le rat musqué et le vison, étaient distribués de façon similaire sur le territoire, c'est-à-dire qu'ils étaient absents du nord, mais se faisaient plus nombreux à mesure qu'on se rapprochait de la forêt boréale. L'ours noir, dont l'alimentation est composée à 75 % de végétaux<sup>12</sup>, était présent dans la toundra, mais plutôt rare.

---

<sup>12</sup> A. W. F. Banfield, *Les Mammifères du Canada*, Québec, Toronto, Les Presses de l'université Laval et University of Toronto Press, 1974, p. 284.

Les seuls herbivores en mesure de subsister dans l'environnement de la toundra et de la taïga étaient ceux qui se nourrissaient de mousse végétale et de lichen, comme le lemming d'Ungava et diverses espèces de souris. Ces rongeurs constituaient un maillon important de la chaîne alimentaire régionale en servant de nourriture aux espèces à fourrure carnivores de petite taille comme le renard et la martre<sup>13</sup>.

On retrouvait deux espèces distinctes de renards dans l'Ungava-Labrador : le « coloré » et l'arctique. Le premier était distribué uniformément sur le territoire, tandis que le second, bien adapté aux températures extrêmes du nord, préférait la côte. Pour sa part, la martre est une espèce arboricole qui recherchait les secteurs boisés à concentration d'épinettes<sup>14</sup>. Celle qu'on retrouve dans l'Ungava-Labrador est une sous-espèce plus grande que la martre d'Amérique commune<sup>15</sup>. Sa fourrure est aussi plus foncée et d'une plus grande valeur économique<sup>16</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les spécimens provenant de l'Ungava-Labrador atteignaient généralement les meilleurs prix sur le marché de Londres<sup>17</sup>. La fluctuation importante de la population de cette espèce était une autre distinction régionale notable. Selon le biologiste Charles Elton, le nombre d'individus sur le territoire diminuait de façon brusque et soudaine sur un cycle de trois à cinq ans, alors que le phénomène s'observait à tous les dix ans dans les autres régions du Canada<sup>18</sup>. Cette fluctuation est attribuable à une rupture

---

<sup>13</sup> Elton, *Voles, Mice and Lemmings*, p. 255.

<sup>14</sup> Banfield, *Les Mammifères du Canada*, p. 293-296; Elton, *Voles, Mice and Lemmings*, p. 273.

<sup>15</sup> Banfield, *Les Mammifères du Canada*, p. 297

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 294-295; Williams, «Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals]», p. lxxi, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 40.

<sup>17</sup> Archibald Barclay, Londres, à William Nourse, premier mai 1848, HBCA/PAM B.183/c/1, fo. 38, 1M380.

<sup>18</sup> Elton, *Voles, Mice and Lemmings*, p. 273, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 40.

régulière de l'équilibre de la chaîne alimentaire dans l'Ungava qui affectait d'abord les petits rongeurs et, ensuite, leurs prédateurs, dont la martre et le renard<sup>19</sup>.

Les autres animaux à fourrure que l'on retrouvait dans l'Ungava-Labrador avaient des populations beaucoup moins importantes que celles de la martre et du renard. La loutre, qui se nourrit de poissons dans les nombreux lacs et rivières de la région, était présente dans les secteurs du sud. On retrouvait également le carcajou et le loup qui se nourrissent principalement des petits rongeurs. Le loup pouvait aussi chasser le caribou, une ressource locale importante. Ce cervidé était particulièrement essentiel à la subsistance de l'homme, un autre prédateur de l'Ungava-Labrador.

### Le caribou

On distingue deux types de caribous sur l'ensemble de la péninsule du Québec-Labrador. Ils appartiennent à la même espèce, mais ont adopté des habitudes sociales et migratoires différentes<sup>20</sup>. Les caribous des bois se déplacent en petits groupes. On les retrouve du centre du Labrador jusqu'au bassin de la côte du Saint-Laurent. Selon les rapports que feront les explorateurs du XIX<sup>e</sup> siècle, toutefois, les caribous des bois étaient de moins en moins abondants à mesure que l'on progressait à l'intérieur de la péninsule et devenaient encore plus rares en amont des chutes Churchill, dans la région centrale du lac Petitsikapau<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> Elton, *Voles, Mice and Lemmings*, p. 462-463.

<sup>20</sup> René Audet, «Histoire du caribou du Québec-Labrador et évolutions de populations», *Recherches amérindiennes au Québec: Dossier caribou*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 18.

<sup>21</sup> John D. Folinsbee, «Distribution et abondance passées et présentes du caribou (Ranger tarandus), au Labrador méridional et dans les régions adjacents du Québec», *Recherches amérindiennes au Québec: Dossier caribou*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 38.

Les caribous de la toundra se rassemblent en énormes troupes qui peuvent compter jusqu'à 100 000 têtes à la fois<sup>22</sup>. Le seul troupeau du nord-est de la péninsule est aujourd'hui identifié comme celui de la rivière George. Dans les forêts, les bêtes se nourrissent de feuilles, de brindilles, d'écorce et de champignons; dans la toundra, la mousse et le lichen qui recouvrent le sol constituent l'essentiel de l'alimentation du troupeau, qui se déplace constamment pour atteindre de nouveaux pâturages<sup>23</sup>.

Les caribous du troupeau de la rivière George migrent en grand nombre deux fois par année. Durant la période de rut, en octobre et novembre, des groupes de grosseurs variables se rejoignent pour s'accoupler et atteindre leurs quartiers d'hiver. Une étude réalisée sur le troupeau de la rivière George dans les années 1970 a permis d'identifier deux grandes aires de concentration hivernale : la première dans la toundra de l'Ungava, entre les rivières aux Feuilles et à la Baleine; la seconde près de la côte labradorienne, à la hauteur de Nain<sup>24</sup>. La répartition du troupeau dans l'une ou l'autre de ces régions peut varier sensiblement d'une année à l'autre<sup>25</sup>. Au printemps (mars-avril), une nouvelle migration se prépare: cette fois les femelles en gestation se dirigent vers les terrains de mise à bas, alors que les mâles, peu après la migration de leurs compagnes, rejoignent les secteurs de pâturage d'été, le principal étant situé entre la rivière George et la côte labradorienne, à la hauteur du lac de la Hutte Sauvage<sup>26</sup>.

---

<sup>22</sup> Banfield, *Les Mammifères du Canada*, p. 360; Ian Juniper, «Écologie et distribution du troupeau de caribous de la rivière George», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 94.

<sup>23</sup> Angèle Delaunois et Fred Bruemmer, *Les Animaux du Grand Nord*, Saint-Lambert, Éditions Héritage Inc., 1993, p. 67.

<sup>24</sup> Juniper, «Écologie et distribution du troupeau de caribous», p. 94-95. La forte concentration à proximité de Fort Chimo est également observée par René Audet (Audet, «Histoire du caribou du Québec-Labrador», p. 23).

<sup>25</sup> Juniper, «Écologie et distribution du troupeau de caribous», p. 94.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 94-95.

Les habitudes du troupeau de la George ne semblent pas avoir changé de façon substantielle depuis le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. Dans la région immédiate de Fort Chimo, la migration la plus importante était celle du printemps<sup>28</sup>. D'immenses troupeaux franchissaient la Koksoak en mars ou en avril<sup>29</sup>. Le personnel de la CBH pouvait alors accumuler, dans les meilleures années, jusqu'à 20 000 livres de viande<sup>30</sup>. D'après le géologue A. P. Low, qui explora l'intérieur de la péninsule durant la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, la chasse la plus productive à la rivière George était celle de l'automne. Au printemps, les bêtes traversaient en plus petits groupes<sup>31</sup>.

Pour les populations locales, les périodes de migrations du caribou étaient des événements importants durant lesquels il était possible d'accumuler de grandes réserves alimentaires. La collaboration entre plusieurs chasseurs était nécessaire à l'exploitation maximale des ressources concentrées durant cette courte période. La description la plus complète de la chasse traditionnelle au caribou chez les Naskapis nous a été laissée par Lucien M. Turner, à partir de ses propres observations dans l'Ungava en 1882-1883 :

« The deer are procured in several ways, the principal of which is by the use of the lance or spear. [...] The hunting parties, always on the alert for the herds of deer which are hastening to the assembling place, follow them up, and in the course of time conjecture at what point they will congregate. Here they establish camps and intercept the deer when crossing the streams. The canoes are held in readiness, while the hunters scan the opposite hillsides for deer filing along the narrow paths through the forests and bushes towards the river bank. Arrived there,

---

<sup>27</sup> La description du cycle annuel des caribous de la rivière George que faisait John McLean, en 1849 (Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 254), recoupe en plusieurs points celle que fait Ian Juniper en 1979 (Juniper, «Écologie et distribution du troupeau de caribous», p. 94-96).

<sup>28</sup> Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 278.

<sup>29</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 3, 1M1776; HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 54-54d, 1M21; B.38/e/5, fo. 4d, 1M1776; B.38/a/8, fo. 2, 1M21

<sup>30</sup> Ce fut le cas au printemps 1841 (HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 24, 1M21, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 122).

<sup>31</sup> Low, *Report on explorations in the Labrador*, p. 319.

the deer, after a moment's pause, eagerly take to the water, boldly swimming as they quarter down stream with the current. [...] They move compactly, in a crowd, their antlers appearing at a distance like the branches of a tree floating with the current. The Indian crouches low and speeds for the canoe. Silently it is pushed into the water, and two or three rowers take their places within. Rapid but noiseless strokes given by sturdy arms soon bring the boat below and to the rear of the body of deer, who are now thrown in to the greatest consternation as they perceive their most dreaded foe suddenly by their side. The deer endeavor to retreat, but the men are between them and the shore. The occupants of the canoe now drive the deer quartering up stream and toward the shore where the camp is situated. Should they, by some mistake on the part of the hunters, start downstream, they are certain to be separated, and swim so rapidly that unless there be two canoes they will, for the most part, escape. If the herd is well kept together they may be driven at the will of the pursuer. He strives to direct them to such spot that when the thrust with the spear is given only sufficient vitality will be left to enable the stricken animal to regain the shore. When the spear touches the vital part, the animal plunges forward and the instrument is withdrawn. A hurried thrust pierces another victim, until all the herd, if small, may be slain. [...] If the band is large, some generally escape<sup>32</sup>. »

À ces occasions, l'arme traditionnelle (la lance) se révélait plus efficace et rapide d'utilisation que le fusil, qu'il fallait recharger entre chaque coup. Il en était tout autrement lorsque la chasse était pratiquée sur la terre ferme, où le cervidé se laissait plus difficilement approcher. Parfois, lorsque les conditions le permettaient, les chasseurs isolaient des plus petits groupes et orientaient les bêtes vers des monticules de neige molle, où ils pouvaient ensuite les frapper de leurs lances. Dans d'autres circonstances, l'arme à feu était évidemment l'instrument le plus efficace pour s'assurer une bonne chasse<sup>33</sup>. Les lances et les flèches continueront toutefois à être utilisées tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>34</sup>. Il est clair que la technologie traditionnelle n'a pas été abandonnée suite à l'adoption du fusil, comme l'a écrit Alan Cooke, mais

---

<sup>32</sup> Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 276-277.

<sup>33</sup> Morantz, «'Not Annual Visitors'», p. 59-60; Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 279; Low, *Report on explorations in the Labrador*, p. 319.

<sup>34</sup> Strong, *Labrador Winter*, p. 114.



que les armes eurocanadiennes sont plutôt venues compléter les techniques de chasse existantes<sup>35</sup>.

#### 2.1.4 Martres et caribous: économie des fourrures et subsistance

Des études récentes, en particulier celles de Toby Morantz sur les Cris de l'est de la baie James et celle de Claude Gélinas sur les Atikamekws de la Haute-Mauricie, soutiennent la thèse que le commerce des fourrures n'a pas eu un impact significatif sur le mode de vie autochtone parce que l'économie d'échange n'est pas entrée directement en conflit avec les nécessités de la subsistance. Comme l'a fait remarquer Alan Cooke, le succès de l'économie des fourrures auprès des populations autochtones est attribuable en grande partie aux particularités du castor, qui offre le triple avantage de conjuguer une fourrure de qualité, un apport calorique considérable et une population suffisamment nombreuse pour permettre à la fois une exploitation économique durable et un apport nutritif accessible<sup>36</sup>. Le castor est un animal très gras et nourrissant : un seul spécimen peut fournir plus de 25000 calories, ce qui représente un apport alimentaire suffisant pour subvenir aux besoins d'une famille de quatre personnes pendant presque trois jours<sup>37</sup>.

D'autres espèces, comme l'ours et la loutre, remplissaient avantageusement le double critère économique et nutritif; leurs disponibilités plus restreintes n'en faisaient toutefois pas une ressource aussi fiable et constante que le castor. En ce qui concerne le rat musqué, le rapport était exactement l'inverse : il ne fournissait que

---

<sup>35</sup> Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 103-104.

<sup>36</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 62-63.

<sup>37</sup> Calculé à partir du nombre de calories nécessaires pour un couple entre 25 et 49 ans et deux enfants de 13 à 15 ans (Santé Canada Gouvernement du Canada, *Native Foods and Nutrition*, Ottawa, Gouvernement du Canada, 1994, p. 19). Harvey Feit évalue le nombre de calories d'un castor à 26820 (Harvey A. Feit, «Waswanipi Realities and Adaptations: Resource Management and Cognitive Structure (Canada)», Ph.D., McGill University (Canada), 1979, p. 594-596).



très peu de viande et la valeur de sa peau était minime; par contre, l'espèce était de loin la plus populeuse et son abondance compensait en partie son faible apport calorique et économique. D'autres espèces relativement populeuses et d'une valeur appréciable ne contribuaient aucunement à la subsistance du chasseur. C'était le cas de la martre et du renard, « whose carcasses [sic], when caught, would yield [...] little or no food<sup>38</sup> ». Ces deux espèces, dont la viande était peu appréciée, n'étaient consommées qu'en cas d'extrêmes nécessités<sup>39</sup>.

Ces considérations sur les valeurs économiques et nutritives des espèces animales prennent une importance particulière dans le contexte de l'Ungava-Labrador, où l'économie des fourrures reposait presque uniquement sur l'exploitation de la martre, d'abord, et du renard, ensuite. Cette réalité s'illustre concrètement par la comparaison des exportations de fourrures du district de la Baie des Esquimaux avec celles d'autres régions du département administratif de Montréal<sup>40</sup> (voir fig. 2.4). Les moyennes ont été calculées à partir des informations disponibles pour chacun des districts sur huit années (pas toujours consécutives). Il faut préciser que ces données ne servent pas à rendre compte de la production exclusive des Naskapis, puisque les fourrures rapportées par les Inuits et les Montagnais de North West River constituaient une part non négligeable des exportations du district de la Baie des Esquimaux. Les quantités ne rendent pas compte, par ailleurs, des facteurs démographiques. L'objectif n'est donc pas d'évaluer la productivité des chasseurs de chacun des districts, mais plutôt de déterminer en quoi la disponibilité des ressources de l'Ungava-Labrador diffère de celles des autres régions.

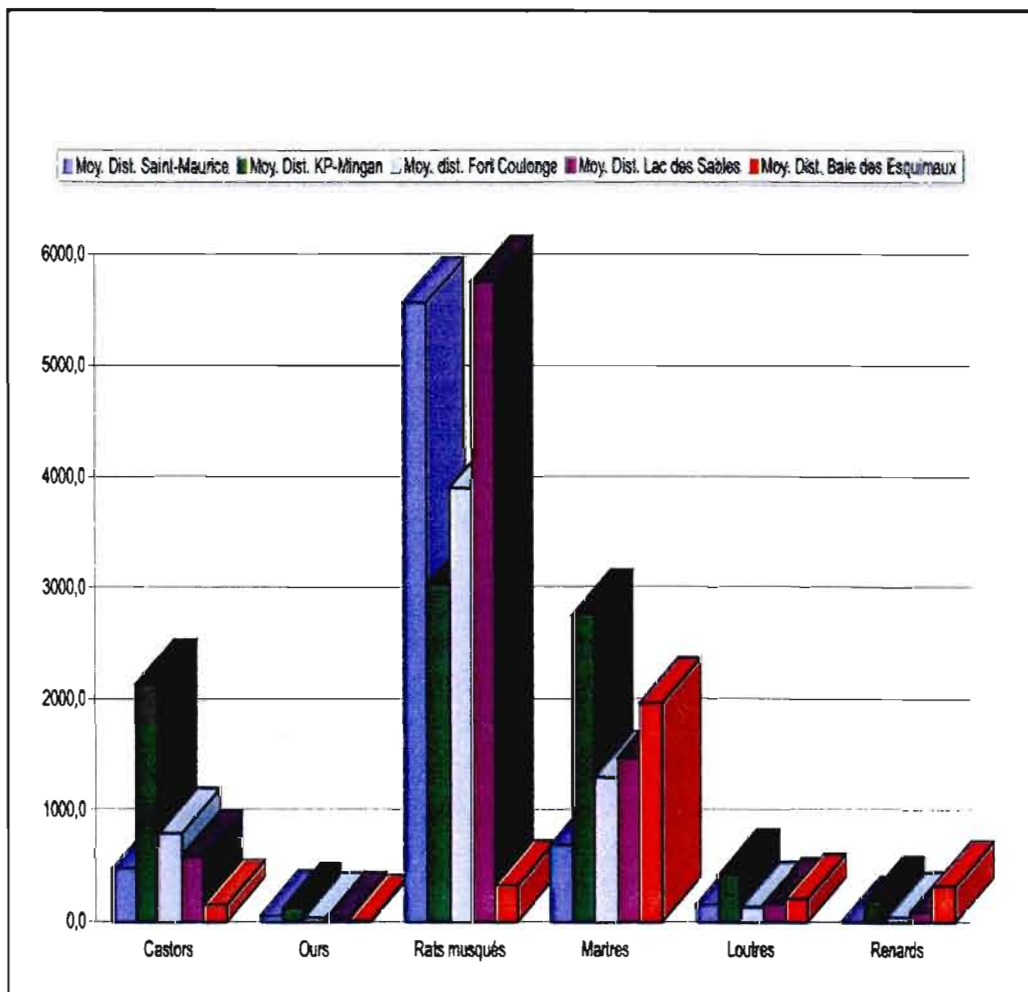
---

<sup>38</sup> William H. Allan Davies, «Notes on Esquimaux Bay and the Surrounding Country», *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. IV, no 1 (1843), p. 90.

<sup>39</sup> Tout comme le vison et l'hermine (James Watt Anderson, *Fur trader's story*, Toronto, Ryerson Press, 1961, p. 102).

<sup>40</sup> Le département comprenait l'ensemble des districts à l'intérieur des frontières du Québec actuel à l'exception de ceux de l'est de la baie James.

Figure 2.4 – Moyenne annuelle des fourrures récoltées dans chacun des districts du département de Montréal (1839-1853)



Notes: La moyenne a été calculée à partir des données de huit saisons pour lesquelles les exportations de chacun des districts nous étaient disponibles: 1839-1840, 1841-1842, 1845-1846, 1848-1849, 1849-1850, 1850-1851, 1851-1852 et 1852-1853.

Sources : HBCA/PAM B.134/h/1, fos. 1-8, B.134/d/32 fos. 6d-8; B.134/d/33, fos. 4d-6; B.134/b/9, fos. 36-37; Alan Cooke, *Ungava venture*, p. 174-177.

Avec une quantité moyenne annuelle d'un peu plus de 2000 pièces, les exportations de martres de la Baie des Esquimaux n'étaient surpassées que par celles du district des King's Post-Mingan (Saguenay-Lac-Saint-Jean et Côte-Nord); quant à celles de renards en provenance du Labrador, elles étaient équivalentes (environ 320 unités) au total recueilli dans les quatre autres régions. Par contre, en ce qui concerne les animaux à fourrure en mesure de constituer un apport nutritif significatif (castor, ours, rat musqué, loutre), les moyennes étaient inférieures pour la baie des Esquimaux, sauf en ce qui a trait à la loutre, dont la production ne variait guère d'un district à l'autre. En ce qui concerne l'espèce la plus importante à la fois sur les plans nutritifs et économiques, le castor, les quantités étaient de 3 à 14 fois moins importantes dans l'Ungava-Labrador qu'ailleurs dans le département de Montréal. Le graphique confirme donc, d'une part, l'importance de la martre et du renard pour le commerce de l'Ungava-Labrador et, d'autre part, la disponibilité limitée des animaux à fourrure qui pouvaient contribuer à la subsistance du chasseur.

Il faut préciser que les animaux à fourrure, à l'exception notable du castor, ne représentaient qu'une part minimale de l'alimentation pour l'ensemble des familles nomades de la péninsule du Québec-Labrador. La subsistance dépendait davantage des cervidés comme l'orignal et le caribou, ou encore des mammifères marins comme le phoque ou la baleine pour les populations dont le cycle annuel prévoyait une exploitation saisonnière des ressources côtières. Néanmoins, dans les régions où les ressources étaient abondantes et diversifiées, l'apport alimentaire des espèces à fourrure pouvait assurer un minimum vital durant la pratique d'activités de piégeage. Ce n'était toutefois pas le cas au nord de la rivière Churchill et plus particulièrement dans l'Ungava, où la martre et le renard constituaient les espèces prédominantes.

Le caribou était donc de première importance pour la survie des populations de l'intérieur. Lorsque les cervidés étaient introuvables, le poisson constituait la

seule option de secours viable, du moins pendant l'été. Dans le climat rigoureux de l'Ungava-Labrador, toutefois, une épaisse glace recouvrait les lacs et rivières durant une grande partie de l'année. La pêche était alors une activité exigeante et les perspectives de succès devenaient incertaines<sup>41</sup>. De plus, entre décembre et mars, les poissons demeuraient en eau profonde où ils étaient pratiquement inatteignables<sup>42</sup>. Des petits mammifères comme le lièvre arctique et le porc-épic pouvaient aussi représenter une option de dépannage<sup>43</sup>. Les oiseaux migrateurs, bien entendu, n'étaient disponibles que durant une courte période; le lagopède des rochers (*rock ptarmigan*), un volatile disponible à l'année longue, abondait dans la toundra, mais se montrait enclin à changer rapidement de quartiers en cas d'attaques répétées<sup>44</sup>.

Les ressources alternatives au caribou, pour la subsistance, étaient donc limitées et ne pouvaient assurer une sécurité alimentaire. Il n'est pas surprenant de constater que les observateurs contemporains des Naskapis ont unanimement et invariablement observé leur dépendance, qu'on pourrait qualifier d'instinctuelle, envers ce cervidé<sup>45</sup>. Comme l'a souligné Alan Cooke, la distribution des ressources se répercutait sur la viabilité d'une économie d'échange<sup>46</sup>. Les grands troupeaux de caribou se concentraient dans les toundras de l'Ungava et de la rivière George. On

---

<sup>41</sup> Deux techniques de pêche étaient utilisées par les Naskapis : au crochet et au filet. La première, moins productive, demandait des heures de patience au-dessus d'un trou dans la glace. La seconde était, selon John McLean, un « art » que les Naskapis comprenaient parfaitement (Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261). Elle consistait à tendre un filet sous la glace entre deux trous distant, un exercice compliqué qu'a décrit en détail l'anthropologue William Duncan Strong (Strong, *Labrador Winter*, p. 7, 83-85).

<sup>42</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261, cité dans Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 102.

<sup>43</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 127.

<sup>44</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261

<sup>45</sup> Voir par exemple Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 276; Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261.

<sup>46</sup> Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 102.

retrouvait la martre principalement dans les régions centrales des lacs Petitsikapau et Michikamau. Le premier était nécessaire à l'économie de subsistance, la seconde à l'économie d'échange. La conciliation de ces deux intérêts demandait donc une organisation des activités annuelles qui prévoyait l'exploitation de ces deux zones de distribution des ressources, éloignées de plus de 300 kilomètres<sup>47</sup>.

## 2.2 ITTABAWABO<sup>48</sup> ET LES NASKAPIS : BANDES ET TERRITOIRE

Pour être en mesure d'apprécier la nature et l'étendue des changements qui sont survenus chez la population naskapie après l'arrivée de la CBH, il faut d'abord en savoir davantage sur son organisation sociale, ses modalités d'occupation du territoire et ses comportements économiques dans leurs manifestations antérieures à l'occupation de Fort Chimo. Il va de soi que les réalités géographiques et écologiques que nous avons décrites précédemment ont eu une influence déterminante sur ces comportements.

### 2.2.1 Le mystère des bandes naskapies

La distinction des différentes bandes naskapies qui ont pu exister dès le XIX<sup>e</sup> siècle a posé des problèmes bien souvent insolubles pour les historiens et anthropologues qui ont tenté d'en déterminer la nomenclature, la composition démographique et la structure sociale. La plupart des auteurs présentent les Naskapis comme un bloc monolithique, où toute distinction est évacuée, ce qui

---

<sup>47</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 258.

<sup>48</sup> L'orthographe des noms naskapis varie énormément dans les sources. Nous donnons ici les formes qui nous apparaissent les plus représentatives ou, dans les cas où nous n'avons pu identifier avec certitude un individu, la graphie originale entre guillemets. Nous n'avons d'aucune façon les compétences linguistiques nécessaires pour prétendre à une standardisation cohérente et conforme à la morphologie et la phonologie de la langue naskapie.

semble avoir été la solution privilégiée pour contourner la problématique de l'identité des bandes<sup>49</sup>. À l'homogénéisation du fait naskapi, José Mailhot oppose plutôt sa négation comme réalité ethnographique, ce qui tend aussi à évacuer, en quelque sorte, le problème de l'identification et de la nomenclature des bandes<sup>50</sup>.

Pour ceux qui ont abordé de front la question des bandes naskapiques, l'approche privilégiée s'est avérée la méthode régressive, avec des résultats plus ou moins concluants. La nécessité de recourir à des hypothèses formulées « à rebours » est en partie attribuable au fait que les différents observateurs qui ont côtoyé les Naskapis du XIX<sup>e</sup> siècle sont demeurés étonnement discrets sur les possibles distinctions identitaires des groupes régionaux<sup>51</sup>. C'est surtout durant le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle que des anthropologues se sont attardés à les distinguer. Les contributions les plus significatives sont celles de Frank Speck, qui a présenté les résultats d'enquêtes exhaustives sur l'identification des bandes de la péninsule et leurs territoires respectifs. Ses études ont constitué le matériel de base à partir duquel se sont développées les hypothèses ultérieures<sup>52</sup>.

---

<sup>49</sup> Comme dans Cooke, «Ungava venture»; Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*; Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou».

<sup>50</sup> Mailhot, «À moins d'être son Esquimaux».

<sup>51</sup> C'est le cas dans les ouvrages suivants. Turner, *Ethnology of the Ungava District*; Davies, «Notes on Esquimaux Bay»; William H. Allan Davies, «Notes on Ungava Bay and its vicinity », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. IV, no 2 (1854); Wallace (éd.), *John McLean's Notes*; Henry Youle Hind, *Explorations in the interior of the Labrador peninsula the country of the Montagnais and Nasquapee Indians*, Londres, Longman Green Longman Roberts & Green, 1863.

<sup>52</sup> Frank G. Speck, «Montagnais-Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula», *American Anthropologist*, vol. 33, no 4 (1931); Frank G. Speck et Loren C. Eiseley, «Montagnais-Naskapi Bands and Family Hunting Districts of the Central and Southeastern Labrador Peninsula», *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 85, no 2 (1942). William Duncan Strong, qui a hiverné avec les Naskapis de Davis Inlet, en 1927-1928, apportera des compléments d'informations, mais s'en remet à Speck pour les subdivisions des différents regroupements locaux à l'intérieur des terres (Strong, *Labrador Winter*, p. 4).



En 1931, Speck identifiait cinq bandes différentes dans le nord-est du Québec : celles de la baie d'Ungava, du lac Petitsikapau, des « Barren grounds », du lac Michikamau et, finalement, celle de Davis Inlet<sup>53</sup>. Tout comme William Duncan Strong, Speck considère que la dernière est de formation récente. En ce qui concerne les quatre premières, les travaux existants sont demeurés impuissants à en retracer les formations à partir des informations ethnographiques disponibles. Selon Carole Lévesque, Charleen Rains et Dominique de Juriew : « Il est certain que ces bandes ont existé à un moment ou à un autre entre le milieu et la fin du siècle. Il y a peu de chance cependant pour qu'elles aient coexisté toutes les quatre et qu'elles aient eu des frontières très étanches<sup>54</sup>. » Les journaux de postes de la CBH du XIX<sup>e</sup> siècle, qui suggèrent des relations étroites entre les différents groupes de chasseurs, confirment cette forte tendance à l'exogamie entre les bandes naskapies, observée également par William Duncan Strong durant un séjour avec la bande de Davis Inlet en 1927-1928<sup>55</sup>. En dépit de l'absence d'informations claires et précises sur l'organisation sociale naskapie dans les sources, certains indices nous permettent de formuler des hypothèses sur le nombre de bandes existantes au moment de la fondation de Fort Chimo et durant la majeure partie de la période à l'étude.

Les premières visites d'Amérindiens à Fort Chimo ont été enregistrées dans le journal du poste le 11 septembre 1831<sup>56</sup>, soit un peu plus d'un an après l'installation de la CBH dans l'Ungava. Il s'agissait d'un groupe de sept chasseurs, accompagnés par deux employés de la compagnie qui les avaient repérés lors d'une

---

<sup>53</sup> Speck, « Montagnais-Naskapi Bands », p. 563, 589-590, 594-595. En excluant les bandes de White Whale River et de Caniapiskau, qui sont en dehors du territoire à l'étude.

<sup>54</sup> Carole Lévesque et al., « Les Naskapis. Peuple des grands espaces », In *Le Nord. Habitants et mutations*, Gérard Duhaime (éd.), p. 69-83, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001 p. 75.

<sup>55</sup> Strong, *Labrador Winter*, p. 44-46; voir également sect. 2.2.2.

<sup>56</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 156-157

excursion de reconnaissance sur la Koksoak. Le groupe a vraisemblablement fait circuler l'information sur l'existence du poste, puisque le 21 septembre suivant, vingt chasseurs se présentèrent à leur tour avec quelques peaux de caribous. Ils promirent à cette occasion de revenir au printemps avec le produit de leur chasse<sup>57</sup>.

À l'été 1832, la fréquentation du poste fut, pour un temps, plus systématique; l'ensemble de la population régionale était alors vraisemblablement au courant de la possibilité de faire leurs transactions de fourrures dans l'Ungava. Au moins trois groupes, manifestement distincts, se présentèrent avec les produits de leurs chasses hivernales : le 26 mai 1832, une dizaine de chasseurs, peut-être issus du groupe de septembre 1831, arrivèrent avec des peaux d'une valeur de 85 « Made Beaver » (MB)<sup>58</sup>; le 23 juin, neufs individus, que le commis distinguait explicitement de la « last band », échangeaient cette fois l'équivalent de 50 MB<sup>59</sup>; enfin, le 14 juillet suivant, 23 autres chasseurs, que le responsable de Fort Chimo (Nicol Finlayson) n'avait jamais rencontrés, se rapportaient à l'établissement, cette fois avec 200 peaux<sup>60</sup>. Il s'agit là des trois plus importants achats de fourrures de l'année; les visites subséquentes, en 1832, furent le fait de chasseurs isolés, probablement en provenance des camps des groupes précédents, qui se présentèrent au poste avec des quantités limitées de peaux de caribou<sup>61</sup>.

---

<sup>57</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans *Ibid.* p. 160-161.

<sup>58</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans *Ibid.* p. 166. Le « Made Beaver » était l'unité monétaire courante dans les postes de la CBH; il équivalait à une fourrure de castor (Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. 61-62).

<sup>59</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 167.

<sup>60</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans *Ibid.*, p. 167; Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, [South River House], 16 juillet 1832, dans *Ibid.*, p. 189-190. Au sujet de ce dernier groupe, Finlayson notait 23 individus dans son journal, mais mentionnait « a band of thirty Indians » dans sa correspondance avec Erland Erlandson.

<sup>61</sup> Une quinzaine de chasseurs se présenteront également en août mais, cette fois, avec quelques pièces de viande et de cuir de caribou, ce qui ne représente vraisemblablement pas la totalité d'une chasse hivernale. Il est donc fort possible qu'ils soient d'un groupe précédent (HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans *Ibid.*, p. 168).



On ne peut conclure que les trois groupes de l'été 1832 formaient l'ensemble de la population régionale, mais des indications données par Wastahegon, un leader naskapi, permettent de le supposer<sup>62</sup>. Il servit de guide à Erland Erlandson, qui quitta Fort Chimo tout juste après le passage du second groupe de l'été, dans l'après-midi du 23 juin, avec l'intention d'établir le premier avant-poste de l'Ungava (South River House). Wastahegon informa le commis de l'existence de 17 chasseurs, « whom we have never seen, beside some I daily expect to pass by on their return from the Waushauck settlement<sup>63</sup> ». Rappelons qu'au moment où Erlandson quittait Fort Chimo, deux bandes avaient été rencontrées cet été-là, alors qu'une troisième s'y présenta trois semaines plus tard. Depuis Fort Chimo, Nicol Finlayson signala à Erlandson que la bande qui s'était présentée après son départ se composait de chasseurs « whom we had not seen hitherto<sup>64</sup> ». Vraisemblablement, il s'agit de ceux qu'identifia Wastahegon, ce qui suggère fortement l'existence d'une population régionale formée de trois groupes distincts, composés chacun de 10 à 23 chasseurs<sup>65</sup>. D'autres éléments appuient cette hypothèse.

---

<sup>62</sup> Wastahegon est vraisemblablement le leader du groupe de 10 chasseurs qui se présenta à Fort Chimo le 21 mai précédent. Le 27 juin, Erlandson atteignit, peu après le portage des chutes Limestones, un campement « in which was the Indian who had promised to guide us to Wausquash River ». Outre le groupe qui arriva la journée de son départ de Fort Chimo, le 23 juin, les seuls chasseurs rencontrés par Erlandson cet été-là sont ceux du 21 mai et c'est probablement à ce moment que Wastahegon s'engagea auprès de Erlandson (Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 166, 200-201).

<sup>63</sup> Erland Erlandson, South River, à Nicol Finlayson, Fort Chimo, 5 juillet 1832, dans *Ibid.*, p. 201. L'établissement en question n'est pas identifié, mais il s'agissait certainement de Sept-Îles ou de North West River. La rivière « Wasquash » désignait alors la rivière Swampy Bay moderne, qui était sur la route des deux établissements en question.

<sup>64</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, [South River Post], 16 juillet 1832, dans *Ibid.*, p. 189-190.

<sup>65</sup> Quant aux « quelques » chasseurs qu'anticipaient Erlandson en provenance de « Waushauck settlement » (établissement qu'il ne nous ait pas possible de localiser mais qu'on présume être Sept-Îles ou North West River), ils s'avèreront être deux chasseurs qualifiés d'« étrangers » par le commis (*Ibid.*, p. 206).

Nicol Finlayson produisit à deux reprises une « list of Ungava Indians<sup>66</sup> ». La première, établie en 1834, mentionne un total de 51 chasseurs. La seconde, produite un an plus tard, donne les noms de 48 individus. Alors que cette dernière énumère les chasseurs en ordre alphabétique, celle de 1834 les présente selon une logique qui, de prime abord, semble aléatoire. Or, un examen attentif permet de supposer que le commis y énumérait les chasseurs en fonction de ce qu'il croyait être leur groupe d'appartenance<sup>67</sup>. Trois individus – Wastahagon, Mayish et Cappipittchequen – portent la mention « Capt. » à côté de leur nom. Il s'agit manifestement de « capitaines de traite », un titre qu'attribuait le personnel de la CBH aux individus à qui il reconnaissait un certain leadership<sup>68</sup>. Le premier capitaine, placé au haut de la liste, est suivi de 14 noms; le second précède 22 chasseurs et le troisième, enfin, devance les 13 derniers individus mentionnés. L'ordre de présentation semble respecter la composition des groupes que le commis a perçu comme étant distincts. Encore une fois, on en remarque trois, composés respectivement de 15, 22, et 14 chasseurs.

Les informations démographiques laissées par les employés de la CBH entre 1834 et 1869 (voir tabl. 2.1) montrent par ailleurs une relative stabilité qui permet de supposer que la compagnie avait, dès 1834, établi des relations avec l'ensemble des regroupements naskapis régionaux. La variation la plus sensible de la population est enregistrée entre 1834-1835 et 1843. Cette dernière année, un recensement détaillé de la compagnie faisait mention de 64 chasseurs actifs<sup>69</sup>, ce qui représente un

---

<sup>66</sup> HBCA/PAM B.38/z/1, fo. 6, 1M1657; HBCA/PAM B.38/e/2, fo. 7d, 1M776.

<sup>67</sup> Davies, «Notes on Ungava Bay », p. 131.

<sup>68</sup> Toby Morantz définit le capitaine de traite comme étant « the Indian leader who was responsible for bringing groups of inland hunters and their prepared pelts to the fur trade posts » (Morantz, «Impact of the Fur Trade», p. 279).

<sup>69</sup> Le recensement, réalisé par William Kennedy (Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 87), dénombre précisément 64 hommes mariés, 74 femmes mariées (on présume que les 10 femmes excédentaires aux nombres d'hommes mariés sont des veuves, mais des chasseurs pouvaient également avoir deux femmes), 73 « lads and boys » et 65 filles, pour un total de 276 personnes.

accroissement de 20 à 25 % (13 à 16 individus de plus) par rapport aux listes établies en 1834 et 1835. Il n'est pas possible de déterminer avec certitude si la variation traduit une augmentation du nombre de groupes régionaux en contact avec la compagnie ou une croissance démographique normale. L'ensemble des informations dont nous disposons nous incite cependant à privilégier la seconde hypothèse. La documentation ne révèle pas de famine importante qui aurait pu ralentir la croissance démographique entre 1835 et 1843. Par la suite, toutefois, des famines successives auront des répercussions sur la population naskapie qui restera en deçà du sommet de 1843<sup>70</sup>. Enfin, l'augmentation de la population mâle active entre 1835 et 1843 peut s'expliquer en partie par l'ajout d'éléments extérieurs qui se sont intégrés aux bandes existantes. La présence de groupes extérieurs sur le territoire naskapi est relevée durant cette période, mais elle fut, à l'exception de quelques familles, occasionnelle et temporaire<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> Dans son autobiographie publiée en 1849, John McLean évalue la population naskapie à environ « one hundred men able to bears arms » (Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 258). Cette estimation ne réfère manifestement pas au nombre de familles, comme on pourrait le croire de prime abord, mais inclut également les jeunes hommes célibataires qui faisaient partie d'une cinquantaine de familles patriarcales. Dans un texte publié en 1854, William H Allan Davies cite « a friend of mine, who has resided at Ungava Bay for some years », qui fait plutôt référence à « 40 or 50 families » (Davies, « Notes on Ungava Bay », p. 131). Or, il ne fait aucun doute que l'ami en question est John McLean lui-même, commis en charge de l'Ungava pendant toute la période où Davies dirigeait celui de la baie des Esquimaux, soit de 1837 à 1841. Le texte de Davies, en effet, reprend avec des modifications mineures, le rapport du district de 1837-1838, rédigé par McLean (HBCA/PAM B.38/e/5, fos. 7d-9, 1M776).

<sup>71</sup> Le leader de la bande Fort Chimo, Ittabawabo, n'apparaît pas sur les listes de 1834-1835, tout comme Manak, qui revient en 1843 d'un séjour de plusieurs années à Sept-Îles. Nous verrons plus loin que la migration de bandes à partir de l'est de la baie James sera de courte durée, à l'exception d'individus qui ont rejoint les Naskapis.

Tableau 2.1 – Évolution démographique de la population naskapie, 1834-1870

Saison	Individus	Chasseurs actifs	Décès causés par la famine <sup>72</sup>
1834 <sup>73</sup>	219*	51	
1835 <sup>74</sup>	206*	48	
1843 <sup>75</sup>	276	64	
1846-1847	-	-	20-36
1847-1848	-	-	8* (2 familles)
1848-1849	-	-	50*
1856 <sup>76</sup>	200*	47*	
1868 <sup>77</sup>	258*	60	
1869 <sup>78</sup>	258*	60	

En gras Nombre présumé, calculé en fonction des chiffres du recensement de 1843 qui nous ont suggéré la proportion suivante : un chasseur = 4,3 de la population totale.

\* Sujet à caution. Les données de 1856 proviennent d'un recensement sommaire de l'ensemble des postes de la CBH qui contient des chiffres vraisemblablement arrondis à la dizaine ou à la cinquantaine près.

Les informations démographiques disponibles (de 50 à 64 chefs de famille entre 1834 et 1869) appuient l'hypothèse de l'existence de trois bandes dans la

<sup>72</sup> D'après Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 87

<sup>73</sup> HBCA/PAM B.38/z/1, fo. 6, 1M1657.

<sup>74</sup> HBCA/PAM B.38/e/2, fo. 7d, 1M776.

<sup>75</sup> HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 15, 1M217, dans Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 85, 87.

<sup>76</sup> Great Britain. Parliament. House of Commons. Select Committee on the Hudson's Bay Company, *Report from the Select Committee on the Hudson's Bay Company together with the proceedings of the committee, minutes of evidence, appendix and index*, London, s.n., 1857, vol. 5, p. 2287, cité dans Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 87

<sup>77</sup> D'après la liste des chasseurs vivants qui ont contracté un compte au Fort Nascopie en 1867-1868 (HBCA/PAM B.139/d/1, fo. 8d, 1M539).

<sup>78</sup> D'après la liste des chasseurs vivants qui ont contracté un compte au Fort Nascopie en 1868-1869 (HBCA/PAM B.139/d/2, [fo. 22], 1M540).

mesure où, comme nous le suggérons plus haut, les familles de treize à vingt chasseurs constituaient le groupe de chasse traditionnel. Dans les journaux de Fort Chimo, Fort Nascopie et Fort Trial, les mentions des groupes de chasseurs dénombrent un maximum de 23 individus, en plus de fréquentes références à de « large party » ou à un « goodly train » suivant un leader<sup>79</sup>. Plus souvent, des groupes de 5 à 11 chasseurs sont mentionnés et les arrivées en solitaire ne sont pas rares. Ces données s'expliquent, entre autres, par le fait que les chasseurs qui se présentaient au poste pouvaient agir à titre de représentants pour plusieurs autres, comme le précisait le rapport de district en 1835 : « it is difficult to know to whom the Furs belong, as one Indian may perhaps trade Skins belonging to half dozen other Indians at the same time wishing me to believe they are all his own<sup>80</sup>. »

Lors de l'arrivée de groupes importants, les commis mettaient plus d'emphasis sur les chasseurs qui leur semblaient les plus productifs. Ceci n'est certes pas sans rapport avec le fait que les individus les plus souvent mentionnés (entre 11 et 23 fois entre 1830 et 1850) dans les journaux de postes consultés figurent parmi les meilleurs trappeurs naskapis (Manak, Ittabawabo, Paytabais, Picahejeo, Kamitsit, Mayish et Whiskey John); un chasseur plus désintéressé comme Newatai n'y apparaît qu'à cinq reprises, même s'il a vécu plus longtemps que la plupart des précédents. Les références à des chasseurs envoyés au-devant d'un groupe plus important, ou en provenance d'un campement à proximité, sont courantes.

Les variations du nombre d'individus s'expliquent également par la flexibilité du groupe de chasse, qui devait s'ajuster à la disponibilité des ressources. Une organisation de plusieurs chasseurs était adaptée à la chasse au caribou, alors

---

<sup>79</sup> À titre d'exemple, voir HBCA/PAM B.139/a/2, fos. 2-2d, 1M96; HBCA/PAM B.219/a/1, fo. 18, 1M146; HBCA/PAM B.219/a/1, fos. 6-6d, 1M146; HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 6d, 1M96; HBCA/PAM B.38/a/5, fo. 8-9, 1M21.

<sup>80</sup> HBCA/PAM B.38/e/2, fo. 7, 1M776.

que les ressources, concentrées, nécessitaient une unité de coopération pour maximiser les prises. Elle l'était beaucoup moins pour les activités de piégeage ou pour l'exploitation d'une ressource plus dispersée sur le territoire. Il devenait alors nécessaire de fragmenter l'unité de base. Le groupe de 15 à 20 chasseurs ne constituait donc pas une règle; l'unité de chasse et sa composition était une adaptation saisonnière en fonction de l'abondance, de la raréfaction ou de la concentration des ressources. Il n'en demeure pas moins que l'unité maximale témoignait des liens existants entre les individus qui la composaient et, dans le cas des Naskapis, correspondait au macro-groupe qu'est la bande.

D'après la définition de la bande formulée par Frank Speck, la reconnaissance d'un leadership commun était également un critère de distinction et de cohésion d'un regroupement social. Il convient donc de se pencher sur les figures prédominantes identifiées dans la documentation de la CBH pour déterminer si elles appuient également l'hypothèse de l'existence de trois bandes distinctes.

### **2.2.2 Bandes et leadership**

La signification réelle des « titres » de leadership relevés dans la documentation est difficile à circonscrire. Le titre de « capitaine de traite » renvoyait à une fonction instituée par la compagnie elle-même; selon l'interprétation prudente qu'en fait Toby Morantz pour l'est de la baie James, il s'agissait d'une responsabilité spécialisée et adaptée à l'économie des fourrures qui ne coïncidait pas nécessairement à un réel pouvoir de décision ou de coercition<sup>81</sup>. Dans l'Ungava, on ne peut parler d'une « institution » du capitaine de traite, puisque le titre disparaît de la documentation après 1834 pour être remplacé un peu plus tard par celui de

---

<sup>81</sup> Morantz, «Impact of the Fur Trade», p. 327

« chief »<sup>82</sup>. La distinction apparaît mince entre les deux titres puisque, comme pour les capitaines de traite dans l'est de la baie James, une politique de présents aux chefs sera mise de l'avant vers 1839 et maintenue durant au moins deux ans. À l'été 1843, toutefois, ce n'était plus les chefs, mais les meilleurs chasseurs de la saison qui étaient récompensés<sup>83</sup>. Du reste, la reconnaissance par la compagnie d'un certain statut à un individu n'était probablement pas étrangère à sa capacité de production économique.

En ce qui a trait à la perception que les Naskapis avaient de leurs leaders, John McLean écrivait, en 1838, que les membres des expéditions de traite vers les Saint-Laurent recevaient la désignation de « chefs ». Il estimait par ailleurs que la désignation n'était pas supportée par la moindre autorité<sup>84</sup>. Les titres de « capitaines » et de « chefs », tels qu'attribués par les commis à certains individus, ne correspondaient certainement pas, tout au moins, à des figures de pouvoir reconnues sans condition par leurs pairs; ils représentaient toutefois des interlocuteurs valables aux yeux de la compagnie. Le rôle impliquait d'abord une participation active aux « intérêts » de la CBH et ensuite, probablement, une certaine capacité de conviction auprès d'un groupe ciblé. L'association par les commis de certains groupes à des individus identifiés comme « chefs » témoigne de distinctions que les employés ont crû reconnaître parmi les chasseurs naskapis; c'est dans cette perspective que les rôles de leadership ont été observés ici.

---

<sup>82</sup> Le titre de capitaine de traite n'était par ailleurs plus reconnu dans l'est de la baie James depuis 1818 (*Ibid.*, p. 301).

<sup>83</sup> HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 15, 1M96. Au sujet de la politique de présents comme moyen de clientélisation, voir sect. 3.1.

<sup>84</sup> HBCA/PAM B.38/a/5, fo. 8, 1M776.

En mars 1833, Nicol Finlayson signalait que « Little Captain and his band » avaient passé le mois précédent dans les environs de Fort Chimo<sup>85</sup>. Quelques semaines plus tard, à South River House, Erland Erlandson informait à son tour son supérieur que deux « parties of Indians » l'avaient visité. Chacun des deux groupes était associé par Erlandson à un individu en particulier, soit à Paytabais (« Peetaubee and tribe ») et à Wastahegon (« Wastahegon and his tribe »)<sup>86</sup>. Le dernier apparaissait également comme « capitaine » sur la liste de 1834. Le « Little Captain » de Finlayson réfère probablement à un des deux autres alors identifiés sur cette même liste, soit Mayish ou « Cappipittchequen ».

Le leader qui était le plus régulièrement reconnu comme tel dans la documentation de la CBH était toutefois Ittabawabo. À partir de 1839 et durant une vingtaine d'années, son leadership fut clairement souligné par les commis : l'expression « Chief Ittabawabo » revient en effet fréquemment dans les journaux de postes<sup>87</sup>. La plume sarcastique de John McLean annonça même l'arrivée de sa bande en référant à « My Lord Ittebawabos suites<sup>88</sup> ». Si son rôle de leader n'apparaît que tardivement dans la documentation, il est intéressant de constater que le nom d'Ittabawabo était étroitement associé à ceux de deux individus mentionnés auparavant, soit Paytabais, son frère, et Mayish, identifié parmi les membres de sa « suite » par McLean en 1839<sup>89</sup>; ceux-ci accompagnaient par ailleurs souvent le

---

<sup>85</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, South River House, 17 mars 1833, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 195.

<sup>86</sup> Nicol Finlayson, South River House, à Nicol Finlayson, Fort Chimo, 5 avril 1833, dans *Ibid.*, p. 217

<sup>87</sup> Voir par exemple HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 39d-40, 1M21, HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 13d, 1M96; HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 32, 1M96; HBCA/PAM B.139/a/12, fo. 15, 1M96.

<sup>88</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 5d, 1M21.

<sup>89</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 39d-40, 1M21 « Wednesday 11 [May 1842] Our chief Ittebawabo accompanied by his brother Paytabaish came in ».



premier lors de ses passages aux établissements de la compagnie<sup>90</sup>. Manifestement, il s'agit là des principaux leaders d'une même bande, parmi laquelle Ittabawabo émergea, aux yeux de la compagnie, comme une figure prédominante à partir de 1839. L'identification du groupe à Paytabais, en 1833, et à Mayish, en 1834, traduisait probablement un certain leadership de leur part ainsi qu'une participation économique plus enthousiaste au commerce des fourrures. La reconnaissance soudaine (1839) d'Ittabawabo en tant que leader a de quoi étonner, d'autant plus que sa position prédominante ne fera plus de doute par la suite dans la perspective des employés de la CBH. Sa longévité manifeste nous apprend qu'il était un jeune chasseur au milieu des années 1830, et il est possible qu'il ait naturellement émergé au sein de son groupe. Il ne faut toutefois pas écarter la possibilité que ce soit la CBH qui ait reconnu en lui un collaborateur bien attentionné et qu'elle l'ait institué « chef » avec sa politique de présents.

Si, au début des années 1840, d'autres individus eurent droit aux « Chief's presents » et au titre qui les accompagnaient, Ittabawabo paraît en avoir progressivement obtenu l'exclusivité, au point où la mention du « Chief », sans autre précision, devint suffisante à son identification : son patronyme devient facultatif et n'apparaît que rarement dans les années 50. Dès 1847, alors qu'Ittabawabo venait de perdre une de ses femmes et deux enfants en raison de la famine, le commis de Fort Nascopie annonça à son collègue du lac Michikamau que « The Chief has lost one of his wives and two children<sup>91</sup> », sans plus de précisions. Une variation significative apparaît à quelques rares reprises sous la forme « The Fort Chimo Chief ». Elle

---

<sup>90</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 5d, 1M21; HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 7, 1M21; HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 13, 1M21; HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 25d, 27, 1M21; HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 39d-40, 1M21; HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 6d, 1M96.

<sup>91</sup> Donald Henderson, Fort Nascopie, à George Alder, Meshegama Lake, 21 mai 1847, HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 51-51d, 1M96.

renvoyait vraisemblablement, cette fois encore, à Ittabawabo<sup>92</sup>, dont la bande se trouvait ainsi associée à une localisation géographique précise. Il s'agit d'une information significative, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Bien que moins emphatique et évident que celui d'Ittabawabo, le statut particulier de Wastahegon ressort également de la documentation. Rappelons qu'en 1833, Erlandson identifiait un des deux groupes qui l'avaient visité comme étant « Wastahegon and his tribe »<sup>93</sup> et qu'il figurait en tête de liste des capitaines de 1834. Le 17 juin 1839, peu après l'arrivée de « Old Wastahegan », le commis mentionnait avoir fait le don du « Chief present »<sup>94</sup>. Encore une fois, en mai 1841, après avoir noté l'arrivée simultanée d'Ittabawabo, de Wastahegon et de trois autres chasseurs, le commis indiquait que les « chiefs » s'étaient vus offrir « their usual presents »<sup>95</sup>. Dans une autre rare occasion où il est fait mention de deux chefs, en 1846, Henry Connolly notait le passage au poste de Manouane des « gangs of the two Chiefs », parmi lesquelles il distinguait celle du « Fort Chimo Chief », c'est-à-dire Ittabawabo<sup>96</sup>. Il ne serait pas étonnant que le second ait été Wastahegon, lorsqu'on sait qu'en 1833, sa bande et celle identifiée à Paytabais étaient les deux seules à s'être présentées à South River House. Tout comme Ittabawabo, Wastahegon était par ailleurs souvent

---

<sup>92</sup> Comme nous l'avons mentionné, seul Ittabawabo était associé au titre de chef dans les années 1850. Par ailleurs, en février 1858, le commis de Fort-Nascopie s'inquiétait du fait que « the Fort Chimo Chief & his band of Indians » n'étaient pas encore passés à l'établissement (Joseph Ed McPherson, Fort Nascopie, à Donald A. Smith, février 1858, HBCA/PAM B.139/a/12, fos. 19d-20d 1M96). Or le 27 avril suivant, c'était bien « Ittetewapeoo the Chief » qui arriva au poste (HBCA/PAM B.139/a/12, fos. 14d 1M96).

<sup>93</sup> Nicol Finlayson, South River House, à Nicol Finlayson, Fort Chimo, 5 avril 1833, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 217

<sup>94</sup> HBCA/PAM B.38/a/7, fo. 56, 1M21.

<sup>95</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 25d, 27, 1M21.

<sup>96</sup> Henry Connolly, Manewan Lake, à William Nouse, North West River, 8 avril 1846, HBCA/PAM B153/c/1, fo. 125, 1M377

le premier chasseur nommé à l'arrivée d'un groupe important. En juin 1842, par exemple, on notait l'arrivée à Fort Trial de « Wastahigan [...] with a goodly train<sup>97</sup> ».

Outre Ittabawabo et Wastahegon, Kemistispisquon reçut également des présents de chefs en 1841<sup>98</sup>. Contrairement aux deux autres, toutefois, les références à son statut particulier s'arrêtent là et nous n'avons pu retracer aucune information biographique significative, ce qui s'explique peut-être par la graphie plus complexe de son nom avec lequel les commis ont pu se donner passablement de liberté. Il pourrait fort bien s'agir d'une variation du nom du troisième capitaine de la liste de 1834, « Cappipitchsquon » qui, sous cette dernière forme, ne réapparaît nulle part dans la documentation. Par ailleurs, rappelons qu'en 1833, pendant que les bandes de Paytabais/Ittabawabo et Wastahegon fréquentaient South River House, Finlayson identifiait celle du « Little Captain » à Fort Chimo<sup>99</sup>. Il n'est évidemment pas possible d'en conclure « par défaut » qu'il s'agissait de Cappipitchsquon. Toutefois, les informations disponibles sur l'occupation territoriale de l'Ungava dans le second tiers du XIX<sup>e</sup> siècle laissent croire qu'il s'agissait bien là, tout au moins, de la troisième bande naskapie.

### 2.2.3 Occupation territoriale traditionnelle

Selon William H. A. Davies, le territoire de chasse des Naskapis s'étendait de la baie d'Ungava aux limites nordiques du bassin hydrographique du Saint-Laurent (qui correspond, *grosso modo*, à la rivière Churchill), et jusqu'au lac Mistassini à l'ouest. Un autre commis ayant côtoyé les Naskapis de l'Ungava de façon plus intensive, William Kennedy, donnait des indications plus précises, qui se

---

<sup>97</sup> HBCA/PAM B.219/a/1, fo. 18, 1M146.

<sup>98</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 26d-27d, 1M21.

<sup>99</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, South River House, 17 mars 1833, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 195.

rapprochent vraisemblablement davantage de la réalité territoriale des populations de l'Ungava-Labrador: « over the whole extent of the country from the neighborhood of Fort Chimo to the hunting grounds of the Indians of this [Esquimaux] bay and those of Seven Island and also toward the post of Caniapiscau, the most northern in the Ruperts River District<sup>100</sup>. » L'ensemble de la documentation porte à croire que cette description concorde assez fidèlement avec le territoire que parcouraient les Naskapis de l'Ungava. En ce qui a trait à la frontière occidentale, par exemple, Erland Erlandson écrivait du poste de South River House, en 1833 : « If any advantage is to be derived from an establishment into the interior it must be to the eastward of this river, because all Indians who have traded either at Fort Chimo or here hunt in that direction<sup>101</sup>. »

L'immensité de la zone décrite plus haut par Kennedy impressionne; il s'agit de presque la moitié de la péninsule du Québec-Labrador. Or, des précisions s'imposent sur les modalités de cette occupation territoriale. Des sections du territoire étaient plus habituelles pour les Naskapis; d'autres constituaient des zones de transition dans leur cycle annuel; enfin, la plus grande partie n'était que des lieux de passage pour se rendre aux différents établissements de traite qui, avant la fondation de Fort Chimo, étaient tous éloignés de leur territoire familial.

En ce qui concerne le territoire traditionnel, Carole Lévesque, Charleen Rains et Dominique De Juriew excluent vraisemblablement la possibilité que la région de la toundra autour de la baie d'Ungava ait pu représenter un secteur d'occupation important au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces auteurs suggèrent également que la bande du lac Petitsikapau, qu'identifiera plus tard Frank Speck, a précédé l'existence de celle d'Ungava; cette dernière serait apparue comme une division de la première à la suite

---

<sup>100</sup> Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 85-86.

<sup>101</sup> Erland Erlandson, « South River House Report, 1832/33 », dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 221.

de la fermeture de Fort Nascopie. Lévesque et al. semblent interpréter la faible fréquentation de l'établissement de Fort Chimo entre 1830 et 1843 comme preuve d'une présence amérindienne marginale dans la toundra. À titre d'explication, ces auteurs évoquent

le milieu environnant (la toundra) dénué d'arbres (dont l'écorce nécessaire à la fabrication des canots) et du gibier qu'ils ont l'habitude de récolter, [qui] ne présente guère d'intérêt à leurs yeux. De toute manière, [les Naskapis] ne disposent ni des outils, ni des instruments, ni du savoir-faire essentiel à l'exploitation de la toundra, même de manière ponctuelle<sup>102</sup>.

Ce constat, plutôt étonnant, est contredit par la totalité des informations ethnographiques disponibles. La toundra de l'Ungava était un des deux secteurs régionaux (avec celle de la rivière George) où l'on retrouve la plus forte concentration de caribous<sup>103</sup>. Par conséquent, elle était régulièrement exploitée par les Naskapis, particulièrement durant les grandes migrations d'automne et du printemps<sup>104</sup>, avant et après la première période d'exploitation de Fort Chimo (1830-1843)<sup>105</sup>. Quant à la région plus au sud jusqu'au lac Petitsikapau, elle était certes fréquentée par les Naskapis, mais peu propice à une occupation à long terme, comme ils le signalèrent à Nicol Finlayson dès 1835:

---

<sup>102</sup> Lévesque, et al., «Naskapis. Peuple des grands espaces», p. 74.

<sup>103</sup> Juniper, «Écologie et distribution du troupeau de caribous», p. 95.

<sup>104</sup> Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 278; Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 224; HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 3d, 1M776.

<sup>105</sup> Les missionnaires moraves Kohlmeister et Kmoch, par exemple, écrivait dès 1811 «The Indians come from the interior, and from Hudson's Bay, and are frequently seen [par les Inuits] near the two principal rivers, George river and South [Koksoak] river, towards which we were going» (Benjamin Kohlmeister et George Kmoch, «Journal of a Voyage from Okkak on the Coast of Labrador to Ungava Bay, westward of Cape Chudleigh; Undertaken to explore the Coast, and visit the Esquimaux in that unknown Region», Memorial University of Newfoundland (Canada), [1814]. En ligne. <<http://www.mun.ca/rels/morav/texts/ungava/ungava.html>>. (Consulté le 17 juin 2006), chapitre XI, 21 août 1811). Des Naskapis informèrent le commis du lac Manouane qu'ils s'étaient rendus au site de Fort Chimo à l'hiver 1846, soit trois ans après sa fermeture (Henry Connolly, Fort Manouane, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846; HBCA/PAM B.153/c/1, fos. 125-126, 1M377).

« No Birchring can be procured here without going to the Southward for it, where the country is flatter, better wooded and of course abounding in Fur bearing animals. The Indians confess it is a Fur Country, but say nothing else can be got in it except Frogs<sup>106</sup>. »

L'affirmation est bien entendue une hyperbole: on pouvait faire de bonnes pêches dans certains lacs et rivières et des caribous isolés étaient parfois aperçus à proximité de Fort Nascopie<sup>107</sup>. La population de caribous était toutefois concentrée au nord de l'Ungava; les chances de subsistance y étaient par conséquent bien meilleures.

Les secteurs boisés du sud étaient des lieux de transition entre le nord et les écorégions plus riches de la baie des Esquimaux ou du Saint-Laurent, comme l'écrivait Finlayson en 1834: « The fur part of the country, if I may use the expression, is entirely destitute of Indians except when they visit it on their way to the posts on the coast<sup>108</sup>. » La même année, Erland Erlandson, au retour d'un voyage, était encore plus explicite sur la « non existence » d'une bande naskapie dans le secteur du lac Petitsikapau :

« I would certainly recommend Pettastickopau Lake as the most eligible place for an inland post, principally because it is surrounded by a good fur country; but then my recommendation is grounded solely on the supposition that we can induce the Ungava Indians to leave the coast and hunt in the interior<sup>109</sup>. »

---

<sup>106</sup> HBCA/PAM B.38/e/2, fo. 7, 1M776, cité partiellement dans Cooke, «Ungava venture», p. 60. Le souligné est dans l'original.

<sup>107</sup> Contrairement aux caribous de la toundra, la population de caribous des bois est dispersée et se déplace en groupes réduits.

<sup>108</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Joseph Beioley, 21 juillet 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 235.

<sup>109</sup> *Ibid*, p. 257-258.

C'est plutôt après la fondation du Fort Nascopie et avec l'intensification des activités de trappage qu'on observera une fréquentation plus importante des régions mixtes de la taïga plus au sud<sup>110</sup>. Par ailleurs, les chasseurs ne cesseront pas de se rendre dans le secteur de Fort Chimo après sa fermeture<sup>111</sup>.

Il est à noter que, comme Lévesque et al., Stephen Loring rejette toute occupation de la côte avant la réouverture de l'établissement en 1866. En s'appuyant sur les recherches archéologiques existantes en 1992, il écrivait :

« Neither [Tom] Lee nor subsequent researchers in Ungava (Plumet 1977), have found any raised earthen-wall tent rings much beyond the immediate vicinity of Ft. Chimo. It is clear that while small Indian parties may have occasionally extended their hunting excursions out to the coast there was no substantial seasonal Indian presence so far north until after the return of the Hudson's Bay Company in 1866<sup>112</sup>. »

L'argumentation de Loring pose deux problèmes. D'abord, l'absence de découvertes de traces d'habitations ne prouve pas d'emblée l'inoccupation préhistorique ou historique d'un territoire. Si c'était le cas, cela reviendrait à dire que les Naskapis n'ont jamais occupé l'ensemble du bassin de l'Ungava entre les rivières George et le lac Winokapau, à l'ouest, et le lac Caniapiscou, à l'est<sup>113</sup>. Ensuite, ni

---

<sup>110</sup> Voir sect. 4.2.

<sup>111</sup> Henry Connolly, Manewan Lake, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, « Private » (HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 123-123d, 1M377).

<sup>112</sup> Stephen G. Loring, « Princes and princesses of ragged fame: Innu archaeology and ethnohistory in Labrador », Ph.D., Massachusetts, University of Massachusetts Amherst, 1992, p. 210.

<sup>113</sup> Les sites archéologiques des lacs Caniapiscou, de la Hutte Sauvage et Winokapau sont les seuls, à notre connaissance, qui témoignent clairement d'une présence amérindienne continue à l'intérieur des terres de l'Ungava-Labrador (Fred Schwarz et Black Spruce Heritage Services, *Minaskuat Project No. MIN97. Report to Markland Resources Development Inc., on An Archaeological Assessment of Churchill Estuary Sediments, Churchill River, Central Labrador, prepared by Black Spruce Heritage Services, 12 Paddy's Head Road, Indian Harbour, on behalf of Minaskuat Limited Partnership, Happy Valley-Goose Bay, 26 May 2005, Indian Harbour (Nouvelle-Écosse), Minaskuat Limited Partnership, 2005*, p. 5-6). Moira T McCaffrey ne fait pas référence à des traces d'habitation sur les sites de matières lithiques dans la grande région lac Petitisikapau (Moira T McCaffrey, « L'acquisition et l'échange de matières lithiques

Tom Lee, ni Patrick Plumet, les deux archéologues que mentionne Loring, n'ont fait de fouilles intensives dans la toundra entre les rivières Koksoak et à la Baleine. Le premier s'est limité aux environs de Fort Chimo, alors que le second cherchait à repérer les sites d'origine inuite en survolant le littoral de l'Ungava<sup>114</sup>. Or, l'ensemble des informations disponibles dans les archives appuie justement l'hypothèse d'une occupation de la région de la toundra entre les rivières Koksoak et à la Baleine.

Les indications les plus précises sur les territoires traditionnels d'au moins deux bandes naskapiques nous sont transmises par le commis du lac Manouane, Henry Connolly, en avril 1846. Selon lui, les Naskapis considéraient comme « their home » le territoire « around Fort Chimo & far beyond the Moose River <sup>115</sup> ». Il précisait ainsi les informations obtenues des chasseurs:

« The Fort Chimo [i.e. Fort Chimo Chief] & his gang say from this place [lac Manouane] to F Chimo is their usual hunting grounds & have always been in habit of going down there. Last summer I tried all I could do to prevent them from going there & stop about Fort Nascopie but it was to no purpose, they say there is nothing there. But down below they are sure of getting Bears, Otters & Martens for they say that it is not so very barren as it is represented to be but whether it is true or not I cannot say<sup>116</sup>. »

Il s'agit là de la bande d'Ittabawabo qui exagérait ici, comme le soupçonnait Connolly, la disponibilité des ressources à fourrure dans la toundra, probablement

---

durant la Préhistoire récente. Un regard vers la fosse du Labrador», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIX, no 2-3 (Automne 1989), *passim*.

<sup>114</sup> Patrick Plumet et Pierre Gangloff, *L'archéologie et l'ethnohistoire de l'Ungava oriental. Côte est, Killiniq, îles Button, Labrador septentrional*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1991, p. 43.

<sup>115</sup> Henry Connolly, Manewan Lake, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, « Private », HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 123, 1M377. La « Moose River » n'a pas été identifiée, mais il pourrait s'agir de la rivière False, dont il sera question plus loin.

<sup>116</sup> Henry Connolly, Manewan Lake, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, « Private », HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 123, 1M377.



pour mettre fin aux pressions du commis. Connolly apportait des détails complémentaires dans une seconde communication datée du même jour:

« Good many of the Indians (that is the gangs of the two Chiefs) passed this place some time in July on their way down to Fort Chimo and beyond Moose River which is far from being close this post and there they passed the summer & winter. The year before last they all did the same thing and in fact every year particularly the Fort Chimo Chief & his gang it being as they say their usual hunting grounds<sup>117</sup>. »

Le territoire traditionnel de la bande d'Ittabawabo est clairement délimité ici. La missive de Connolly nous donne un autre renseignement important sur l'organisation sociale naskapie et l'occupation du territoire : les frontières sociales et géographiques entre bandes étaient manifestement flexibles. Un autre groupe accompagnait celui du chef de Fort Chimo, quoique ce dernier était celui qui fréquentait « tous les ans » le territoire en question.

Il faut par ailleurs prendre soin de mentionner le contexte particulier dans lequel ces informations sur le territoire ont été fournies par Connolly. En 1846, il devait se défendre d'une accusation à l'effet d'avoir incité les Naskapis à demeurer dans le secteur du poste de Manouane, au détriment du commerce de Fort Nascopie<sup>118</sup>. Il avait par conséquent intérêt à démontrer que la présence des Naskapis au nord de Manouane était habituelle et qu'il ne l'avait pas sollicitée. Néanmoins, les informations de Connolly sont confirmées par des preuves indirectes d'occupation du secteur de la toundra, et particulièrement de la rivière False, un cours d'eau au bassin hydrographique restreint situé presque exclusivement à l'intérieur des frontières de la toundra, entre les rivières à la Baleine et la Koksoak<sup>119</sup>.

---

<sup>117</sup> Henry Connolly, Manewan Lake, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, HBCA/PAM B153/c/1, fo. 125, 1M377

<sup>118</sup> Nous reviendrons plus loin sur cette affaire (voir sect. 4.2).

<sup>119</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 167; Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, [South River Post], 16 juillet 1832, dans Davies et

Dès 1831, des employés de la CBH en reconnaissance à courte distance de la côte y trouvèrent une pièce de canot d'écorce<sup>120</sup>. Entre 1832 et 1843, on mentionne à plusieurs reprises des individus ou des groupes en provenance ou en direction de la rivière False. En 1833, Nicol Finlayson faisait allusion à cet endroit comme étant visiblement apprécié par les Naskapis. Il songera même à y transférer l'avant poste de South River House:

« From what I could learn from those I have seen since you left me, for they are not willing to convey satisfactory information regarding their country, am led to believe that it would be more profitable to establish ourselves up False River than where you are at present situated. They say there is a good fishing lake where people could support themselves by fishing, by name Mestesquamock [...]; yet am convinced the country must abound in fish, and they say of course deer are numerous<sup>121</sup>. »

La disponibilité des caribous dans le secteur de la rivière False n'était pas limitée aux périodes de grande migration de l'automne et du printemps. Connolly, dans l'extrait cité plus haut, faisait mention de passages prolongés des Naskapis dans le secteur de Fort Chimo à l'hiver et à l'été, soit en dehors des saisons de migration. Durant la saison 1833-1834, on remarquait par ailleurs une abondance particulière de caribous dans le secteur de la rivière False, si bien qu'en janvier et février, « All the Indians except a family or two are encamped half way between this and False River<sup>122</sup> ».

---

Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 189-190, HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 3, 35d-36, 1M21, HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 52d, 54d, 61-61d. Le nom « False River » a pour origine le fait que le premier navire d'approvisionnement à destination de Fort Chimo, en 1830, s'y est engagé par mégarde, la confondant avec la Koksoak (Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 118-119).

<sup>120</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 137

<sup>121</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, South River House, 27 mars 1833, dans *Ibid.* p. 196.

<sup>122</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 53d-54d, 1M21

La fréquentation traditionnelle et intensive du secteur de la toundra, entre les rivières Koksoak et de la Baleine, est donc bien appuyée par la documentation. Il en est de même pour le secteur de la rivière George, mentionné à maintes reprises dans les journaux de poste. La première référence précise à son occupation nous renvoie à la visite de « Little Captain », mentionnée plus haut : « The Little Captain and his band have been in my neighborhood for the last month [...] this band is going to George River to watch for deer crossing there<sup>123</sup>. »

D'autres indications nous sont données dans le journal du poste de North West River en 1836, année de sa fondation par la CBH. Lorsqu'il arriva à la baie des Esquimaux, Simon McGillivray apprit que « 15 Nascapies Indians who inhabited the Upper parts of this river [rivière Naskaupi] have been here lately<sup>124</sup> ». Plus tard la même année, il recevait une information d'une résidente de la baie des Esquimaux selon laquelle « the Esquimaux beyond Kibocok or thereabouts Sometimes see Nascapies, at which the former Tribe fly<sup>125</sup>. » Ces dernières informations nous renvoient au territoire situé entre le lac Michikamau et la côte labradorienne, où l'on retrouve une des rares concentrations d'arbres au nord de la rivière Churchill<sup>126</sup>. Pour des chasseurs en provenance de la rivière George, c'est l'emplacement de transition idéal pour trapper les animaux à fourrure en route vers North West River.

Contrairement à celle de la rivière False, l'occupation historique de la George est abondamment documentée par la recherche archéologique. Près d'une cinquantaine de sites de la période historique, qui ont été associés à une bande locale identifiée comme étant les *Mashuau Innuts* (auparavant comme la *George River* ou

---

<sup>123</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, South River House, 17 mars 1833, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 195.

<sup>124</sup> HBCA/PAM B.153/a/1, fo. 12, 1M105.

<sup>125</sup> HBCA/PAM B.153/a/1, fo. 22, 1M105.

<sup>126</sup> Voir fig. 2.1 et 2.3.

*Barren Ground Band*), ont été mis à jour par Gilles Samson et son équipe dans les années 1970. En plus d'attester l'occupation de la région, leurs conclusions suggèrent l'existence « d'une petite bande locale (les Mushuau Innut), d'environ 40 à 100 individus, à laquelle se joignaient occasionnellement une ou plusieurs bandes des régions adjacentes<sup>127</sup> ».

Ces informations appuient la thèse de l'existence de trois bandes contemporaines à la présence de la CBH dans l'Ungava et démontrent également que des liens importants existaient entre elles. En 1838, Fort Trial sera construit sur le lac de la Hutte Sauvage, un élargissement de la rivière George, principalement afin de faciliter les communications avec la baie des Esquimaux<sup>128</sup>. Durant la saison 1841-1842, la seule pour laquelle le journal a été conservé, Wastahegon s'y présenta à cinq reprises entre octobre 1841 et juillet 1842<sup>129</sup>, alors qu'Ittabawabo et Kemistispisquon y sont nommés à deux reprises chacun entre août 1841 et janvier 1842<sup>130</sup>. Apparemment, la bande de Wastahegon passa une grande partie de la saison dans le secteur du lac de la Hutte Sauvage, alors que celles des deux autres semblent l'avoir quitté au début de l'hiver. Lorsque le commis de Fort Chimo reçut les fourrures de l'automne en provenance de Fort Trial, il jugea les résultats décevants :

« considering the very Ample outfit and the number of Indians attached to the Post these Returns are low indeed. The rascally Indians it appear passed the Winter feasting on the product of the Fall Deer hunt. Those Animals happening to be exceedingly numerous in that quarter this year & neglected the Fur hunt altogether<sup>131</sup>. »

---

<sup>127</sup> Patrick Plumet, « Le Nouveau-Québec et le Labrador », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. VII, no 1-2 (1978), p. 122.

<sup>128</sup> Selon John McLean, le site de George River « offered greater facilities for carrying on the business in the interior than our present communication » (Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 226).

<sup>129</sup> HBCA/PAM B.219/a/1, fos. 7d, 9, 9d, 17 et 18, 1M146.

<sup>130</sup> HBCA/PAM B.219/a/1, fos. 6, 6d, 9, 11d, 1M146.

<sup>131</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo.37d, 1M21.

Ces informations coïncident de façon étonnante avec les conclusions émises par Samson, à la suite de fouilles archéologiques au lac de la Hutte Sauvage : une bande occupait régulièrement la région, qui accueillait aussi des rassemblements plus importants, vraisemblablement lors de la grande migration des caribous de l'automne.

#### **2.2.4 L'organisation sociale des Naskapis : conclusion**

Les « données brutes » des Archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson nous amènent à énoncer un certain nombre d'hypothèses sur la structure des bandes naskapies durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il semble que la population naskapie de l'Ungava-Labrador était divisée en trois bandes distinctes, qui entretenaient néanmoins entre elles des relations sociales importantes. Nous les avons identifiés, à défaut d'indications plus précises, comme étant celles d'Ittabawabo, de Wastahagon et de Kemistispisquon. En ce qui concerne la première, la seule qui soit associée à un emplacement géographique précis (Fort Chimo), les informations disponibles suggèrent que son secteur de chasse privilégié était situé dans le secteur de la toundra entre la rivière Koksoak et la rivière à la Baleine. Aucune conclusion définitive ne peut être avancée sur le territoire des deux autres groupes, mais il est certain que la rivière George, et plus particulièrement le lac de la Hutte Sauvage, était visité régulièrement par l'un d'entre eux, et occasionnellement par les autres. Il apparaît également certain, comme l'ont avancé Carole Lévesque et al., que les frontières entre les trois groupes étaient fluides<sup>132</sup> et que chacun d'entre eux avaient des droits d'exploitation des ressources sur le territoire. Il en était tout autrement pour des groupes venant de extérieur: lorsqu'une bande de l'est de la baie James vint chasser dans l'Ungava pendant l'hiver 1843-1844,

---

<sup>132</sup> Lévesque et al., «Naskapis. Peuple des grands espaces», p. 75.

la population locale afficha son désaccord. Pour atténuer les tensions, le commis local proposa d'organiser un festin et de fumer la pipe, « not of peace but of Friendship<sup>133</sup> ». Le territoire était donc commun aux trois bandes, mais néanmoins exclusif, en principe, aux Naskapis.

Il est certes étonnant que les commis n'aient pas jugé bon d'identifier les trois groupes durant les premières années de la présence de la CBH dans l'Ungava-Labrador. Il est probable que les liens étroits qui existaient entre les bandes, de même que leur partage d'un territoire commun, ont fait en sorte que les employés n'ont pas jugé pertinent de les différencier auprès de leurs supérieurs. En fait, ce n'est qu'en février 1858 qu'une distinction claire était formulée, en l'occurrence par le commis de Fort Nascope :

« I don't know what to think of the non appearance of the Fort Chimo Chief & his band of Indians, they have not been met with by the above party who frequented the Barren Grounds & these assure me that they have not joined the George's River party & could not do so without their knowledge<sup>134</sup>. »

Trois groupes sont explicitement nommés ici : en plus de celui du Fort Chimo, identifié par son chef, le commis distingue celui de *George River* et celui des *Barren Grounds*<sup>135</sup>. L'association respective des deux premières aux secteurs du Fort Chimo et de la rivière George appuie les hypothèses avancées plus haut sur les secteurs d'occupation traditionnels. Quant aux *Barren Grounds* qui distinguent la troisième bande, il s'agit d'une région imprécise qui évoque l'ensemble de la toundra. La désignation sera plus tard appliquée aux *Mashuau Innuts* (c'est-à-dire à

---

<sup>133</sup> HBCA/PAM B.139/a/1, fos. 11d-12, 1M96 (souligné dans le texte).

<sup>134</sup> Joseph Ed McPherson à Donald A. Smith, février 1858, HBCA/PAM B.139/a/12, fo. 19d, 1M96.

<sup>135</sup> La lettre de McPherson fait aussi référence à un autre groupe qui prévoyait se rendre à un poste concurrent sur la côte labradorienne, mais il s'agissait d'un regroupement récent sur lequel nous reviendrons plus loin.

la bande de la rivière George), mais elle référait manifestement, en 1858, à un groupe distinct qui entretenait toutefois des relations étroites avec les deux autres : le commis croyait que la bande de Fort Chimo avait rejoint celle de George River, ce qui fut démenti par des individus appartenant à celle des *Barren Grounds*, qui auraient été au courant si cela avait été le cas. Autrement dit, les bandes se rencontraient régulièrement sur le territoire et se regroupaient parfois.

Les Naskapis n'étaient évidemment pas confinés aux territoires traditionnels que nous avons identifiés, bien au contraire. Dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, ils intégrèrent progressivement les armes à feu à la technologie traditionnelle et durent par conséquent parcourir la péninsule pour s'en procurer aux postes de traite éloignés.

### 2.2.5 La mobilité territoriale des Naskapis (avant 1830)

Bien qu'en marge des grandes artères économiques formées par la baie d'Hudson et le Saint-Laurent, les Naskapis de l'Ungava-Labrador du début du XIX<sup>e</sup> siècle avaient développé des habitudes de commerce avec des marchands de la côte du Labrador, du Saint-Laurent et de la baie d'Hudson. Selon un mémoire daté de 1747 du directeur des postes du Roi, François-Étienne Cugnet, des employés se rendaient chaque printemps jusqu'au lac des Naskapis (lac Achouanipi) pour apporter armes et munitions en échange des « Pelleterie de leur chasse, dont le produit consiste principalement En martres Et En Peaux de Caribou<sup>136</sup>. » D'après Cugnet, le voyage aux postes du Roi était une entreprise difficile à réaliser pour ces « habitués dans la profondeur des Terres » parce qu'il « ne se trouve point dans ce

---

<sup>136</sup> Mémoire de François-Étienne Cugnet, [1747], ANC, MG1-C11A, Fonds des Colonies, Série Correspondance générale, fo. 3d. Un avant-poste de Sept-Îles sera établi sur le lac Achouanipi, probablement vers la fin du Régime français (Claude Castonguay, « Les impératifs de la subsistance chez les Montagnais de la Traite de Tadoussac (1720-1750) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIX, no 1 (1989), p. 19). Les ruines du poste sont localisées par John McLean sur une carte tracée vers 1843 et reproduite ici (voir fig. 2.4, *Map of country between Ungava, Esquimaux Bay and Gulf of Saint-Lawrence, showing main routes and intervening posts, 1843*], HBCA/PAM G 1/237, 11M2).

Pays d'Ecorces propre a faire des Canots, en Sorte que ces Sauvages n'ont que leur Canots qu'ils peuvent avoir des françois en petite quantité, et que la plus part sont obligés de faire pre[sque] tout le Chemin a pied<sup>137</sup> ». En 1819, James Clouston, de la CBH, faisait également référence au manque d'écorce (et aux restrictions de la mobilité qui en découlent) pour expliquer le fait que des populations du nord-est n'avaient pas développé des habitudes régulières de commerce aux postes de traite<sup>138</sup>. Tout comme Cugnet, Clouston faisait probablement allusion aux populations du bassin de l'Ungava.

Une accessibilité accrue aux précieux canots d'écorce a vraisemblablement permis aux Naskapis d'augmenter graduellement leur mobilité et de se rendre directement, à l'occasion, aux différents établissements de traite. Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, on trouve des références à leurs visites sur les côtes ouest, est et sud de la péninsule du Québec-Labrador<sup>139</sup>. Au poste de Great Whale River (baie d'Hudson) de la CBH, en 1816, vingt individus étaient identifiés comme étant de « Distant Indians », chasseurs de caribou, auxquels il fallait porter une attention particulière parce que leur production annuelle de fourrures pouvait se retrouver dans les mains des « Canadians or some opponent on the Labrador Coast<sup>140</sup>. » Cette opposition était certainement celle de la baie des Esquimaux qui avait été occupée avec plus ou moins de régularité durant le Régime français, mais sans interruption à partir de

---

<sup>137</sup> Mémoire de François-Étienne Cugnet, [1747]. ANC, MG1-C11A, Fonds des Colonies, Série Correspondance générale, fo. 3d.

<sup>138</sup> HBCA/PAM B.19/e/1, 1M776, fo. 6d, cité par Williams, « Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals] », (éd.), p. xliv.

<sup>139</sup> Selon Carole Lévesque et al., c'est cette dispersion des transactions des Naskapis, davantage « que leur absence du poste de traite », qui distinguent ces chasseurs des autres Algonquiens nomades (Lévesque et al., « Naskapis. Peuple des grands espaces », p. 73).

<sup>140</sup> HBCA/PAM B.372/z/1, fos. 9-10, 1M1695: « From No 78 to 97 (both included) are all far Distant Indians worthy of attention the few furs they bring are of prime quality and immediately out of the grasp of the Canadians or some opponent on the Labrador Coast. Although a great part of these Indians are Dear Hunters their ground is at too great a Distance for those to render much benefit to this post in the provision way. »



1773 par plusieurs commerçants successifs<sup>141</sup>. En 1808, James McKenzie mentionnait des visites occasionnelles des Naskapis à la baie, tout en précisant que « there are some among them who have grown old without having ever see an European<sup>142</sup> ». Le commerce naskapi à North West River demeurera toutefois longtemps marginal puisqu'en 1831, les propriétaires de l'endroit cherchaient toujours à développer le commerce avec les « interior Indians<sup>143</sup> ».

Les Naskapis se présentaient donc à l'occasion à la baie d'Hudson et à la côte labradorienne. Ils semblent avoir fréquenté plus souvent la côte nord du Saint-Laurent. En 1830-1831, l'année même où Fort Chimo était établi, un recensement mentionnait 16 Naskapis attachés au poste de Sept-Îles. Il n'y avait parmi eux que trois femmes et deux enfants, ce qui montre que les chasseurs ne voyageaient pas tous avec leurs familles<sup>144</sup>. Selon John McLean :

« Previously to the establishment of this post [Fort Chimo] they were wont to assemble at a certain rendezvous in the interior, and deliver their furs to some elderly man of the party, who proceeded with them to the King's posts, or Esquimaux Bay, and traded them for such articles as they required<sup>145</sup>. »

---

<sup>141</sup> Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary between the Dominion of Canada and the colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula, between the Dominion of Canada of the one part and the colony of Newfoundland of other part*, s.l. [Londres], s.n., 1927, vol. 7, p. 3138.

<sup>142</sup> Cité dans Williams, « Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals] », p. xxxix.

<sup>143</sup> James McDowell à Nathaniel Jones, 31 décembre 1831, HBCA/PAM A.11/55, fo. 58, 154.

<sup>144</sup> « Indian Population of the King's Posts & Mille Vaches Seigniory », recensement daté du premier août 1831, HBCA/PAM E.20/1, fo. 83, 4M127. Le recensement fait également mention de 16 Naskapis au poste des Îlet-Jérémie; la localisation du poste laisse toutefois penser que ces chasseurs venaient de la région de Nichicun plutôt que de l'Ungava. En 1853, le père Arnaud rencontra au lac Manicouagan ces Naskapis qui l'informèrent que leur territoire était situé au nord-ouest, ce qui renvoie directement à la région du lac Nichicun (Tanner, *Outlines of the Geography*, vol. II, p. 581).

<sup>145</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 259. En 1833, Erlandson mentionnait que les jeunes chasseurs Naskapis continuaient à remettre leurs fourrures aux aînés (Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 223).

Les expéditions de traite étaient donc une spécialisation économique qui revenait exclusivement aux chasseurs expérimentés. Apparemment, le nombre d'individus affectés à ces expéditions était variable. D'après un rapport de 1844, entre 30 et 40 Naskapis fréquentaient Sept-Îles avant 1836. Ils contribuaient d'une part significative aux affaires du poste avec de « considerable quantity of Martens Foxes & Deerskin, with some Beaver and Otters<sup>146</sup> ».

Alors que McLean considérait la plupart des chasseurs de l'Ungava comme étant « adverse to locomotion<sup>147</sup> », certains d'entre eux consacraient une partie de l'année à traverser la péninsule. Ces expéditions n'étaient pas sans risque en raison des ressources limitées des territoires à parcourir. La marge d'erreur était mince et le cycle annuel devait être planifié en conséquence<sup>148</sup>. On peut présumer des principales étapes de l'expédition : lors des grandes migrations de caribous d'octobre, les chasseurs accumulaient une provision de viande séchée et de graisse<sup>149</sup>. Puis, les principaux chasseurs laissaient leurs familles pour descendre à pied vers le sud, trappant en chemin la martre au début de l'hiver, au moment où sa fourrure était à son meilleure<sup>150</sup>. Ils fabriquaient probablement leurs canots au lac

---

<sup>146</sup> Alexander Robertson, Sept-Îles, à son supérieur, 22 août 1844, HBCA/PAM B.344/e/1, fo. 2d, 1M782.

<sup>147</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 259.

<sup>148</sup> Henry Youle Hind a fait référence à de semblables expéditions qui tournèrent au désastre dans les années 1850. Au cours de l'une d'entre elles, la moitié des 15 chasseurs décéda en chemin (Hind, *Explorations in the interior of the Labrador*, vol. I, p. 321, voir également vol. 2, p. 105).

<sup>149</sup> La « graisse » était du gras animal mélangé avec de la moelle et de la viande séchée et pilée. La substance était très nutritive, se transportait facilement et se conservait longtemps. Henry Connolly la comparait au pemmican qui, dans l'Ouest, était fait avec de la viande de bison et des fruits sauvages. Il est probablement juste de dire que la graisse de caribou était aux populations de l'Est ce que le pemmican était aux populations des Plaines (Henry Connolly, « Reminiscences », p. 142-143; Mathieu Mestokosho, *Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu*, 2004 [1977], p. 131; 175-176).

<sup>150</sup> Nicol Finlayson donne deux informations différentes sur la période de l'année où les Naskapis quittaient habituellement pour Sept-Îles. En mars 1834, il écrivait que le départ pour Sept-Îles se faisait au printemps et le retour, en août (Nicol Finlayson, Fort Chimo, à George Simpson, 31 mars 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 226). L'été suivant, il situait plutôt le départ en hiver et le retour, au printemps (Nicol Finlayson, Fort Chimo, 21 juillet 1834, à Joseph Beiolu,

Petitsikapau, puis descendaient jusqu'au lac Menihek qui devait être le point de rencontre des représentants des bandes en provenance des toundras de l'Ungava et de la rivière George<sup>151</sup>. Ils atteignaient ensuite la rivière Ashuanipi qu'ils descendaient jusqu'au lac du même nom. Poissonneux et entouré d'un écosystème diversifié, le lac Ashuanipi devait représenter une étape importante de la traversée péninsulaire<sup>152</sup>. Après un portage pour rejoindre le bassin du Saint-Laurent, les voyageurs descendaient la Moisie, chassant castors et loutres en chemin, pour rejoindre Sept-Îles vers le mois de mai<sup>153</sup>. Après y avoir obtenu armes et munitions, ils reprenaient la route inverse au début de l'été. Les canots étaient probablement abandonnés dans le secteur du lac Petitsikapau puis, les chasseurs rejoignaient leurs familles dans les régions des rivières Koksoak, False ou George.

Cette description, quoique hypothétique dans plusieurs détails, n'est probablement pas très loin de l'expérience des voyages sur la côte du Saint-Laurent; il est certain, toutefois, que le commerce des fourrures était intégré aux activités des *certain*s chasseurs naskapis (ceux qui effectuaient les voyages de traite) au moment où la CBH arriva sur leur territoire<sup>154</sup>. Dès les premiers échanges à Fort Chimo, le

---

12 juillet 1834, Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 234). Dans un cas comme dans l'autre, le départ devait se faire tout juste après une des grandes périodes de migration de caribous (en mars et en octobre).

<sup>151</sup> Sylvestre McKenzie, un chasseur de la bande du lac Michikamau, a décrit à Frank Speck les grandes étapes de la traverser péninsulaire jusqu'à Sept-Îles. Le lac Menihek était le point de rencontre des différentes bandes et ce, depuis des générations. Moira T. McCaffrey, de qui provient l'information précédente, recense onze sites archéologiques sur le Menihek (et aucun sur le lac Petitsikapau) (McCaffrey, «L'acquisition et l'échange de matières lithiques», p. 98-100).

<sup>152</sup> Le passage au lac Ashuanipi était une tradition centenaire pour les Naskapis. Il était appelé le « lac des Naskapis » durant le Régime français et c'est à cet endroit que les employés du poste du Roi venait les y rencontrer (Castonguay, «Les impératifs de la subsistance», p. 19).

<sup>153</sup> Jacques Frenette, «Frank G. Speck et la distribution géographique des bandes montagnaises au Saguenay-Lac-Saint-Jean et sur la Côte-Nord : l'ABC de l'HBC », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, no 1 (1989), p. 45.

<sup>154</sup> Lévesque et al., «Naskapis. Peuple des grands espaces», p. 73.

responsable du poste, Nicol Finlayson, s'étonna de les voir négocier les prix et menacer de remballer le tout s'ils n'obtenaient pas satisfaction<sup>155</sup>. Avec le plus proche concurrent à plus de 400 kilomètres, on comprend sa surprise<sup>156</sup>. Le personnel de la CBH n'avait alors qu'une compréhension limitée des motivations des chasseurs<sup>157</sup>. Il devait néanmoins concilier certaines réalités locales avec la poursuite des intérêts et objectifs de la compagnie. Ce sont ces dynamiques internes à la CBH dans le contexte de l'Ungava que nous tenterons de cerner dans ce qui suit.

## 2.3 LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA CBH DANS L'UNGAVA-LABRADOR : STRUCTURES, MYTHES ET OBJECTIFS (1830-1843)

Au moment de la fondation de Fort Chimo sur les rives de la Koksoak, en 1830, les administrateurs de la CBH avaient une connaissance très imparfaite des conditions biophysiques et humaines régionales que nous avons décrites plus haut. Le personnel de la compagnie arrivait tout de même sur place avec un leitmotiv prédéterminé, implicite à une organisation commerciale : faire des profits. L'objectif était donc bien défini, mais le contexte de sa réalisation encore obscur

### 2.3.1 Motivations et contexte de l'« Ungava Venture »

L'immense territoire inexploré à l'est de la baie James a suscité l'intérêt et la curiosité des gestionnaires de la CBH dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. À partir de 1775, les avancées des commerçants du Canada vers le nord incitèrent la compagnie à

---

<sup>155</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, 16 juillet 1832, Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 189-190.

<sup>156</sup> John McLean mesura 595 miles entre Fort Chimo et North West River lors de son voyage en 1838, mais l'évaluation est peut-être exagérée, même en considérant la distance réelle parcourue, avec les détours de la navigation, de la marche et des portages (HBCA/PAM B.38/a/6, fo. 10, 1M21).

<sup>157</sup> Voir sect. 4.1

protéger son territoire en pénétrant plus avant à l'intérieur des terres<sup>158</sup>. Les difficultés de la navigation à travers un enchevêtrement de rivières parfois peu profondes constituaient toutefois un obstacle de taille à une expansion au nord-est<sup>159</sup>. La crainte de la concurrence et la volonté de protéger le monopole autour de la baie d'Hudson se sont avérées, là encore, des éléments générateurs de mobilisation et d'expansion. Présents sur la côte est du Labrador depuis 1771, les missionnaires moraves projetaient d'établir une mission commerciale dans la baie d'Ungava dans les années 1810. Pour la CBH, cette avancée, ou plutôt celle de marchands qui pouvaient s'inspirer des explorations des missionnaires représentait un risque virtuel pour son commerce à la baie James, déjà fragilisé au sud par les marchands canadiens<sup>160</sup>. Plusieurs projets d'explorations furent entrepris par la CBH à partir de l'est de la baie James dans les années suivantes, mais ce n'est qu'en août 1830 qu'on érigea, sous la direction de Nicol Finlayson, l'établissement de Fort Chimo<sup>161</sup>.

Outre la protection de son monopole théorique, la CBH visait, en pénétrant dans l'Ungava, à clientéliser une nouvelle force de production, soit les populations « étrangères », Inuits et Naskapis, de l'est. Les administrateurs de la compagnie ne disposaient toutefois que d'informations très partielles sur le potentiel économique du territoire. Les connaissances sur les populations locales, leur mode de vie et leur démographie, étaient aussi vagues et fragmentaires que celles sur la faune locale<sup>162</sup>. Les administrateurs entretenaient néanmoins de grands espoirs sur le potentiel économique du nord-est. Leur optimisme s'inspirait vraisemblablement du récit de

---

<sup>158</sup> Williams, « Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals] », p. xxvii.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. xxxix-xxx.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. xxxix.

<sup>161</sup> Pour un compte rendu détaillé de l'expédition qui a mené à la fondation de Fort Chimo, voir *Ibid.*, p. lvi-lxii.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. xxxvii.

voyage à la baie d'Ungava des missionnaires moraves Benjamin Kohlmeister et George Kmoch, publié en 1814, dans lequel, écrivait John McLean, « the Company having learned [...] that the country produced excellent furs »<sup>163</sup>. L'optimisme missionnaire des Moraves ne rencontra toutefois pas d'écho sur le terrain. Si la martre régionale produisait effectivement une fourrure d'une qualité supérieure, l'espèce était surtout concentrée dans des régions éloignées au sud de la baie. Les premières exportations du nouveau district furent décevantes. Les conditions biophysiques régionales entraînaient aussi des problèmes logistiques majeurs. Le personnel de Fort Chimo éprouvait de la difficulté à se procurer les ressources nécessaires à la satisfaction de ses besoins alimentaires. De plus, l'isolement de l'établissement et les difficultés de navigation, dans la baie d'Ungava tout comme à l'intérieur des terres, constituaient des obstacles de taille à un approvisionnement régulier; entre 1831 et 1834, une série de difficultés relatives au transport isola complètement le personnel de Fort Chimo du reste du monde<sup>164</sup>. La quasi absence du bouleau dans la toundra causait des problèmes : l'écorce était nécessaire à la construction des canots et sa rareté réduisait considérablement la mobilité du personnel. Les premières années furent donc difficiles, tant sur le plan économique qu'humain.

En 1836, la compagnie forma un district voisin, celui de la Baie des Esquimaux, au Labrador. Elle poursuivait alors plusieurs objectifs, le principal étant de sortir Fort Chimo de son isolement. L'exploration éventuelle d'une voie de communication par l'intérieur des terres entre la Baie des Esquimaux et son voisin du nord devait permettre d'offrir une alternative aux caprices d'une navigation difficile dans le nord de la péninsule<sup>165</sup>, obstacle majeur à l'approvisionnement

---

<sup>163</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 202. Voir aussi Davies, «Notes on Ungava Bay », p. 136.

<sup>164</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 2, 1M21.

<sup>165</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 203 ; lettre de G. Simpson à W. H. A. Davies, HBCA/PAM B. 170/c/1, fos. 8-9d., 1M379.

régulier de l'Ungava. Une autre motivation importante était la nécessité de contrer les manœuvres de la concurrence installée à la baie des Esquimaux qui constituait, selon le gouverneur George Simpson, « an encroachment on our trade with the Indians of the King's Posts and Mingan Seignior<sup>166</sup> ». Le poste de North West River, à l'extrémité nord-ouest du lac Melville, était le principal lieu d'échange avec les populations amérindiennes et les Naskapis s'y présentèrent à l'occasion.

En 1837, George Simpson donna l'instruction aux deux responsables des districts voisins d'établir une série de postes à l'intérieur des terres pour y faire transiter les marchandises<sup>167</sup>. Quatre expéditions furent mises sur pied pour tenter de trouver une route viable pour le transport de marchandises entre Fort Chimo et la baie des Esquimaux; aucune n'a pleinement satisfait les exigences nécessaires au passage d'une brigade de canots lourdement chargés<sup>168</sup>. Aux difficultés logistiques et organisationnelles s'ajoutaient les problèmes de rentabilité; les déficits s'accumulèrent tout au long des années 1830 dans chacun des deux districts<sup>169</sup>.

En raison de la distribution des ressources sur le territoire, l'amélioration des résultats financiers passait par l'établissement d'avant-postes à l'intérieur des terres. Le développement du commerce régional ne fut toutefois pas réalisé de façon structurée, mais plutôt caractérisé par une série d'extensions et de retraits improvisés. Si les précieuses fourrures étaient concentrées à l'intérieur des terres, la

---

<sup>166</sup> George Simpson à Simon McGillivray, 18 avril 1836, Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, document 1111.

<sup>167</sup> HBCA/PAM B.38/b/2, fo. 48d, 1M175, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 94.

<sup>168</sup> Williams, «Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals]», p. lxvii, lxxiv-lxxv

<sup>169</sup> Selon la thèse d'Alan Cooke, les difficultés financières de l'Ungava étaient moins dramatiques que ne le croyaient les administrateurs de la compagnie. L'historien relève des erreurs de comptabilité qui auraient, selon lui, transformé certains bilans positifs en déficits (Cooke, «Ungava venture», p. 185-188).

subsistance y était aussi plus difficile. Les employés de la CBH furent confrontés à cette incontournable réalité.

### 2.3.2 « The land of Promise overflowing with milk and honey »

La méconnaissance des conditions physiques et écologiques de l'Ungava-Labrador avait amené les administrateurs de la compagnie à commettre deux erreurs dans leurs projections sur les perspectives économiques régionales : d'une part, ils avaient sous-estimé les frais inhérents à l'approvisionnement et, d'autre part, surévalué largement les ressources du territoire. Les difficiles débuts de Fort Chimo et les expéditions successives d'exploration du territoire entre l'Ungava et la baie des Esquimaux remirent en question ce qu'il convient d'appeler le « mythe » du Labrador. Il se perpétua toutefois beaucoup plus longtemps dans la perception des administrateurs de la compagnie que dans celle des employés locaux, ce qui eut pour effet de compliquer davantage leur travail. Un des moyens de réduire les coûts élevés d'exploitation du district était de réduire les importations de vivres au minimum<sup>170</sup>. Explicitement, les directives des administrateurs demandaient au personnel d'assurer leur subsistance à partir des ressources locales. On sait que les options, en cette matière, étaient limitées. Comme l'écrivait John McLean en 1838, en faisant allusion au caribou, « no dependence can be placed on any other resource<sup>171</sup> ». Les périodes de migrations généraient l'abondance, mais pouvaient être suivies de longs mois de privation. Le personnel de la compagnie ne disposait ni de l'expertise des Naskapis pour localiser le caribou, ni de la mobilité nécessaire pour suivre les déplacements des troupeaux. Le nomadisme, dans l'Ungava, était une question de nécessité.

---

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>171</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 6, 1M1776.



Pendant que la priorité du personnel de la compagnie dans l'Ungava était la survie, celle des dirigeants était la rentabilité du district. La problématique de la subsistance dans l'Ungava restait difficile à comprendre pour le gouverneur George Simpson. À Nicol Finlayson qui demandait un surplus de provision en 1835, il écrivait : « this appears to me an extraordinary demand while deer & Fish are so abundant according to information received from Mr Erlandons & Mr Duncan that the Establishment might be maintained on the resources from the Country ». Il exigeait du même souffle « a due attention to oeconomy as the heavy outlay of money on the Ungava Settlement is becoming a subject any thing but popular throughout the Country<sup>172</sup>. »

L'ironie est que l'incompréhension du gouverneur représentait un obstacle à la rentabilité. Les restrictions imposées sur les vivres réduisaient certes les dépenses, mais elles avaient aussi pour conséquence immédiate de retarder considérablement l'occupation du sud du territoire, où se trouvait l'essentiel des ressources en fourrures. Entre 1830 et 1837, un seul poste fut érigé à l'intérieur des terres (South River House), au confluent des rivières Caniapiscaw et Swampy Bay. Les provisions disponibles localement se sont avérées nettement insuffisantes au maintien de l'établissement. Malgré l'appel évocateur à la débrouillardise de Finlayson au responsable de South River House (« you will leave no stone unturned in endeavoring to procure provisions for the people that are with you<sup>173</sup>»), les employés de l'avant-poste furent incapables de s'assurer d'un approvisionnement alimentaire constant<sup>174</sup>. Une partie d'entre eux se réfugia à Fort Chimo en décembre 1832 et, au

---

<sup>172</sup> George Simpson, Mishipiston, à Nicol Finlayson, Fort Chimo, 2 juillet 1835, HBCA/PAM B.38/b/2, fo. 36, 1M175.

<sup>173</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, 12 septembre 1832, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 190.

<sup>174</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, 19 novembre 1832, dans *Ibid.* p. 190., Nicol Finlayson, Fort Chimo, à John George McTavish et Joseph Beioley, Moose Factory, 10 décembre 1832, dans *Ibid.*, p. 191

printemps suivant, on se voyait contraint d'abandonner définitivement le seul avant-poste de l'Ungava<sup>175</sup>.

Les tentatives d'expansion suivantes, celles de Fort Nascopie, au lac Petitsikapau, et de Fort Trial, au lac de la Hutte Sauvage, se conclurent de façon similaire – c'est-à-dire par des évacuations forcées – en 1839-1840. Le retour d'employés affamés à Fort Chimo alimenta le cynisme du responsable local : « Such is the 'Abundance' of Ungava that People arrive from a trip with the lashing of their Sleds generally formed of Seal Skin, devoured it, has now been the Means of saving People lives several times!!<sup>176</sup> »

L'insuffisance des ressources alimentaires – locales et importées – compromit même l'existence de Fort Chimo : « If not obliged to abandon the establishment », écrivait John McLean en 1841, « we should have been reduced to a state of want bordering on starvation without the aid of imported Provisions this year<sup>177</sup>. » L'année suivante, le chargement de nourriture importée sera, encore une fois, nettement insuffisant. Toujours selon McLean:

« we were thrown on the precarious resources of the country for life or for dead; for if those resources should fail us, we must either remain and starve on the spot, or, endeavor to escape to Esquimaux Bay and run the risk of starving by the way<sup>178</sup>. »

---

<sup>175</sup> Nicol Finalyson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, 27 mars 1833, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 195.

<sup>176</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 19, 1M21.

<sup>177</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 5, 1M21

<sup>178</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 242, cité par Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 73. McLean dut réduire au minimum les rations aux employés cette saison-là (HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 20, 1M21).

Comme Finlayson quelques années plus tôt, McLean fit part au gouverneur George Simpson de ses doutes sur la viabilité du district sans un apport plus substantiel en nourriture. La réaction de Simpson constitue une formidable démonstration de dénégation des réalités locales:

« I cannot help expressing surprise at your entertaining a doubt of the possibility of maintaining the Post upon Fish, Venison & other resources of the Country, as from previous reports of its capabilities in that way we had every reason to hope that the demand for imported supplies would be very low. If we acquire a knowledge of the Country however, I have no doubt its resources will develop themselves, as has been the case in many parts of the Interior Country, where some half century ago starvation was the order of the day, whereas now abundance prevails<sup>179</sup>. »

L'obstination du gouverneur s'explique difficilement, si ce n'est par son implication émotive dans un projet dont il avait été l'un des principaux promoteurs<sup>180</sup>. Dès ses débuts, « l'aventure » de l'Ungava avait été perçue avec scepticisme par des individus haut placés dans la hiérarchie de la compagnie<sup>181</sup>. Certains avaient sans doute anticipé les difficultés logistiques que pouvait occasionner le maintien d'un district si éloigné des quartiers généraux de la CBH à l'est de la baie James. La preuve de la rentabilité de l'Ungava restait à faire pour George Simpson, dont la réputation d'administrateur visionnaire était en jeu. C'est sans doute ce qui explique son optimisme persistant en ce qui concerne les ressources régionales et la capacité du personnel local à subvenir à ses propres besoins. Par ailleurs, les intérêts personnels de Simpson n'étaient pas les seuls impliqués dans les affaires de la compagnie dans le nord-est. Les carrières des responsables locaux n'avaient évidemment rien à gagner d'une accumulation de

---

<sup>179</sup> George Simpson, Lachine, à John McLean, [Fort Chimo], 12 avril 1841, HBCA/PAM B.38/b/3, fos. 2d-3, 1M175.

<sup>180</sup> Williams, « Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals] », p. lii-liii, lxxviii.

<sup>181</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 389; Williams, « Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals] », p. lii-liii.

bilans financiers déficitaires, qui représentaient un obstacle à leur ambition professionnelle<sup>182</sup>.

La pression sera également exercée sur les responsables du district de la baie des Esquimaux, avant même que les postes de l'Ungava n'y soient annexés en 1843. Dès septembre 1836, c'est-à-dire à peine trois mois après l'établissement des postes à la baie des Esquimaux, James McKenzie, l'agent de la CBH à Québec, faisait parvenir à un employé une lettre personnelle qui en disait long sur les débats internes relatifs à la viabilité du projet :

« Last week I went on a short visit to our Governor at Lachine where I remained two days. From some dismal forebodings of future prospects which had found their way to that place, it was suspected that your Expedition had not reached as was fondly expected, the land of Promise overflowing with milk and honey – and some hints were shown out, to any regret, that you and I in our report of last fall, had been dealing in that perishable commodity called fiction to mislead the Company. The Statements of former returns for that quarter helped greatly to establish that opinion. [...] I am still in hopes that you will manage soon as to remove the impression which seem to have been made to yours and my disadvantage in this business. You should put every iron in the fire to give satisfaction. Your honor as well as your interest requires it<sup>183</sup>. »

Cette lettre fait clairement ressortir les jeux de pouvoir dans l'entourage du gouverneur, la compétition entre factions au sein de la compagnie, ainsi que les pressions exercées pour atteindre la rentabilité. Les déficits successifs des deux districts dans les années 1830 et au tout début des années 1840 ne firent qu'accentuer les débats autour de la pertinence des activités de la compagnie dans le nord-est. En 1841, John McLean réitérait sa remise en question du mythe de l'Ungava-Labrador, cette fois au comité des actionnaires de la compagnie à Londres : « Having now

---

<sup>182</sup> Même si les perspectives de profits du district s'améliorèrent dans les années 1850, les employés de la Baie des Esquimaux seront négligés dans les attributions de commissions de « Chief Trader » jusque dans les années 1860 (Connolly, « Reminiscences », p. 160).

<sup>183</sup> James McKenzie, Québec, à George McKenzie, Baie des Esquimaux, 14 septembre 1836, ANQ-Chicoutimi, fonds P2,S2,D97, Papiers McKenzie.

visited the Country in every direction I confidently assure your Honors that the appearance it presents is very far from warranting the expectations formed of it's riches<sup>184</sup>. »

Le personnel de Fort Chimo réussit néanmoins à améliorer, dans une certaine mesure, ses perspectives de survie. Des établissements de pêche saisonniers furent systématiquement exploités aux endroits les plus propices<sup>185</sup>. On s'adapta aux cycles alternants d'abondance et de privation caractéristiques de l'Ungava en aménageant une chambre à glace pour la conservation des surplus de viande de l'automne et du printemps en vue des périodes plus difficiles. Toutefois, la rareté des espèces à fourrure à proximité de Fort Chimo et les frais élevés de ravitaillement demeuraient des problèmes majeurs au maintien de l'établissement. Devant l'échec des tentatives visant à trouver une route d'approvisionnement viable à partir de la baie des Esquimaux, John McLean suggéra l'abandon de Fort Chimo au comité de Londres :

« The continued experience we have now had the extreme difficulty of maintaining a communication between the height of land and Fort Chimo for any practical purpose, induced me most respectfully, to suggest to your Honors, the policy of abandoning that Establishment altogether, confining the trade entirely to the interior. The remote & inaccessible nature of the Coast, the total want of any encouragement sufficient to repay the large out-lay it would entail & above all, the fact of the company being in possession of the interior, would ever prevent any party from attempting to form a settlement there. Should this meet your Honors approval, I would further respectfully recommend that the District of Ungava should be united to that of Esquimaux Bay with which it has an easy communication by means of the newly discovered route, and in this case two inland Posts would be amply sufficient to command the trade of the interior<sup>186</sup>. »

---

<sup>184</sup> HBCA/PAM B.38/b/3, fo. 4d, 1M175, cité dans Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 78. Voir également HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 16, 1M21 « Thursday 26 [1840] [...] Blacksmith and party arrive from Whale River where they had the utmost difficulty in procuring the Timber required for Boat bulding niether did they find anything to subsist upon consequently the poor wretches arrived here in a miserable state – such is the 'abundance' of Ungava. »

<sup>185</sup> Notamment aux rapides du lac Petitsikapau, où les pêches pouvaient produire jusqu'à 5000 prises à l'automne (HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 38d).

<sup>186</sup> HBCA/PAM B.38/b/3, fos. 4d-5, 1M175.

Ces arguments furent jugés suffisamment pertinents par les gouverneurs londoniens pour justifier l'abandon de Fort Chimo et l'abolition de la division administrative de l'Ungava<sup>187</sup>. L'établissement du lac Petitsikapau et la responsabilité des Naskapis furent transférés, à partir de 1843, sous la juridiction du district de la Baie des Esquimaux. Même si Fort Nascopeie demeura en fonction jusqu'à la toute fin des années 1860, les ressources écologiques limitées de l'intérieur des terres occasionnèrent maintes difficultés à son personnel, qui dut sans cesse lutter, pour reprendre l'expression consacrée, « to keep soul and body together<sup>188</sup>. » Une autre tentative d'établissement à l'intérieur, celle du lac Manouane en 1845, s'est également terminée par une évacuation d'urgence deux ans plus tard, encore une fois en raison des difficultés d'alimentation<sup>189</sup>.

Les intérêts impliqués dans le projet et la nécessité d'atteindre la rentabilité en dépit des conditions de vie précaires ont généré une pression manifeste chez les responsables régionaux et leurs subalternes. Cette dynamique interne de « l'aventure de l'Ungava » a entraîné des attentes élevées envers la production des Naskapis. La difficile conciliation de ces attentes avec les réalités écologiques locales a constitué un obstacle aux bons rapports entre les deux groupes.

---

<sup>187</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 141

<sup>188</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 145. En 1842-1843, par exemple, le personnel de Fort Nascopeie devra sa survie à des chiens esquimaux dont ils durent se nourrir (*Ibid.*, p. 125). À au moins une occasion, le départ vers North West River devra être devancé pour prévenir la famine (HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 36, 1M96). Les problèmes de subsistance des commis à Fort Nascopeie seront même soulignés au père Arnaud par un Naskapi (« Mark ») à Sept-Îles (Arnaud, O.M.I., à l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, avril 1859, Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, no. 1207, p. 3064).

<sup>189</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 50, 1M270. Voir également les lettres de Donald Henderson, Fort Nascopeie, à Henry Connolly, Manuan Lake, 18 janvier 1847 (HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 49-49d, 1M96); et de Donald Henderson, Fort Nascopeie, à William Nourse, 22 février 1847 (HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 49d-50, 1M96).

## 2.4 PERCEPTIONS ET RAPPORTS INTERCULTURELS

Si les commis de la CBH avaient peu d'informations sur les populations autochtones et les ressources écologiques locales au moment de la fondation de Fort Chimo en 1830, ils ne tardèrent pas à constater l'importance du caribou dans l'existence des Naskapis : « they draw nearly the whole of their subsistence from this source », écrivait Nicol Finlayson; « they must therefore of necessity follow them like wolves<sup>190</sup>. » « Their only talk is about Deer [caribous] and deerhunting », ajoutait-il plus tard<sup>191</sup>. Les commis constatèrent également que cette préférence entraînait directement en conflit avec leurs objectifs économiques, soit la récolte de fourrures. Le « problème du caribou » était clairement énoncé par le responsable du district de la baie des Esquimaux en 1837 : « Unfortunately for our Trade, the Country around here abound in Rein deer, which keeps the Indians from hunting furs<sup>192</sup>. » Semblables passages, qui évoquent la disponibilité du caribou comme un obstacle pour le commerce, sont récurrents. Pour des raisons évidentes, les commis éprouvaient beaucoup de difficultés à convaincre les Naskapis de restreindre leurs chasses au caribou, puisque les activités de piégeage ne pouvaient combler leurs besoins alimentaires.

Les réticences des Naskapis à participer tout azimut à l'économie des fourrures eurent des conséquences sur les perceptions des commis à leur endroit. Obnubilés par les impératifs de la rentabilité, les employés de la CBH acceptèrent très mal leur manque d'enthousiasme. Par ailleurs, les chasseurs refusaient de collaborer avec la CBH et ce, à plusieurs niveaux. Ils étaient généralement peu disposés (sauf en cas d'abondance) à partager leurs quartiers de viande avec les

---

<sup>190</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 193.

<sup>191</sup> *Ibid.*, p. ixviii.

<sup>192</sup> HBCA/PAM B.153/a/1, fo. 38d, 1M105.

nouveaux arrivants<sup>193</sup>. Ayant désespérément besoin de chasseurs pour pourvoir aux besoins du personnel local, Erlandson dut faire appel à deux Cris de York Factory pour venir remplir ce rôle dans l'Ungava<sup>194</sup>.

Les Naskapis montraient également peu d'empressement à servir de guides et, lorsqu'ils acceptaient, ils se déchargeaient souvent de leurs responsabilités avant d'atteindre la destination prévue<sup>195</sup>. Si les employés étaient profondément offusqués lorsque les humeurs des guides modifiaient leurs plans, les raisons qui les amenaient à agir ainsi sont aisément perceptibles dans la majorité des cas. En 1832, lorsque Erland Erlandson remonta la Koksoak avec l'intention d'établir le poste de South River House, son guide, Wastahegon, refusa obstinément d'aller plus loin que l'intersection des rivières Caniapiscaw et Swampy Bay. Ses arguments, rapportés par Erlandson, permettent d'avoir une bonne idée des motivations de sa « tricherie<sup>196</sup> » (selon l'expression de Finlayson):

« The rascally Indian who promised to conduct us into Wausquash River absolutely refused to proceed further than this : his sole motive for so doing, he said, being our welfare, as at the Wausquash River [i. e. rivière Swampy Bay] we could not subsist; there being neither fish to be got nor timber for building, although when at the fort he said both were abundant. Neither would it, he said, be so convenient to the Indians, who all hunt to the eastward of me ». <sup>197</sup>

---

<sup>193</sup> Voir par exemple, Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 190-191, HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 13, 1M96.

<sup>194</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 55d-56.

<sup>195</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 191, Nicol Finlayson, Fort Chimo, à John George McTavish et Joseph Beioley, Moose Factory, 10 décembre 1832, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 192.

<sup>196</sup> Qualifié ainsi par Nicol Finlayson dans une lettre à Erland Erlandson, 16 juillet 1832, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 189.

<sup>197</sup> Erland Erlandson, South River, à Nicol Finlayson, Fort Chimo, 4 juillet 1832, dans *Ibid.*, p. 201



Ces arguments sont très révélateurs de la manière dont Wastahegon évaluait les chances de survie dans le secteur du lac Petitsikapau. Avec cette mise en garde, il avait peut-être réellement pour objectif d'épargner les difficultés qu'expérimenteront Erlandson et ses hommes en 1839, au point d'évacuer Fort Nascopie en catastrophe. Il est aussi probable qu'il ait voulu imposer du même coup un compromis entre la volonté de la CBH de s'établir au sud et l'intérêt de ses compatriotes, c'est-à-dire s'assurer que le nouveau poste ne soit pas trop éloigné des secteurs de migration des troupeaux de caribous<sup>198</sup>.

Un important obstacle à l'employabilité des Naskapis était le risque pour ceux-ci de se trouver isolés de leurs familles pendant plusieurs mois. Ceux qui s'engageaient auprès de la compagnie n'étaient nullement assurés de retrouver, à leur retour, les traces de leur bande qui, très mobile, parcourait un immense territoire. Après avoir servi comme guide en 1839, par exemple, Otayhis tenta sans succès de rejoindre sa famille tout l'été et se trouvait toujours isolé en octobre<sup>199</sup>. Son remplaçant auprès des voyageurs de la CBH, Maskooshish, fut confronté au même problème à son retour de la rivière George en février 1840. Il ne rejoindra ses proches qu'en juillet 1841<sup>200</sup>.

Le personnel de la CBH interpréta le manque de collaboration des Naskapis à sa façon, utilisant régulièrement des qualificatifs comme « paresseux », « déloyaux » et « menteurs » pour les décrire, tout en insistant sur les inconvénients occasionnés par leur « indépendance »<sup>201</sup>. Comme le résume Alan Cooke, « the traders' response

---

<sup>198</sup> La CBH s'est donc établie à South River House par défaut. Il est par ailleurs intéressant de constater qu'après n'avoir en aucune façon considéré la pertinence du choix de leur guide en 1832, ce sera à quelques mètres de là que la CBH décidera de concentrer ses échanges avec les Naskapis de 1916 à 1948 (Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 126).

<sup>199</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 3d, 1M21.

<sup>200</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 8, 11d, 1M21

<sup>201</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 69.

to the Naskapi personality was, on the whole, unsympathetic and even aggressive<sup>202</sup>. » Les commentaires négatifs à l'égard des Naskapis contrastent par ailleurs avec ceux, plutôt bienveillants, envers les Inuits de la baie d'Ungava. Contrairement aux premiers, les seconds manifestèrent plus d'empathie envers la compagnie. À leur première rencontre avec les hommes de la CBH à Fort Chimo, les Inuits « expressed their joy by the most frantic gesticulations <sup>203</sup>»; les Naskapis ne se montrèrent pas aussi affables envers les nouveaux arrivants et n'acceptèrent pas aussi docilement les prix offerts, qu'ils négocièrent avec acharnement. De plus, quelques familles inuites s'attachèrent à l'établissement de Fort Chimo, constituant des « homeguards <sup>204</sup>» sur qui la CBH pouvait compter pour obtenir des services variés. Avec les Naskapis, le voisinage se faisait avec beaucoup de difficulté : les chasseurs qui restaient plus longtemps dans les environs de Fort Chimo, par exemple, constituaient une « hateful presence » aux yeux de John McLean. Ce dernier comptait par ailleurs les chasseurs en nombre de « têtes » sous prétexte qu'ils n'avaient pas d'âme<sup>205</sup>.

Certains facteurs culturels ont sans doute alimenté l'aversion des commis, notamment le peu de révérence que les Naskapis portaient à leur position de « gentleman ». Selon McLean, la façon dont les Naskapis recevaient un « White Chief » les distinguait, en cette matière, de toutes les autres nations qu'il avait connues :

« they [...] differ in the manner in which they receive a « white Chief » who may happen to enter their disgusting lodges, every eye stares at him but not a Hand or Foot moves to offer

---

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>203</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à George Simpson, 20 septembre 1830, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 181.

<sup>204</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 61d, 1M21

<sup>205</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 40, 1M21, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 131

him any accommodation, he sits or stands as he please & after the first feeling of curiosity is over, he is no more noticed than one of their domestic Curs<sup>206</sup>! »

Cette attitude contrastait assurément avec celles de bandes algonquiennes qui montraient davantage d'intérêt dans l'économie d'échange et de considération pour la position de commerçant. Les difficultés d'approvisionnement à Fort Chimo n'aidèrent pas les commis à se faire respecter par les Naskapis. Selon Nicol Finlayson, ces derniers percevaient les représentants de la compagnie comme « a parcel of fools », incapables de fournir les marchandises qu'ils promettaient d'année en année<sup>207</sup>.

Le développement de rapports plus harmonieux n'était sans doute pas favorisé par le fait que les croyances des Naskapis posaient certaines limites aux rapprochements sociaux avec les commis. Selon Henry Connolly, les grands festins où l'on célébrait le succès de la chasse au caribou ne pouvaient se tenir à proximité d'un établissement de traite ou en présence d'Eurocanadiens, « in case they might offend the spirit of the deer, which bring on the Indians themselves kinds of bad luck and misery<sup>208</sup>. » Une autre particularité des Naskapis, plus singulière celle-là, était identifiée par McLean comme étant vexatoire : « They are the most loquacious of all Indians (another characteristic), the loudest speaker having always the best argument<sup>209</sup> ». D'autres feront plus tard allusion au ton de voix élevé des Naskapis qui, même pour un anthropologue expérimenté comme William Duncan Strong, est apparu de prime abord comme une manifestation irrespectueuse<sup>210</sup>.

---

<sup>206</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fos. 8-8d, 1M1776.

<sup>207</sup> HBCA/PAM B.38/e/4, fo. 4, 1M1776, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 73.

<sup>208</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 143.

<sup>209</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 8d, 1M1776.

<sup>210</sup> Strong, *Labrador Winter*, p. 106. Voir également Tanner, *Outlines of the Geography*, p. 664.

Des facteurs culturels ont donc pu inspirer le peu de considération des commis à l'égard des Naskapis. Comme l'a relevé Alan Cooke, toutefois, il est certain que cette perception négative a été entretenue par le fait que les chasseurs ne se dévouaient pas avec empressement à la poursuite des intérêts de la compagnie<sup>211</sup>. Le chasseur qualifié de « paresseux » était celui qui privilégiait la chasse au caribou plutôt que le piégeage de la martre. Cette association est particulièrement fréquente et frappante. Paradoxalement, l'attraction des Autochtones pour la chasse au caribou était perçue par plusieurs commis comme étant une dépendance envers une activité précaire pour leur survie<sup>212</sup>. Selon eux, même si l'on retrouvait généralement le cervidé en grande quantité et qu'une bonne chasse signifiait l'abondance, les hasards de ses migrations saisonnières pouvaient occasionner des catastrophes lorsque les Autochtones n'arrivaient pas à les rencontrer à leur point de passage habituel vers la côte<sup>213</sup>. Cette perception négative n'était certes pas étrangère au fait que les commis voyaient la chasse au caribou comme un obstacle aux objectifs commerciaux de la compagnie. Comme la remarqué Jacques Frenette dans une étude sur les activités saisonnières des Autochtones de Mingan, les commis qualifiaient de « chasseurs indolents » ceux dont les activités allaient à l'encontre des priorités de la compagnie<sup>214</sup>. Dans la perception des commis, obnubilés par les impératifs de rentabilité, la chasse pratiquée à des fins de subsistance était considérée unanimement comme une activité « indolente ». Cette perception, bien ancrée dans les mentalités, n'était pas sans créer des contradictions dans les propos des commis.

---

<sup>211</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 69-70.

<sup>212</sup> Davies, «Notes on Ungava Bay », p. 129; Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 223; Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261.

<sup>213</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261-262.

<sup>214</sup> Jacques Frenette, *Mingan au XIXe siècle cycles annuels des Montagnais et politiques commerciales de la Compagnie de la Baie d'Hudson*, Ottawa, Musée canadien des civilisations, 1986, p. 59-62. Voir également Arthur J. Ray, «The Decline of Paternalism in the Hudson's Bay Company Fur Trade, 1870-1945», In *Merchant Credit and Labour Strategies in Historical Perspective*, Rosemary E. Ommer (éd.), p. 188-202, Fredericton, Acadiensis Press, 1990 p. 189.

Erland Erlandson, par exemple, s'étonnait dans le même paragraphe des efforts considérables déployés par les Naskapis pour attraper du poisson pour leur survie en période de disette, tout en les jugeant trop paresseux pour trapper :

« It is incredible almost what labour they will undergo to get a few fish, perhaps not sufficient for a day's consumption. Under such circumstances they cannot hunt furs; and when they have plenty they are too lazy to do so<sup>215</sup>. »

Simon McGillivray faisait le même genre de remarque contradictoire au sujet des Montagnais de North West River: « The Indians off, and they are too lazy to hunt the martens, they are to endeavour to kill Rein deer and make Snow shoes for us<sup>216</sup> ». Le piégeage de la martre était certes un exercice exigeant et difficile; la pêche, la fabrication de raquettes et la poursuite du caribou n'étaient pas pour autant des activités de « paresseux ».

Paradoxalement, la réussite des activités de piégeage dépendait du succès de la chasse au caribou durant l'automne. Si les chasseurs n'arrivaient pas à accumuler une quantité suffisante de viande et de graisse pour subsister au début de l'hiver, il était évidemment hors de question de s'engager dans d'accaparantes activités de trappage. Les commis ne semblaient pas être pleinement conscients de cette réalité, même s'ils y étaient eux-mêmes confrontés. Le problème était clairement présenté par Nicol Finlayson dans ses instructions à Erland Erlandson concernant l'établissement de South River House en 1832 : « Should you be fortunate enough to get a good stock of provisions in the fall, you ought to employ the men trapping<sup>217</sup> ». Ce principe, assez simple, était pourtant évacué par les commis dans leurs appréciations du mode vie naskapi.

---

<sup>215</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 223.

<sup>216</sup> HBCA/PAM B.153/a/1, fo. 26, 1M105.

<sup>217</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Erland Erlandson, 23 juin 1832, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 188-189.

Les employés de la CBH et les Naskapis ont donc entretenu, dans les années 1830 et 1840 surtout, des rapports difficiles, empreints de méfiance et de suspicion. Au-delà des différences culturelles et des problèmes qu'ils avaient à respecter leurs engagements respectifs, la responsabilité de cette mésentente revient essentiellement à un facteur que ni l'un ni l'autre des deux groupes ne pouvait contrôler : la composition et la distribution de la faune locale.

Même si les commentaires de certains employés locaux montrent qu'ils avaient conscience des restrictions écologiques, le principal obstacle au commerce, dans l'esprit des administrateurs, demeurait la paresse et l'indépendance des Naskapis. Il semble y avoir eu davantage de compréhension envers les Montagnais dans le secteur de la rivière Churchill, dont la subsistance dépendait également du caribou. À Sandy Banks, en 1842, le commis George McKenzie annonçait au responsable de district que les Amérindiens avaient fait d'excellentes chasses; malgré tout, écrivait McKenzie, « they all complain of starvation, I believe it, for they have brought less deer skins than usual<sup>218</sup> ».

Dans l'Ungava, les responsables de la compagnie continuèrent à douter des capacités de piégeage des Naskapis et étaient apparemment incapables de saisir les contraintes qui les empêchaient de maintenir des activités de production constantes. Leurs doutes sur la compétence des chasseurs locaux sont illustrés éloquemment par des tentatives visant à faire migrer des chasseurs Cris de l'est de la baie James sur le territoire de l'Ungava, afin de donner l'exemple, écrivaient les administrateurs de la compagnie, « to the indolent race of natives » de la région<sup>219</sup>. En août 1835, un groupe de 10 chasseurs du district d'East Main « had been prevailed to make trial of

---

<sup>218</sup> George McKenzie à William Nourse, 26 avril 1842, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 43, 1M377

<sup>219</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 183, 233n, 234.

the Ungava Country for one year<sup>220</sup>». Après une saison complète de ces piègeurs expérimentés dans l'Ungava, Nicol Finlayson ne pouvait que constater l'évidence : « they are like the Ungava Indians when they get among deer they do nothing else but slaughter them<sup>221</sup>. » L'échec de l'expérience sera néanmoins non concluant pour les administrateurs. L'idée de faire « immigrer » des chasseurs dans l'Ungava sera reprise par le successeur de Finlayson, John McLean, ainsi que par le gouverneur George Simpson. En 1843, lorsque le commis en charge de Fort Naskopie apprendra que de nouveaux chasseurs avaient été assignés à l'Ungava sur l'ordre du gouverneur, il formula dans son journal un commentaire particulièrement explicite sur l'incapacité des administrateurs à comprendre les contraintes écologiques de la région : « How the opinion can still exist that there are Beaver in this Country is mysterious to me but the result will best test the matter<sup>222</sup>. » Le scepticisme du commis sera évidemment confirmé peu après. La participation économique des chasseurs cris, pourtant reconnus comme des trappeurs expérimentés, sera encore plus décevante que celles des Naskapis locaux : ils rapportèrent à peine 2 % de toutes les martres recueillies dans l'Ungava cette saison-là, ce qui correspond à une moyenne de trois martres par chasseur de la baie James, comparativement à environ 35 unités par chasseur local<sup>223</sup>. Insatisfaits des ressources limitées de la région, les nouveaux venus signalèrent à l'été 1844 leur intention de réintégrer leur ancien territoire, tout comme l'avaient fait avant eux les chasseurs de 1836<sup>224</sup>. Comme l'écrira plus tard Henry Connolly en commentant l'épisode,

---

<sup>220</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 62.

<sup>221</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 66d.

<sup>222</sup> HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 7d, 1M96.

<sup>223</sup> Willam Nourse, North West River, à George Simpson, 20 août 1843, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 16, 1M217.

<sup>224</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 68, 1M21; Anick, *The fur trade in eastern Canada*, p. 671, Connolly, «Reminiscences», p. 129-130.

« they were very much disappointed in their expectations, in not finding the country they had been told such a fine country overrun with beaver and other fur bearing animals, etc., but instead, endless, barren and swampy, far from flowing with milk and honey. The sequel of the grand undertaking ended in smoke<sup>225</sup> ».

Les échecs retentissants de ces deux expériences démontrent avec éloquence que le « problème » de productivité des Naskapis ne découlait pas d'une caractéristique culturelle, mais était plutôt une conséquence des contraintes environnementales. L'expérience aura par ailleurs permis de constater que, loin d'être de pauvres trappeurs, les Naskapis étaient les meilleurs dans le contexte écologique de l'Ungava. Les restrictions de la faune locale ne leur permettaient pas d'en faire davantage.

Toby Morantz, a relevé le contraste entre la perception négative des commis de l'Ungava et celle, plutôt bienveillante et davantage nuancée, des chasseurs de l'est de la baie James par les employés du district d'Eastmain. Cette différence est expliquée ainsi par l'anthropologue :

« The explanation for the discrepancy between the two types of reporting lies in the fact that the Crees brought in beaver pelts. The Naskapis, living above the treeline, rarely brought in beaver or any other marketable goods, thus provoking such outbursts by the fur traders<sup>226</sup>. »

Si la composition et la distribution des ressources locales a influencé la dynamique économique de l'Ungava-Labrador, elle était aussi déterminée par un ensemble de dynamiques intrinsèques à la compagnie. Contrairement au district d'Eastmain, dont la rentabilité était assurée d'année en année, ceux d'Ungava et de la baie des Esquimaux produisaient des déficits récurrents, ce qui a fait en sorte de placer les employés locaux dans une situation beaucoup moins confortable et

---

<sup>225</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 129-130.

<sup>226</sup> Morantz, *The white man's gonna getcha*, p. 22.



propice à l'avancement de leurs carrières que leurs confrères de la baie James. La perception négative et les propos souvent agressifs formulés envers les Naskapis s'expliquent certainement, en partie, par le contexte économique à l'intérieur duquel évoluaient le personnel de l'Ungava.

Pour augmenter la rentabilité dans ce contexte de restriction écologique, les commis devront trouver des façons d'influer sur la productivité naskapie. Les prochains chapitres de cette étude seront consacrés à l'étude des moyens mis en œuvre pour atteindre cet objectif, ainsi qu'à leurs effets sur l'économie naskapie.

## Chapitre III

### Clientélisation, consommation, crédit et production (1830-1870)

Pour atteindre ses objectifs de rentabilité dans l'Ungava, la CBH devait composer avec des réalités prédéfinies : celle de l'environnement et celle des populations. La compagnie n'était pas en mesure d'agir sur les premières; c'est donc sur les secondes qu'elle tenta d'exercer son influence. Avant la fondation de Fort Chimo, les Naskapis avaient développé des habitudes de commerce bien précises. La traite des fourrures n'était pas une pratique généralisée, mais une spécialisation développée par des leaders qui se chargeaient d'effectuer les voyages aux postes éloignés. Ils en rapportaient les armes et munitions nécessaires pour assurer le succès de la chasse au caribou<sup>1</sup>. Leur intérêt pour les animaux à fourrure était donc ponctuel et leurs besoins en marchandises européennes limités. À partir du moment où les chasseurs avaient obtenu le nécessaire, le piégeage de la martre devenait inutile. Tant que la consommation était limitée, la production de fourrures ne pouvait augmenter. Les commis réalisèrent rapidement cet aspect du problème<sup>2</sup> et s'efforcèrent d'agir sur le rapport des Naskapis à la consommation. Dans la perspective des « intérêts de la compagnie », il fallait faire en sorte, d'abord, que les Naskapis augmentent leur production de fourrures; on devait ensuite s'assurer que la totalité de cette production soit récupérée par la compagnie et non par ses concurrents. Le personnel de la CBH s'efforça d'atteindre ces objectifs de deux façons : en stimulant la consommation et en cherchant à imposer des contraintes aux déplacements des chasseurs sur le territoire. Les deux derniers chapitres de ce

---

<sup>1</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Joseph Beioley, 21 juillet 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, , p. 234.

<sup>2</sup> Voir par exemple Nicol Finlayson, « Report », 1833, HBCA/PAM B.38/e/1, fo. 2d, 1M776.

mémoire ont pour objectif de cerner ces stratégies ainsi que leurs effets sur les chasseurs locaux. Celui-ci vise plus particulièrement à cerner les incitatifs à la consommation mis en place par la compagnie et à déterminer dans quelle mesure ils ont pu exercer une influence sur les activités économiques des Naskapis entre 1830 et 1870.

### 3.1 L'ART DE CRÉER DES BESOINS IMAGINAIRES

En 1749, une enquête sur le commerce et les prétentions territoriales de la CBH aborda la question des réponses autochtones aux variations des prix offerts par la compagnie. Appelé à intervenir sur ce sujet, un marchand de Liverpool exprima la réflexion suivante:

« if they were once sensible of the Conveniency of having some Property, they would then desire to carry on a Trade, and supply their Neighbors [...] though it would not increase their real Necessities, yet it would furnish them with imaginary Wants. [The Indian's] Necessities and Desires would increase in proportion to his Property<sup>3</sup>. »

La création de « besoins imaginaires » par l'accroissement de la propriété est un principe inhérent au marketing qui n'était pas étranger au commerçant de fourrures du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chez les sociétés autochtones, la création de besoins semblait passer par la « civilisation » qui invite au confort et, par conséquent, à l'activité économique. C'est du moins la réflexion que faisait en 1772 le lieutenant Roger Curtis, au sujet des Inuits du Labrador : « As you expand their Ideas you will multiply their necessities, and they will consequently attach themselves to those Occupations by which they may relieve them<sup>4</sup>. » Les principes évoqués dans les

---

<sup>3</sup> Cité par Rich, «Trade Habits and Economic Motivation», p. 49.

<sup>4</sup> Carol Brice-Bennett, «Missionaries as Traders Moravians and Labrador Inuit, 1771-1860», In *Merchant Credit & Labour Strategies in Historical Perspective*, Rosemary E. Ommer (éd.), p. 223-246, Fredericton, Acadiensis Press, 1990, p. 223.

deux extraits précédents seront également articulés par les principaux acteurs des débuts de la CBH dans l'Ungava-Labrador. Nicol Finlayson parlait de la nécessité d'« apprendre » la consommation aux Inuits : « they are such an improvident, indolent race that until they shall have learned to increase their wants, the trade from them will not be considerable<sup>5</sup>. » Le successeur de Finlayson, John McLean, évoqua de façon encore plus explicite le rôle du commis dans la stimulation des besoins, cette fois chez les Naskapis. En 1849, soit cinq années après son départ de l'Ungava, il écrivait avec une certaine confiance :

« I doubt not but artificial wants will, in time, be created, that may become as indispensable to their comfort as their present real wants. All the arts of the trader are exercised to produce such a result, and those arts never fail of ultimate success<sup>6</sup>. »

L'optimiste de McLean s'avéra en partie justifié, quoique le problème se révéla beaucoup plus complexe qu'il ne l'envisageait. Il demeure que ses observations et les précédentes posent le constat suivant : si les Autochtones transigeaient principalement pour obtenir des marchandises qui amélioreraient directement leur quotidien, la définition même de leurs besoins était influencée par les stratégies de *clientélisation* des commis. Ces derniers étaient donc des acteurs actifs dont le rôle consistait à stimuler la demande, et non seulement à y répondre. Les commis de l'Ungava-Labrador s'efforcèrent d'exercer « l'art du commerçant », qu'on peut définir par l'utilisation d'un ensemble de techniques de marketing visant à promouvoir les marchandises et à stimuler leur utilisation. Les principaux moyens de clientélisation étaient la promotion des articles, la distribution de présents et de primes au rendement, ainsi que l'introduction du crédit<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 192.

<sup>6</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 262, cité par Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 101.

<sup>7</sup> Voir Morantz, « 'Not Annual Visitors' », p. 69.

Une part importante (mais néanmoins peu documentée et étudiée) du travail du commis consistait à faire la promotion des articles européens en vantant leurs avantages par rapport aux technologies et vêtements traditionnels. Dans le contexte des premières années de contact entre la CBH et les Inuits de l'Ungava, par exemple, John McLean écrivait qu'aucun de ses « arguments » ne pouvait les inciter à échanger leurs vêtements en peau de phoque pour ceux de fabrication européenne<sup>8</sup>. Il ne s'agissait pas seulement d'offrir une marchandise, mais aussi de convaincre de son utilité. On donnait également une visibilité aux produits en exposant « every useful article » à la vue des premiers Inuits rencontrés à Fort Chimo<sup>9</sup>.

Les présents constituaient également un instrument pour stimuler la consommation. Selon Toby Morantz, c'est cet incitatif qui explique l'intégration progressive des chasseurs de caribous de l'est de la baie James dans l'économie des fourrures<sup>10</sup>. Dans l'Ungava, différents critères ont été employés pour justifier l'attribution de présents. En 1832, Nicol Finlayson établissait des primes aux chasseurs dont la production annuelle dépassait 30 « Made Beaver »<sup>11</sup>. La règle présentait toutefois des difficultés pratiques d'application : les plus jeunes chasseurs de l'Ungava avaient l'habitude de remettre leur production aux principaux leaders; la contribution réelle de chacun était par conséquent impossible à déterminer<sup>12</sup>. On

---

<sup>8</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 239.

<sup>9</sup> « Every useful article in the store was displayed to their view and every encouragement held out to induce them to hunt fur animals, seals and whale. The manner of dressing and preparing the skins, clearing the oil etc. was also explained to them, and they were acquainted as well as Augustus could interpret our meaning with our objects and views in coming hither, all of which they appeared to comprehend perfectly » (HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 122). Sur la clientélisation des Inuits, voir Trudel, « Mais ils ont si peu de besoins », p. 113-116.

<sup>10</sup> Morantz, « 'Not Annual Visitors' », p. 69.

<sup>11</sup> Une veste au chasseur qui rapportait 30 MB, avec une paire de « leggings » si la chasse dépassait 40 MB (HBCA/PAM B.38/e/1, fo. 2d, 1M776).

<sup>12</sup> HBCA/PAM B.38/e/1, fo. 2d, 1M776; Erland Erlandson, « South River House Report », 1832/33 », dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 222-223. La concentration des

mentionne également, à partir de la seconde moitié des années 1830, des « présents de chef », qui furent apparemment attribués sans égard à la production. Après l'arrivée d'Ittabawabo et de Wastahegon, en mai 1841, le commis notait que les chefs avaient reçu « their usual presents », tout en spécifiant qu'ils ne les méritaient pas<sup>13</sup>. Rien ne permet d'affirmer, toutefois, que les présents de chefs et les primes au rendement ont été appliqués simultanément et il est possible que ces deux politiques se soient succédées dans le temps. Quoi qu'il en soit, il est probable qu'elles ont eu certains effets. En mai 1842, Ittabawabo et Paytabais se présentèrent à Fort Chimo pour annoncer une excellente chasse. L'objectif de leur visite, selon McLean, était de vérifier « what sort of reception such information would procure for them<sup>14</sup>. » La curiosité des deux frères témoigne d'une certaine sensibilité aux incitatifs de la compagnie. En 1843 et 1844, c'étaient les prolifiques Paytabais et Picahejeo qui étaient récompensés par des dons de manteaux et d'alcool<sup>15</sup>.

L'attribution de présents servait certes à fidéliser la clientèle naskapie, mais aussi à encourager l'utilisation d'un type de produit qui ne figurait pas dans les priorités d'achat. Il n'est pas surprenant de constater que ce sont les articles vestimentaires et l'alcool qui étaient invariablement offerts à ces occasions, et non les articles de base comme les munitions, les chaudrons ou les couteaux.

---

fournures aux mains des leaders s'explique par le fait que seuls ces derniers effectuaient auparavant les expéditions de traites aux postes du Saint-Laurent (voir sect. 2.2.5).

<sup>13</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 26d-27d, 1M21.

<sup>14</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 39d-40, 1M21.

<sup>15</sup> Le 22 mai 1843, le commis du Fort Nascopie notait : « Sund. 21[...] Picahejeo & family came in with 75 Martins 9 Otters. Being the second best hunter so far for the present O[utfi]t he was in the absence of anything else well supplied with whiskey » (HBCA/PAM B.139/a/1, fo. 14d, 1M96); le 5 mai 1844 « Picohas' family having all paid their debts got further advances & himself not so much for this year as last was presented with a fine cloth Capot. Peytabais' wife was also rewarded in like manner » (HBCA/PAM B.139/a/2, fos. 14-14d, 1M96). Voir aussi HBCA/PAM B.139/a/2, fos. 14-14d, 1M96.

Si les dons de vêtements étaient rares et destinés exclusivement aux chefs et aux chasseurs les plus productifs, l'alcool était plus souvent employé pour attirer les chasseurs. Utilisé tout au long de la période à l'étude, il représentait un moyen peu coûteux pour fidéliser la clientèle naskapie. À ce titre, il convient de s'attarder plus longuement sur les modalités de son utilisation par la CBH.

### 3.1.1 « Artificial wants »

La politique de la CBH relative à la distribution d'alcool aux Amérindiens était éminemment contradictoire. À partir de 1821, dans les territoires où la compagnie détenait l'exclusivité des échanges, l'objectif était d'atteindre progressivement la prohibition, « whenever possible », pour protéger les Autochtones de ses effets néfastes<sup>16</sup>. Dans les secteurs sujets à la concurrence, toutefois, le rhum était distribué en abondance, par la compagnie comme par ses compétiteurs<sup>17</sup>. Paradoxale en soi, cette position malléable était tout à fait conforme à la politique implicite de la CBH envers les Autochtones : il fallait leur accorder une protection, toujours bienveillante et paternaliste, mais conditionnelle aux intérêts conjoncturels de la compagnie.

En 1857, un comité chargé d'enquêter sur les activités de la CBH s'intéressa sommairement à l'utilisation de l'alcool et à ses effets sur les populations autochtones. Un échange intéressant à ce propos survint entre le témoin George Simpson et le commissaire Gordon. Dans un premier temps, Simpson affirma que les « Spirituous liquors have never been used as a medium of barter for furs, within my

---

<sup>16</sup> E. E. Rich, *The History of the Hudson's Bay Company, 1670-1870, Vol. II: 1763-1870*, Londres, Hudson's Bay Record Society, 1959, p. 480.

<sup>17</sup> Selon John McLean, par exemple, « Rum and brandy flowed in streams » au portage des Chats, sur l'Outaouais, en 1822 (Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 23); voir également Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 132, 143.

knowledge<sup>18</sup>. » Gordon releva l'entourloupette grossière de Simpson. Si l'alcool n'était pas échangé contre les fourrures, il était néanmoins systématiquement distribué dans les postes du Roi en guise de présents avant les transactions. Le gouverneur jouait sur les mots pour cacher le fait que le produit était bel et bien impliqué dans les transactions. Le commissaire Gordon questionna Simpson sur cette distribution dans les postes du Roi : « does it appear to you that that differs in anything but name from making spirits a portion of the trade? » La réponse de Simpson traduit un certain malaise, mais le gouverneur rejeta le blâme sur la concurrence, à l'origine du problème :

« I think it very likely that on the St. Lawrence, where we are surrounded by opposition, that [la distribution d'alcool] may have occurred [sic]. Where we have opposition, we must, in order to get furs, do as other parties do; but we never sell liquor. Liquor has never been used as a medium of barter. We are opposed on the St. Lawrence by every shipmaster and every pilot and fisherman<sup>19</sup>. »

Il est certain que les boissons alcoolisées étaient effectivement introduites en premier lieu par les concurrents qui tentaient de s'immiscer dans un secteur contrôlé par la compagnie. Dans les rares cas où la CBH ne détenait pas la plus grande part du marché, toutefois, ses administrateurs ne démontraient aucun scrupule à participer à la surenchère pour s'approprier une part du commerce. Lorsque la compagnie perdit le bail des Postes du Roi aux mains de la *King's Posts Co.*, en 1822, les considérations morales ont vite été évacuées pour tenter d'attirer les Montagnais hors des frontières du territoire exclusif au nouveau locataire. En 1827, à la frontière ouest des postes du Roi, la Haute-Maurice, George Simpson faisait parvenir une consigne qui, apparemment, sera évacuée de sa « connaissance » trente ans plus tard. Il demandait alors au responsable du district de faire du rhum « our staple article of

---

<sup>18</sup> Great Britain. Parliament. House of Commons. Select Committee on the Hudson's Bay Company, *Report from the Select Committee*, p. 58.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 61.



trade and part with no more cloth and blankets than absolutely necessary<sup>20</sup>. » Sur l'autre front, c'est-à-dire la frontière est du domaine, l'établissement d'un poste de la CBH à la rivière Portneuf sera suivi de la condamnation de trois de ses employés pour distribution illégale d'alcool<sup>21</sup>. C'était donc bien souvent, semble-t-il, le négligé d'un marché qui initiait la distribution d'alcool, et le privilégié qui s'en offusquait en évoquant des arguments moraux qui servaient admirablement bien la protection d'intérêts économiques acquis. L'expérience de la CBH dans l'Ungava-Labrador est une éloquente démonstration de cette règle implicite.

Les tous premiers Naskapis qui se présentèrent à Fort Chimo, en septembre 1831, se virent offrir « a little rum to drink »<sup>22</sup>. La concurrence que croyait devoir affronter la CBH, en 1831, était celle des missionnaires moraves, qui proscrivaient l'usage de l'alcool conformément à leurs convictions religieuses. Les spiritueux n'ont donc pas été introduits dans l'Ungava en réponse à son utilisation par les concurrents, mais plutôt afin de « clientéliser » la population locale. Selon toute vraisemblance, la stratégie a donné des résultats. Deux mois plus tard, le 20 novembre 1831, quatre représentants d'une bande de 20 Naskapis se présentèrent au poste dans le but explicite d'obtenir un présent de rhum pour leurs compagnons. Le

---

<sup>20</sup> HBCA/PAM B.134/c/4, fo. 203-204, 1M276, cité dans Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 165. À l'époque de la concurrence avec la King's Post Co., la CBH aurait approvisionné le district du Saint-Maurice de 1000 gallons en une seule saison (*Ibid.*, p. 132). En 1857, les chiffres présentés devant le comité d'enquête sur la CBH faisait mention d'une moyenne, entre 1847 et 1857, de 5000 gallons importés pour l'ensemble des opérations de la compagnie, et dont les ¾ étaient destinés au district de la Rivière-Rouge (Manitoba). Il n'est pas clair, toutefois, que les importations des postes du Canada aient été pris en compte dans ces chiffres (Great Britain. Parliament. House of Commons. Select Committee on the Hudson's Bay Company, *Report from the Select Committee*, p. 60).

<sup>21</sup> Les condamnés étaient William Davis, Élie Boucher et le *Chief trader* Robert Cowie (J. B. Glegg et James Stuart, *Correspondence between Lieutenant Colonel Glegg, secretary of His Excellency Lord Aylmer, Governor in Chief of Lower Canada, and James Stuart, Esquire, His Majesty's attorney general for the said province relating to certain qui tam actions brought against Mr. Robert Cowie, chief factor, William Davis and Elie Boucher, clerks in the service of the Hudson's Bay Company, also copies of the petitions of these individuals, for writs of habeas corpus, with the affidavits in support of them, and of the return to these writs, &c., [Québec?], s.e., [1831?]*).

<sup>22</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 157

lendemain, c'est toute la bande qui arriva à Fort Chimo: « some of them roaring and singing as they came along; gave them some more rum to enjoy themselves, and they encamped a gun shot from us<sup>23</sup>. » L'alcool devint rapidement une marchandise de traite en règle, et non seulement un présent occasionnel de bienvenue. Des échanges de peaux de caribou et de viande contre du rhum et du tabac sont mentionnés dans le journal du poste en janvier 1833<sup>24</sup>. Pour le personnel, l'alcool représentait un moyen peu dispendieux pour acquérir la viande de caribou, essentielle à sa survie.

En dépit de références à des excès occasionnels, les quantités distribuées dans les postes de l'Ungava semblent avoir été relativement modérées. Ce ne fut toutefois pas le cas à North West River, où le contexte de concurrence, en 1836-1837, avait conduit les parties en présence à offrir d'énormes quantités d'alcool aux Autochtones. En 1836, le désir des employés de la CBH de s'approprier leur part du marché en ont fait, sinon les initiateurs, à tout le moins les catalyseurs de la surenchère. Certains Naskapis fréquentèrent la baie des Esquimaux cette saison-là et le contexte de concurrence mena à une augmentation de leur consommation, comme le constatait en mai 1837 le responsable du nouveau district, Simon McGillivray : « The Nascopie, who come here in the winter without knowing what rum was, have now become inveterate drunkards and this habit will never be eradicated from them<sup>25</sup>. »

McGillivray observe donc une augmentation importante de la consommation depuis l'arrivée de la CBH. Il est certainement nécessaire d'aborder avec prudence le commentaire du commis, peu versé dans la subtilité et plutôt prompt dans ses

---

<sup>23</sup> HBCA/PAM B.38/a/1, 1M21, dans *Ibid.* p. 160-161

<sup>24</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 54, 1M21

<sup>25</sup> HBCA/PAM B. 153/a/1, fo. 54, 1M105.

jugements. Les visites naskapies à North West River étaient occasionnelles et, par conséquent, les occasions de consommer de l'alcool se limitaient à quelques jours seulement durant l'année. L'extrait rend compte, néanmoins, de la surenchère qui suivit l'installation de la CBH. Des commentaires de Montagnais de Mingan, de passage à North West River en 1836-1837, témoignent également d'une distribution excessive de boissons durant cette année de compétition. Questionnés sur les raisons pour lesquelles ils avaient délaissé Mingan, ils se plaignirent du traitement qu'ils recevaient de la part du nouveau « Chief » (i.e. commis) de l'endroit, notamment du peu de liqueur qu'il leur accordait. Ils ajoutaient que, à North West River, ils avaient trouvé une offre qui dépassait leur demande: « [they say] that they would have been better pleased to have rec[eive] a little liquor while at the post [Mingan] & less of it when they left it<sup>26</sup> ». Vraisemblablement, l'achat des postes du principal opposant à la CBH, David Ramsey Stewart, en avril 1837<sup>27</sup>, diminuera sensiblement la distribution d'alcool dans le district de baie des Esquimaux, sans pour autant y mettre un terme. Alors qu'en 1841, la compagnie cessa toute importation d'alcool dans le *Southern Department* (est de la baie James), elle continua à en distribuer dans le département de Montréal, y compris dans les postes du district de la baie des Esquimaux où se présentèrent les Naskapis<sup>28</sup>. Selon les chiffres qui nous sont disponibles, 263 gallons ont été distribués dans l'Ungava seulement entre 1840 et 1842<sup>29</sup>.

Dans les établissements du Saint-Laurent, de Saint-Maurice et de l'Outaouais, la concurrence était omniprésente et incitait à une plus grande flexibilité. Au nord-

---

<sup>26</sup> HBCA/PAM B.153/a/2, fo. 14d,-15 1M105.

<sup>27</sup> Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, p. 48.

<sup>28</sup> George McKenzie à William Nourse, 26 avril 1842, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 43 à 44d, 1M377

<sup>29</sup> George Simpson, Lachine, à Lord Elgin, 16 novembre 1848, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, , vol. 5, document 961.

est, elle se manifesta de façon sporadique sur les côtes du Labrador avant 1850, ce qui ne justifiait pas en soi l'usage d'alcool selon la politique de la compagnie. Mais pour stimuler les dispositions à l'échange d'une population de prime abord peu disposée à la consommation, qu'est-ce qui pouvait mieux que l'alcool correspondre à la définition des « besoins artificiels » auxquels faisait allusion John McLean? Il est par ailleurs inapproprié de parler de dépendance puisque les visites aux postes de l'intérieur se limitaient à quelques jours sur une base annuelle. Il n'en demeure pas moins que la distribution d'alcool créait un effet d'attraction autour des postes de traite. Au poste du lac Manouane, construit en 1845 pour renouer les contacts commerciaux avec les Inuits de l'Ungava, le rhum sera proscrit parce que, selon le responsable du district de la baie des Esquimaux, « it was not desirable to hold out such encouragement to Indians to go so far down<sup>30</sup>. »

Durant toute la période à l'étude, la majorité des références aux abus de consommation s'appliquaient au poste de North West River, l'endroit le plus susceptible de voir apparaître la compétition<sup>31</sup>. Ces excès étaient plus rares à Fort Nascopie. En 1840, toutefois, un chasseur de l'Ungava était assassiné par un compagnon sous l'influence de l'alcool. Cet événement a laissé une profonde impression sur le commis William Kennedy qui tenta d'en proscrire l'utilisation à Fort Nascopie. Peu après son retrait de la compagnie, il prétendit toutefois avoir subi des pressions de ses supérieurs pour continuer à offrir les boissons alcoolisées<sup>32</sup>. En 1848, il dénonçait la situation auprès du gouverneur canadien, ce qui eut pour effet d'embarrasser George Simpson. Par la suite, ce dernier chercha à diminuer les

---

<sup>30</sup> William Nourse, North West River, à Henry Connolly, Manuwan Lake, 11 février 1846, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 112, 1M217. Voir également William Nourse, North West River, à Donald Henderson, Fort Nascopie, 11 février 1846, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 108, 1M217.

<sup>31</sup> Voir par exemple la lettre de Richard Hardisty, North West River, à Donald A. Smith, Rigolet, 12 juillet 1850, HBCA/PAM B.153/b/4, fo. 14d, 1M217.

<sup>32</sup> George Simpson, Lachine, à Lord Elgin, 16 novembre 1848, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 5, doc. 961, p. 2268.

quantités distribuées dans le district<sup>33</sup>, mais les commis exprimèrent des réticences en raison de l'omniprésence de petits concurrents sur la côte labradorienne<sup>34</sup>.

À l'occasion, l'apparition d'un marchand plus agressif sur la côte pouvait mener à une surenchère auprès des Naskapis, comme ce fut le cas à partir de 1857. Deux ans plus tard, George Simpson conseillait à Donald A. Smith de négocier un arrangement avec la principale firme concurrente sur la côte labradorienne afin de limiter la distribution d'alcool:

« I am sorry to learn [...] that it was by tempting the Nascopie Indians with a supply of rum that [Hunt & Henley] Agents near Nain induced those people to visit his station, a visit which led to such fatal results for themselves. It is very desirable you should come to an understanding with Messrs Hunt & Henley's people respecting the employment of spirituous liquor in traffic with the natives [...] If a competition is to arise on their part, by resorting to the liberal supply of rum, the consequences to the unfortunate Indians will be disastrous<sup>35</sup>. »

Au-delà des intérêts des Naskapis, que Simpson met ici de l'avant, c'est manifestement la grande quantité de martres passée aux mains des concurrents la saison précédente qui inquiétait le gouverneur<sup>36</sup>.

Durant l'année financière 1867-1868, seulement deux barillets de rhum furent distribués au Fort Nascopie. L'alcool ne sera pas mentionné dans le livre de compte

---

<sup>33</sup> William Nourse, North West River, à George Simpson, 14 juillet 1845, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 82, 1M217.

<sup>34</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à Archibald Barclay, Londres, 17 juillet 1850, HBCA/PAM B.153/b/4, fos. 15d-17, 1M217. Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 23 septembre 1850, HBCA/PAM B.153/a/12, fo. 31, 1M106.

<sup>35</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay District, 23 mars 1859, HBCA/PAM B.153/c/1, fos. 182-182d, 1M377

<sup>36</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay District, 23 mars 1859, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 182, 1M377

de l'année suivante<sup>37</sup>. Avec l'achat des établissements concurrents de la compagnie Hunt & Hentley, en 1869<sup>38</sup>, elle disparaîtra manifestement des postes de l'Ungava. Lucien M. Turner, qui séjourna à Fort Chimo entre 1882 et 1884, notait alors que « the importation of intoxicants is wisely prohibited, the native has no opportunity to indulge in his craving for liquors, the supply of which was plentiful in former years<sup>39</sup>. »

Il est certain que l'alcool a représenté un incitatif important à l'échange. En ce qui concerne les motivations de la consommation naskapie, il est probable qu'elles n'étaient pas sensiblement différentes de celles qu'on pouvait retrouver dans les milieux eurocanadiens. Il est possible également que les boissons représentaient pour eux un moyen de se rapprocher de l'état du rêve dont l'importance, pour les Naskapis comme pour tous les Algonquiens, est bien documenté. Le rêve indiquait la marche à suivre dans l'avenir et des malheurs attendaient celui qui ne poursuivait pas ses enseignements<sup>40</sup>. Selon Frank Speck, lorsqu'un rêve évoquait un bon ami ou un « gentleman » (i.e. un agent de la CBH), « the procedure is to take a drink of whiskey, even if it is only a spoonful, to cause the dream to be realised<sup>41</sup>. » Speck ne développe malheureusement pas l'analyse, mais le rapprochement entre l'état de rêve et celui d'ivresse est intéressant. Il est possible que son utilisation favorisait, pour les Naskapis, l'avènement de présages. Quelles qu'aient été les motivations émotives ou spirituelles de la consommation naskapie, les boissons alcoolisées représentaient certainement, pour la CBH, un instrument de clientélisation

---

<sup>37</sup> HBCA/PAM B.38/d/1, fo. 7, 1M540; HBCA/PAM B.38/d/2, [s.f.], 1M540.

<sup>38</sup> Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 7, doc. 1315.

<sup>39</sup> Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 304, cité dans Strong, *Labrador Winter*, p. 98.

<sup>40</sup> À ce sujet, voir Speck, *Naskapi*, p. 187-190 et Strong, *Labrador Winter*, p. 272.

<sup>41</sup> Speck, *Naskapi*, p. 189.

important. Son utilisation régulière, même en petite quantité, encourageait les visites au poste de la CBH.

### 3.2 CONSOMMATION ET CRÉDIT

La dépendance envers les marchandises européennes a souvent été évoquée comme le bouleversement majeur introduit par le commerce des fourrures chez les sociétés autochtones. Le présupposé d'une telle dépendance est le fondement de toute la théorie d'Eleanor Leacock, par exemple, sur les conséquences radicales de cette économie sur les Autochtones de la Côte-Nord et du Labrador<sup>42</sup>. L'étude de l'évolution des habitudes de consommation des Naskapis est par conséquent essentielle à la compréhension de la période de transition économique qu'ils traversèrent entre 1830 et 1870. Il convient de déterminer dans quelle mesure ils ont intégré les marchandises européennes et quels sont les produits qui semblent avoir stimulé la consommation au cours de la période à l'étude.

Durant les premières années d'exploitation de Fort Chimo, les commis de la CBH furent unanimes à constater les besoins limités des Naskapis en matière de marchandises eurocanadiennes. Ils se procuraient presque exclusivement les produits nécessaires à la chasse au caribou (le fusil, la poudre et les munitions), ainsi que du tabac, dont ils étaient particulièrement friands<sup>43</sup>. Cette demande restreinte n'est pas sans rapport avec les multiples utilités du caribou, qui ne servait pas seulement à l'alimentation. Selon John McLean, par exemple, le peu de succès des tissus eurocanadiens auprès de la population locale s'expliquait par la disponibilité

---

<sup>42</sup> Leacock, *The Montagnais "hunting territory"*, p. 39-40.

<sup>43</sup> Davies, «Notes on Ungava Bay », p. 130; Erland Erlandson, « South River House 1832/33 », dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 224; Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Joseph Beioley, 21 juillet 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 234



du caribou qui leur offrait « the most comfortable clothing they could possess<sup>44</sup>. » Les articles utilitaires ne suscitaient pas davantage d'intérêt : « previously to our arrival here, there was not such an article of domestic utility known among them as a spoon<sup>45</sup> ». Les organes, tissus et os du caribou fournissaient également la matière première de leur technologie traditionnelle<sup>46</sup>. Selon Frank Speck, le cervidé était une des trois espèces qui faisaient l'objet de pratiques rituelles chez l'ensemble des populations de la péninsule du Québec-Labrador<sup>47</sup>. Une des croyances spécifiques au caribou était l'obligation d'utiliser toutes les parties de l'animal, « from head to tail<sup>48</sup> ». Le sang, les intestins, la langue et la moelle étaient consommés. La peau servait à couvrir les habitations, à la fabrication de vêtements, de sacs à nourriture, de tambour, de mocassins et, coupée en fine bande, elle était aussi tressée pour fabriquer l'indispensable et multifonctionnelle *babiche*. Les tendons constituaient de solides attaches et servaient à la fabrication des filets. Les os étaient façonnés pour confectionner des manches à couteaux, des pointes de lances et de flèches, ainsi que les multiples articles utilitaires qui servaient à la préparation des peaux et au dépeçage de la viande. L'œsophage devenait un contenant pour la graisse et le scrotum, une blague à tabac. La peau des embryons découverts dans les femelles en gestation était récupérée pour habiller les bébés et les petits os des foetus servaient à tendre la peau sur les tambours. Enfin, les os des épaules servaient aux pratiques divinatoires permettant d'anticiper le succès de la chasse et de montrer la route à

---

<sup>44</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 261-262.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>46</sup> Morantz, « 'Not Annual Visitors' », p. 62.

<sup>47</sup> Speck, *Naskapi*, chapitre V. Les deux autres espèces qui font l'objet d'une vénération particulière sont l'ours et le castor.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 89. Cette obligation n'était probablement pas observée d'une façon aussi stricte que ne le laisse croire Speck, du moins dans les situations d'abondance dans l'Ungava. Lucien M. Tuner signalait avoir été témoin de gaspillage important à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 280).



suivre pour trouver le gibier<sup>49</sup>. Les multiples utilités du caribou expliquaient donc en grande partie les besoins très limités des Naskapis en matière d'outils et de tissus eurocanadiens.

Il n'est pas possible de quantifier les changements survenus dans la consommation des Naskapis avant 1867-1868. Il semble toutefois que l'ensemble des incitatifs mis en œuvre par les commis ont contribué à modifier progressivement le rapport des Naskapis avec la consommation. En 1838, on mentionnait que les chaudrons, haches et couteaux constituaient, après les articles habituels (fusils, munitions et tabac), les principaux achats<sup>50</sup>. Au tout début des années 1840, selon John McLean, « the demand for certain articles of European manufacture had greatly increased<sup>51</sup> ». À la fin de la période à l'étude, la consommation des Naskapis était importante.

### 3.2.1 La consommation naskapie en 1867-1868

Les comptes des chasseurs ont été conservés pour les deux dernières saisons d'exploitation de Fort Nascope et nous fournissent des données importantes sur leur consommation à la toute fin de la période à l'étude. Nous avons traité de façon exhaustive le livre de compte de la saison 1867-1868. L'analyse de ces données met en évidence certaines constantes dans les habitudes de consommation des Naskapis, bien qu'elles ne soient pas homogènes pour l'ensemble des chasseurs. Elle permet aussi de comparer leur consommation avec celle d'autres groupes régionaux qui ont fait l'objet d'études similaires.

---

<sup>49</sup> Speck, *Naskapi*, p. 90, 162, 174.

<sup>50</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 8, 1M1776.

<sup>51</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 262, cité par Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 101

Pour les fins de l'analyse, nous avons regroupé les marchandises achetées par les Naskapis à l'intérieur de grandes catégories, qui renvoient à la fonction des biens acquis (voir tabl. 3.1). Nous avons ensuite regroupé ces catégories à l'intérieur de celles, plus larges, utilisées par Claude Gélinas dans son étude sur le commerce des fourrures en Haute-Mauricie, ce qui permettra la comparaison entre la consommation des Naskapis et celle des Atikamekws.

Tableau 3.1 – Catégories fonctionnelles des articles de traite au Fort Nascopie

Catégories générales définies par C. Gélinas	Catégories fonctionnelles	Exemples
Vêtements, tissus et accessoires de couture	Vêtements, tissus et accessoires de couture	Tissus, couvertures, « Capots » (manteaux), pantalons, bonnets, etc.
Outils de prédation	Outils de chasse Outils de pêche	Fusils, munitions, poudres, pierres à fusil, etc. Filets, supports et corde, etc.
Articles utilitaires	Articles utilitaires divers Articles utilitaires en métal Vaisselle, ustensiles et accessoires de cuisson	Longues-vues, courroies de portage, etc. Hache, ciseaux à glace, etc. Chaudrons de cuivre, ustensiles, plat en étain, etc.
Produits divers	Tabac et accessoires Produits d'origine autochtone Articles de toilette Ornements, bijoux et décorations Articles non identifiés	Pipes, sacs à tabac, etc. Peaux de phoque ou de caribou. Savons, peignes. Perles et vermillon. -

Notre classification n'est évidemment pas parfaite. Certains articles remplissent des fonctions très spécialisées, comme les courroies de portage et les lunettes d'approche, et ne peuvent par conséquent être répertoriées dans une catégorie fonctionnelle bien définie. La catégorie « articles utilitaires divers » a servi à regrouper ces inclassables. Les usages multifonctionnelles de certains articles posent également des difficultés. Le couteau est sans doute le meilleur exemple d'un objet dont l'utilisation déborde le cadre des catégories utilitaires. Son classement dans celle de la « vaisselle, ustensiles et accessoires de cuisson » est motivé par le présumé que son utilité *première* est le dépeçage de la nourriture, mais il sert

également à travailler le bois, préparer les fourrures, etc<sup>52</sup>. Nous devons également ajouter des précisions sur la nomenclature des catégories. Aussi, le classement « Ornaments, bijoux et décorations » peut être trompeur, puisqu'il regroupe des articles dont la fonction n'était pas qu'esthétique. Selon Frank Speck, du moins, toutes les décorations avaient une fonction symbolique et religieuse<sup>53</sup>. Le classement par catégories utilitaires impliquent donc des choix qui contiennent une part d'arbitraire, mais cette méthode reste néanmoins utile pour identifier les priorités des chasseurs dans leurs achats annuels.

Dans notre traitement des données, il a fallu prendre en considération le fait que les Naskapis n'ont pas tous fréquenté Fort Nascopie en 1867-1868<sup>54</sup>. Sur les soixante individus qui avaient une dette à l'établissement, trente-huit avaient des comptes « actifs » sur lesquels étaient inscrits des achats et des revenus (provenant de la vente de fourrures ou du travail salarié). Nous avons par conséquent écarté de notre analyse les chasseurs qui n'ont pas effectué de ventes ou d'achats durant la saison.

---

<sup>52</sup> Les exemples sont multiples. la corde a été répertoriée dans la catégorie des « outils de pêche » parce qu'elle servait à la fabrication des filets, mais son usage est autrement plus varié.

<sup>53</sup> Les chasseurs de l'Ungava, par exemple, décoraient leurs habits parce qu'ils avaient la conviction que les animaux s'offraient plus volontiers aux chasseurs dont les habits et accessoires étaient pourvus d'éléments figuratifs et symboliques (Speck, *Naskapi*, p. 198-199).

<sup>54</sup> Voir les sect. 4.3 et 4.4. Les chasseurs qui ont effectuées des transactions à Fort Chimo et à Fort Nascopie ne sont pas exclus puisque leurs transactions à ces établissements étaient enregistrées dans les comptes de Fort Nascopie.

**Tableau 3.2 – Moyenne des dépenses annuelles des familles naskapiennes (38) par catégorie de produits (1867-1868)**

Catégories de marchandises	Moyenne des dépenses (\$)	Proportion des dépenses annuelles (%)	Écart type <sup>55</sup> (\$)
<b>Vêtements, tissus et accessoires de couture</b>	<b>203,46</b>	<b>65</b>	<b>140,72</b>
<b>Outils de prédation</b>	<b>52,80</b>	<b>17</b>	<b>-</b>
Outils de chasse	39,63	13	33,10
Outils de pêche	13,17	4	11,81
<b>Produits divers</b>	<b>34,48</b>	<b>11</b>	<b>-</b>
Tabac et accessoires	20,36	7	14,82
Articles de toilette	1,95	1	2,44
Ornements, bijoux et décorations	6,50	2	9,22
Produits d'origine autochtone	2,50	1	5,96
Articles non identifiés	3,17	1	5,51
<b>Articles utilitaires</b>	<b>20,66</b>	<b>7</b>	<b>-</b>
Vaisselle, ustensiles et accessoires de cuisson	12,21	4	11,96
Articles utilitaires en métal	5,50	2	5,72
Articles utilitaires divers	2,95	1	9,70
<b>Sous total</b>	<b>311,40</b>	<b>100 %</b>	
Achats non définis <sup>a</sup>	46,47	-	-
<b>Moyenne annuelle des dépenses :</b>	<b>357,87</b>	<b>-</b>	<b>-</b>

Source : HBCA/PAM B.139/d/1, fos 9-24, 1M539.

Note : Il s'agit des dépenses familiales : les achats des femmes ont été additionnés à ceux de leurs maris.

<sup>a</sup> Achats effectués à d'autres postes (Fort Chimo, North West River). Le total a été transféré dans le livre de comptes de Fort Nascopie, mais les détails ne sont pas donnés. Le montant n'a pas été considéré pour déterminer le pourcentage des achats.

<sup>55</sup> L'écart type est un calcul statistique qui mesure la dispersion des valeurs par rapport à la moyenne. En ce qui concerne les dépenses en vêtements et tissus, par exemple, on observe des variations de 140,72 \$ dans les dépenses des chasseurs par rapport à la moyenne 203,46\$.

Les Naskapis dépensaient en moyenne près de 360 \$ par année, ce qui représentait un montant important à cette époque. L'essentiel de leur consommation était consacré à trois types de produits. Il n'est pas étonnant d'y retrouver les outils de prédation (17%) et le tabac (7%), qui monopolisaient la demande naskapie dans les premières années d'opération de Fort Chimo. La surprise est plutôt de constater que ces deux types d'articles ne représentaient plus que le quart du montant total des achats en 1867-1868; deux dollars sur trois étaient désormais consacrés aux vêtements et tissus, ce qui contraste avec les constats d'indépendance vestimentaire des Naskapis des années 1830. En dépit du fait que les montants dépensés dans cette catégorie de marchandises variaient énormément d'un chasseur à l'autre (écart type de 140 \$), les vêtements et tissus représentaient une proportion importante des achats dans la majorité des cas : à quatre exceptions près, les chasseurs y consacraient tous entre 38 et 82 % de leurs dépenses annuelles, pour une moyenne de 65 % (203 \$). Il est évident que la peau de caribou ne représentait plus, à la fin des années soixante, le matériel prédominant dans l'habillement des Naskapis<sup>56</sup>.

Les explications à ce changement sont difficiles à identifier avec certitude, mais plusieurs éléments de réponse peuvent être avancés. Le marketing des commis a certainement contribué à modifier les habitudes vestimentaires des Naskapis. Il est probable que la socialisation avec d'autres populations nomades ait aussi favorisé ce changement. En 1843, William H. A. Davies notait que les Montagnais de North West River « look with great contempt upon the Nascapees [...] who have, until lately, had little intercourse with the whites – giving as a reason, their greater advancement in civilization<sup>57</sup> ». Cette condescendance, sans doute perçue par les Naskapis, les a peut-être incité à modifier leur image en adoptant la tenue

---

<sup>56</sup> Nous verrons plus loin que ce changement ne sera probablement pas définitif et qu'il semble que le caribou ait repris son rôle de pourvoyeur vestimentaire à peine cinq ans plus tard (voir sect. 4.5).

<sup>57</sup> Davies, «Notes on Esquimaux Bay», p. 92-93.

vestimentaire « civilisée » de leurs voisins éloignés de North West River ou de Sept-Îles. Dans les années 1850, plusieurs Naskapis entretenaient des contacts plus prononcés avec les Montagnais de la Côte-Nord, qui ont peut-être diffusé auprès des chasseurs de l'Ungava certaines habitudes vestimentaires.

L'importance des montants dépensés par les Naskapis s'explique aussi par l'achat d'une quantité importante de vêtements de tailles différentes par un seul individu. Cela se justifie par une famille nombreuse à vêtir, mais également par le climat peu clément de l'Ungava. La protection contre le froid était d'une importance vitale et, selon John McLean, les Naskapis « take more care to fortify themselves against [the cold] than any Indians I have yet known<sup>58</sup> ». Les chasseurs superposaient par conséquent les chemises, chandails et manteaux d'hivers (« capots »)<sup>59</sup> et les tailles différentes permettaient de les ajuster les uns par-dessus les autres. L'accumulation de vêtements représentait de plus un symbole de richesse et de distinction que les Naskapis tenaient à afficher en présence d'Eurocanadiens. C'est du moins ce qu'écrivait Henry Youle Hind en 1863 :

« Like all Indians who rarely come to the trading posts of the white man, the Nasquapees are fond of European articles of dress; and they carry this weakness to such an extent as to make themselves not only highly ridiculous, but, one would think, excessively uncomfortable<sup>60</sup>. »

Présent lors du passage de Naskapis à Sept-Îles en juin 1859, Hind décrivait ainsi le leader du groupe :

« The Chief, whose dress on the week-days consisted generally of three shirts and two pairs of trousers, sported during the whole of Sunday not less than five shirts one above the other. He perspired as if he were in a vapour-bath, but, with his redundant garments occasioned,

---

<sup>58</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 8d, 1M1776.

<sup>59</sup> Père Arnaud, O.M.I., à l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, avril 1859, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, p. 3063. Les observations du père oblat sur l'habillement des Naskapis de passage à Sept-Îles sont presque identiques à celles de Henry Youle Hind (Hind, *Explorations in the interior of the Labrador*, p. 103-104).

<sup>60</sup> Hind, *Explorations in the interior of the Labrador*, vol. II, p. 103-104.

conscious that a chief of the Nasquapees ought to appear richly dressed in the presence of white people<sup>61</sup>. »

Il convient de se demander si l'augmentation des dépenses en tissus ne témoigne pas aussi d'une diminution générale de l'importance du caribou dans l'économie naskapie. L'hypothèse a été avancée pour les Atikamekws par Claude Gélinas, qui note une coïncidence entre l'augmentation de leurs achats de vêtements et la diminution de la population d'originaux en Haute-Mauricie dans les années 1850<sup>62</sup>. Toby Morantz relève par ailleurs une description explicite du phénomène par James Clouston qui, au poste de Fort George, à l'est de la baie James, faisait face à des réalités écologiques et économiques similaires à celle de l'Ungava. Les stratégies annuelles d'un groupe de 30 chasseurs, selon Clouston, se résumaient à deux options :

« to turn south and enter a country where they will have some chance to kill Deer and furs to purchase clothing with; or turn to the North and enter a country where they will supply them with food and clothing at less trouble...<sup>63</sup> »

Le lien qui est fait ici est limpide : une augmentation des activités de piégeage signifiait moins de peaux de caribous pour se vêtir. Les revenus supplémentaires ainsi obtenus étaient par conséquent absorbés en partie par une augmentation des dépenses en vêtements.

En 1867-1868, seulement quatorze Naskapis sur trente-huit transigèrent des peaux de caribou. Cela ne veut pas dire qu'ils n'ont pas chassé l'animal, toujours essentiel à la subsistance, mais on peut présumer qu'ils n'ont pas recueilli

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, vol. II, p. 103-104. Le chef dont il est question est fort probablement Manak, dont il sera question plus loin (voir sect. 4.3).

<sup>62</sup> Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 277

<sup>63</sup> HBCA/PAM B.77/e/4, fo. 4, cité par Morantz, « 'Not Annual Visitors' », p. 65.



suffisamment de cuirs pour dégager des surplus au-delà des quantités nécessaires à l'économie domestique. On remarque aussi que les chasseurs dépensaient pour des objets manufacturés qui étaient traditionnellement faits de tendons, d'os ou de peaux de caribou, comme des courroies de portage, des filets de pêche, des ciseaux à glace, de la corde, etc. Enfin, il est significatif de constater que trois des chasseurs achetèrent des peaux de caribou au commis de Fort Nascopie, dans ce qui apparaît comme un étonnant renversement des rôles<sup>64</sup>. La relation entre l'augmentation de la consommation de tissus et la diminution de la chasse aux caribous reste difficile à établir avec certitude, mais représente une hypothèse intéressante.

S'il est difficile de dégager un facteur particulier qui expliquerait la transformation des habitudes de consommation des Naskapis, il est certain que leurs « besoins extrêmement limités<sup>65</sup> » et leur « indépendance », auxquels faisaient constamment référence le personnel de la CBH trente ans plus tôt, étaient des réalités désuètes à la fin des années soixante. Avec une moyenne de dépense annuelle de près de 360\$, les habitudes de consommation étaient manifestement bien intégrées. Soixante-cinq pour cent des montants dépensés à Fort Nascopie était consacré aux achats de vêtements et tissus. Ce type de marchandise, pour lequel la demande était presque inexistante dans les années 1830<sup>66</sup>, occupait une place importante dans l'économie domestique en 1867-1868.

---

<sup>64</sup> La première référence à l'achat d'une peau de caribou par un Naskapis remonte à novembre 1845 (HBCA/PAM B.139/a/3, fo. 6d, 1M96).

<sup>65</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 8, 1M776, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 69; Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 262.

<sup>66</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 69.

### 3.2.2 Le crédit

L'habitude d'obtenir à l'automne des marchandises à crédit et de les rembourser en fourrures au printemps, bien implantée sur l'ensemble de la péninsule au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>, n'était pas encore intégrée aux pratiques commerciales des Naskapis au moment de la fondation de Fort Chimo. Ils n'en contractèrent pas, ni même n'en demandèrent, lors de leurs premières visites<sup>68</sup>. L'exception naskapie sur ce point s'explique aisément : avant l'ouverture de Fort Chimo sur leur territoire, ils étaient des visiteurs occasionnels considérés comme « étrangers » aux postes qu'ils fréquentaient. Les commis n'accordaient de crédit qu'aux « locaux », ceux qu'on était certain de revoir au printemps suivant. Il n'est pas possible de déterminer avec précision le moment où les crédits commencèrent à être accordés à Fort Chimo, ni de quantifier leur importance avant 1867. Dans les journaux de poste, la première référence à une avance accordée à un chasseur remonte à l'automne 1835<sup>69</sup>. Il s'agit toutefois d'une occurrence exceptionnelle durant les années 1830. Il semble que la pratique se généralisa vers 1840, alors que les allusions aux dettes des chasseurs deviennent plus fréquentes. La grande majorité des références font état de remboursements complets, ou très légèrement en souffrance, durant la première moitié de la décennie. Par la suite, les allusions aux comptes déficitaires deviennent plus courantes<sup>70</sup>. Ce sont probablement les famines successives entre 1846 et 1849 qui

---

<sup>67</sup> Sur le crédit autochtone dans le commerce des fourrures, voir Toby Morantz, « "So Evil a Practice": a Look at the Debt System in the James Bay Fur Trade », In *Merchant Credit and Labour Strategies in Historical Perspective*, Rosemary E. Ommer (éd.), p. 203-222, Fredericton, Acadiensis Press, 1990; Jacques Frenette, « "Une honorable compagnie, de petits trafiquants et des vauriens": Les relations commerciales entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et les Montagnais de Betsiamites (1821-1870) », Ph.D., Université Laval (Canada), 1993, chapitre IV; Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 73, 147-163.

<sup>68</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à George Simpson, 10 décembre 1832, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 194.

<sup>69</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 68, 1M21.

<sup>70</sup> Voir par exemple HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 17d, 26d, 29-29d, 1M21, B.139/a/1, fos. 12d, 13d, B.139/a/4, fo. 33.

marquèrent les débuts d'une tendance à l'endettement<sup>71</sup>. À partir de 1855, des mentions d'individus « heavily indebted » envers la compagnie apparaissent<sup>72</sup>. À la fin des années 1860, les livres de comptes font état d'une économie déficitaire généralisée chez les Naskapis.

Dans l'Ungava, l'introduction d'un système de crédit avait des avantages certains pour la compagnie. En avançant des marchandises aux chasseurs, les commis étaient en droit de réclamer des fourrures en retour<sup>73</sup>. Ils légitimaient ainsi les pressions exercées pour intensifier les activités de piégeage. Du même coup, ils engageaient moralement le chasseur à retourner au point d'origine pour régler sa dette<sup>74</sup>. Dans des situations de compétition intensive, les chasseurs pouvaient se permettre de « manœuvrer » entre les concurrents pour tirer avantage du crédit au détriment de la CBH<sup>75</sup>. Dans l'Ungava, le monopole local (à l'intérieur des terres, du moins) diminuait les risques de pertes ainsi que la marge de manœuvre des chasseurs. Dans ce contexte, l'octroi de crédits était une stratégie de clientélisation importante.

Le crédit accumulé n'était pas une abstraction pour les Naskapis, qui en connaissaient les conséquences. Un chasseur qui négligeait ses dettes pouvait se voir refuser toute autre avance, même en situation précaire. Comme l'écrivait un commis de Fort Nascopie au sujet d'un chasseur ayant accumulé une forte dette, « if he came

---

<sup>71</sup> Voir sect. 4.2.

<sup>72</sup> Henry Connolly, Fort Nascopie, à Robert Chilton, Fort Nascopie, 1 septembre 1855, HBCA/PAM B.139/a/10, fo. 17, 1M96; Donald A. Smith, Rigolet, à George Goodridge (Hunt & Henley), 15 septembre 1857, HBCA/PAM B.183/c/1, fo. 51d, 1M380.

<sup>73</sup> Morantz, « "So Evil a Practice" », p. 205; Ray, « Decline of Paternalism in the Hudson's Bay Company », p. 189, cité dans Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 147.

<sup>74</sup> Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 73.

<sup>75</sup> Morantz, « "So Evil a Practice" », p. 206-208; Frenette, « "Une honorable compagnie" », p. 233-234.

light he will go the same »<sup>76</sup>. Les chasseurs avaient tout avantage à contrôler leur endettement et ils en avaient certainement conscience. Les Naskapis n'étaient pas indifférents au problème que représentait l'endettement, au contraire. En 1845, Henry Connolly écrivait que les chasseurs de l'Ungava « were not forgetting their debts<sup>77</sup> ».

Les données sur le crédit à Fort Nascope, à la fin des années 1860, montrent un endettement généralisé des Naskapis. En 1866-1867, la dette accumulée par chasseur atteignait une moyenne de 247 \$. Seulement cinq d'entre eux devaient moins de 50 \$ à la compagnie.

Des informations similaires aux nôtres sont disponibles pour d'autres groupes algonquiens de la péninsule à la même époque, ce qui nous permet de faire des comparaisons de leurs situations économiques respectives (voir tabl. 3.3)<sup>78</sup>.

---

<sup>76</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 33, 1M96.

<sup>77</sup> Henry Connolly, Lac Manouane, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 123, 1M377

<sup>78</sup> La comparaison de plusieurs séries de données qui ont été traitées de façon indépendante demande une certaine prudence. Il n'est pas possible de déterminer avec certitude si les méthodes utilisées par Toby Morantz et Jacques Frenette sont identiques à la nôtre, quoique rien ne laisse croire qu'elles aient pu être suffisamment différentes pour affecter de façon sensible les résultats. En ce qui concerne les données présentées par Claude Gélinas, l'auteur signale certaines précautions qu'il convient de reprendre ici : « Le seul livre de comptabilité de la Hudson's Bay Company [...] qui contienne des informations sur les chasseurs de Weymontachie dans les années 1860 a une utilité limitée. En fait, il s'agit d'un brouillon (*day book*) et les données concernant les dates de visites, les transactions effectuées, les articles et les fourrures échangées, etc. sont incomplètes ou encore illisibles. Il n'y a que pour l'année 1866-1867 que les informations peuvent être utilisées, bien qu'avec une grande prudence, et pour un nombre restreint de chasseurs » (Gélinas, « Les Autochtones et la présence occidentale », p. 361-362, note 22).

Tableau 3.3 – Comparaison des achats et revenus annuels moyens des chasseurs  
de quatre postes de traite du Québec

	Achats	Revenus en fourrures	Revenus de main- d'oeuvre	Surplus ou manque à gagner
Fort Nascopie 1867-1868 (38 chasseurs) <sup>a,b</sup>	-331,12 \$ <sup>a</sup>	143,05 \$	64,13 \$ <sup>c</sup>	-123,94 \$
Fort Nascopie 1868-1869 (27 chasseurs) <sup>b</sup>	-291,13 \$	138,52 \$	79,81 \$ <sup>c</sup>	-72,80 \$
Betsiamites 1864-1865 (76 chasseurs)	-194,22 \$	161,63 \$	N/A	-32,59 \$
Betsiamites 1866-1867 (112 chasseurs)	-270,35 \$	150,89 \$	N/A	-119,46 \$
Betsiamites 1867-1868 (75 chasseurs)	-100,35 \$	252,27 \$	N/A	151,92 \$
Weymontachie 1866-1867 (échantillon de 4 chasseurs)	-322 \$	369 \$	N/A	43,63 \$
Rupert House "Coasters" 1871 (26 chasseurs)	-31,50 (MB)	40,70 (MB)	N/A	9,20 (MB)
Rupert House "Inlanders" 1871 (50 chasseurs)	-70,00 (MB)	76,00 (MB)	N/A	6,00 (MB)

Sources : Jacques Frenette, "Une honorable compagnie", p. 262; Claude Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 264; Toby Morantz, "So Evil a Practice", p. 212; HBCA/PAM B.139/d/1, 1M539, B.139/d/2, 1M540.

Notes :

<sup>a</sup> La différence dans le total des dépenses de 1867-1868 indiqué ici (331,12) et celui du tableau 3.2 (357,87) s'explique principalement par le fait que les achats des épouses n'ont pas été ajoutés à ceux de leurs maris ici, contrairement à ce qui a été fait précédemment. De plus, quelques différences mineures ont aussi été observées dans les totaux calculés par le commis, qui sont donnés ici, et la somme de tous les articles que nous avons calculés pour le tableau précédent.

<sup>b</sup> Seuls les chasseurs dont les comptes faisaient état à la fois de dépenses et de revenus ont été retenus

<sup>c</sup> Le travail salarié se résumait essentiellement à la participation au transport annuel des marchandises de North West River à Fort Nascopie. Des chasseurs étaient aussi rémunérés pour la construction de canots ou, à une occasion, pour prendre soin des chiens de la compagnie.

La comparaison permet de constater que l'économie des fourrures était, à la fin de la période étudiée ici, davantage déficitaire pour les Naskapis que pour les autres populations. En 1867-1868, les chasseurs ne remboursèrent que 63% de leurs achats, puis 75% la saison suivante. Seuls les Montagnais de Betsiamites eurent un résultat inférieur en 1866-1867 (56 %), déficit qui sera néanmoins amplement compensé la saison suivante par des revenus plus de deux fois et demi supérieurs à la dette contractée l'automne précédent. Parmi les groupes autochtones comparés ici,

les Naskapis étaient ceux qui tiraient les plus faibles revenus de la vente de fourrures, tout en dépensant davantage pour l'achat de marchandises. C'est ce qui explique l'ampleur de l'endettement qui, à la fin de l'année financière 1868-1869, atteignait une moyenne de 421 \$ par chasseur<sup>79</sup>. À titre de comparaison, celle des Montagnais de Betsiamites était de 58 \$ en 1867-1868<sup>80</sup>.

Si les montants dépensés par les Naskapis étaient plus élevés, ils ne témoignent pourtant pas d'une consommation d'une plus grande quantité d'articles. Les frais de transport des marchandises jusqu'à Fort Nascopie étaient considérables et les prix de vente étaient majorés pour absorber ces dépenses. La comparaison avec un échantillon des tarifs offerts à Weymontachie et à Betsiamites montre que les Naskapis payaient leurs articles au moins 50 % plus cher. Dans certains cas, la différence de prix pouvait être considérable : une couverture « 3 points », par exemple, se vendait 20 \$ dans l'Ungava, comparativement à 5 \$ en Haute-Mauricie et 6,5 \$ à Betsiamites<sup>81</sup>. À défaut de pouvoir compter sur une liste exhaustive des tarifs aux établissements de Weymontachie et de Betsiamites, nous ne sommes pas en mesure de quantifier les impacts de cette différence de prix sur les montants totaux dépensés par les chasseurs. Elle semble expliquer, de prime abord, les dépenses plus élevées des Naskapis, qui achèteraient en fait moins d'articles. Cette interprétation est toutefois incomplète. Une répartition des dépenses par catégories d'articles (voir tabl. 3.4) montre qu'une proportion importante des achats à Weymontachie et à Betsiamites était consacrée aux produits alimentaires qui, cependant, ne figurent pas dans les achats des Naskapis.

---

<sup>79</sup> Rappelons que nos calculs ne concernent que les chasseurs qui faisaient toujours leurs transactions à Fort Nascopie, et non l'ensemble des dettes accumulées au poste.

<sup>80</sup> Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 262.

<sup>81</sup> HBCA/PAM B.139/d/1, fo. 10, 1M539; Jacques Frenette, «Commerce des fourrures et compétition à Betsiamites de 1850 à 1880», *Canadian Journal of Native studies*, vol. VII, no 1 (1987) p. 434; Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 229.

**Tableau 3.4 – Comparaison des dépenses moyennes de chasseurs Atikamekws à Weymontachie, Montagnais à Betsiamites et Naskapis à Fort Nascope**

Catégories de marchandise	Weymontachie (Atikamekws), 1866-1867		Betsiamites (Montagnais), moyenne 1867-1869		Fort Nascope (Naskapis), 1867-1868	
	\$	%	\$	%	\$	% <sup>b</sup>
Vêtements et tissus	156,29	47,9	65,79 <sup>a</sup>	35,5	203,46	65
Outils de prédations	27,12	8,3	11,12 <sup>a</sup>	6	52,8	17
Produits alimentaires	99,13	30,4	98,79 <sup>a</sup>	53,3	0	0
Articles utilitaires	14,89	4,6	9,63 <sup>a</sup>	5,2	20,66	7
Produits divers	28,69	8,8	-	-	34,48	11
Articles non définis	-	-	-	-	46,47 <sup>a</sup>	-
Totaux :	326,12	100	185,35 <sup>a</sup>	100	357,87	100

Sources : Jacques Frenette, *"Une honorable compagnie"*, p. 262, 343; Claude Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 242; tableau 3.2.

Notes :

<sup>a</sup> Les montants indiqués ici ne sont pas donnés par Jacques Frenette et n'engage donc pas sa responsabilité. Ils ont été calculés à partir de la moyenne des revenus totaux des chasseurs de Betsiamites durant les saisons 1867-1868 et 1868-1869. À partir de cette moyenne, nous avons converti en dollars les pourcentages indiqués par Frenette pour chacune des catégories de marchandise.

<sup>b</sup> Les pourcentages des dépenses pour chacune des catégories ont été calculés sans tenir compte des articles que nous n'avons pu identifier dans le livre de compte de Fort Nascope.

En ce qui concerne les autres catégories de marchandises, les dépenses des Naskapis sont encore plus importantes, par rapport à celles des Atikamekws et des Montagnais, que ne le suggérerait la comparaison des totaux des achats annuels. Même en considérant les tarifs plus élevés à Fort Nascope, la consommation des Naskapis nous paraît, sinon supérieure, tout au moins comparable à celle des chasseurs de Betsiamites. Par ailleurs, l'absence de nourriture dans les achats effectués à Fort Nascope constitue une information capitale qui explique en partie leurs comportements économiques durant la période à l'étude. Il convient de s'y attarder plus longuement.

### 3.2.3 Les vivres et l'assistance alimentaire

À la fin des années 1860, les Naskapis ne se procuraient pas de nourriture à Fort Nascopie. Cette particularité distingue leurs habitudes de consommation de celles de la plupart des autres populations algonquiennes du Québec à la même époque. Il est certain que, dans les années 1840, des vivres étaient disponibles dans la très grande majorité des établissements de la CBH dans l'est; une vingtaine d'années plus tard, la plupart des populations algonquiennes les avaient bien intégrés à leur régime alimentaire<sup>82</sup>. On sait qu'à Weymontachie et à Betsiamites, par exemple, les chasseurs dépensaient annuellement près de 100 \$ en denrées. À Fort Nascopie, il était tout simplement impossible de s'en procurer.

Entre 1830 et 1870, la nourriture eurocanadienne n'a été importée dans l'Ungava qu'en petite quantité, à peine suffisante pour subvenir aux besoins du personnel<sup>83</sup>. Les commis n'étaient donc pas en mesure de se départir d'une partie des vivres au profit des Naskapis. En cas d'extrême nécessité, les chasseurs pouvaient recevoir une assistance limitée<sup>84</sup> lorsque les réserves de poissons du

---

<sup>82</sup> Ces constats s'appliquent du moins aux populations du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de la haute et basse Côte-Nord, de la Mauricie, de la région du lac Mistassini et de la côte est de la baie James (Michelle Guitard, *Des fourrures pour le Roi au poste de Métabetchouan, Lac Saint-Jean*, Québec, Ministère des affaires culturelles, Direction générale du patrimoine, Direction des services centraux, 1984, p. 135-137; Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 129, 242; Frenette, *Mingan au XIXe siècle*, p. 54-56; Morantz, *The white man's gonna getcha*, p. 33; Lips, «Naskapi Law», p. 447-448). Selon Morantz, les populations de l'intérieur à l'est de la baie James consommaient également de la nourriture importée, mais en très petite quantité comparativement aux « coasters » (Morantz, *The white man's gonna getcha*, p. 33).

<sup>83</sup> Voir sect. 2.3.2. En 1837-1838, par exemple, la liste des provisions dépensées à Fort Chimo durant la saison de distinguaient les rations des officiers, celles du personnel et celles des voyageurs, sans faire mention d'aucune distribution ou vente aux populations locales (HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 7, 1M1776).

<sup>84</sup> Voir par exemple HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 44d, 1M96. La seule référence concrète à une aide alimentaire en produits eurocanadiens est notée le 21 septembre 1836. La nourriture (du maïs, des biscuits et de l'avoine) était destinée à un groupe d'Inuits (HBCA/PAM B.38/a/5, fo. 6. 1M21).



personnel le permettait, ce qui était rarement le cas<sup>85</sup>. À deux reprises, soit en février 1846, au lac Manouane, et à Fort Nascopie en juin 1847, des Naskapis affamés durent forcer les installations de la CBH pour se procurer des poissons<sup>86</sup>.

Pour les chasseurs, le désir des commis d'obtenir davantage de fourrures était incompatible avec le fait qu'ils ne pouvaient compenser le temps consacré au piégeage par une aide alimentaire. En 1834, Erland Erlandson mentionnait qu'il avait réussi, à l'aide de persuasion et « d'extraordinaires encouragements », à inciter certains Naskapis à trapper la martre. Lorsque Paytabais (« Peetaubees ») et sept autres chasseurs se présentèrent au poste en quête de nourriture, au printemps suivant, ils confrontèrent Erlandson qui ne pouvait leur venir en aide :

« It was by great persuasion and extraordinary encouragement I induced them to look after martens in the early part of winter. Subsequently some of them were starving, which they blamed me for, saying that I enticed them to hunt furs when they could have killed abundance of deer; they came to me not only expecting, but demanding, food which I was unable to supply them with. Now, said they, we hunted skins for you, we are hungry and you have nothing to give us, do you expect that we will again hunt for you? <sup>87</sup> »

Parce qu'il leur demandait de passer leur temps à trapper, le commis devait donc leur offrir la nourriture qu'ils n'avaient pu se procurer par la chasse. En 1863, plusieurs années après son départ de Fort Chimo, Nicol Finlayson écrivait que lorsqu'il avait tenté d'inciter les Naskapis à trapper davantage de martres, leur réponse relevait invariablement le fait que « a Marten did not fill the Kettle like a good buck deer<sup>88</sup> ».

---

<sup>85</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 34d, 1M96 « 31th [May 1847] [...] Most all the Indians left here to day for the Rapid as they had nothing to eat, & we have nothing to give them or take to ourselves. »

<sup>86</sup> Henry Connolly, Manouane, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, HBCA/PAM B.153/c/2, fo. 123d, 1M377; HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 35, 1M96.

<sup>87</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 221 Voir également p. 216.

<sup>88</sup> Cooke, « Ungava venture », p. 193

En négligeant de prévoir des réserves de nourriture suffisantes pour compenser les activités de piégeage des Naskapis, les administrateurs de la compagnie ont fait abstraction d'une réalité fondamentale de l'économie des fourrures: une certaine sécurité alimentaire était nécessaire pour que les chasseurs se consacrent entièrement au piégeage de la martre. Les vivres disponibles au poste de traite, particulièrement la farine, étaient le meilleur moyen d'apporter cette sécurité. En 1844, le commis de la CBH à Mingan écrivait :

La farine est devenu un bien sans lequel les Indiens de nos contrées ne peuvent subsister pendant l'hiver, et lorsqu'ils n'en reçoivent pas assez au moment des ravitaillements, ils consacrent la plus grande partie de leur temps à la chasse au caribou, et conséquemment ils font de bien pauvres chasses<sup>89</sup>.

À la même époque, le commis de Sept-Îles faisait un constat similaire. Avec la diminution sensible de la population de castors dans les années 1840, la spécialisation des Montagnais dans le piégeage de la martre demandait une compensation en farine pour être viable :

« Some seasons, where the Martens are abundant, the Natives cannot attend to trapping their whole time and attention being devoted to procure wherewith to support themselves and families. [...] Their demands therefore for Flour is frequent and without liberal supply they cannot subsist<sup>90</sup>. »

---

<sup>89</sup> HBCA/PAM B.132/c/1, fo. 3d, 1M272, cité et traduit par Frenette, *Mingan au XIXe siècle*, p. 56. Notons que l'auteur de ce commentaire, Alexandre Comeau, était le représentant du concurrent de la CBH (David Ramsey Stewart) à North West River en 1836. Jacques Frenette soutient toutefois que « Le fait d'accroître sans cesse les quantités d'approvisionnements ne garantissait en rien l'expansion de la période de temps consacré aux activités de piégeage. Les surplus de vivres avancés permettaient aux Montagnais de couper un peu plus sur leurs activités de chasse sans pour autant investir de nouvelles énergies dans la quête d'animaux à fourrure. »

<sup>90</sup> HBCA/PAM B.344/e/1, fo. 2, 1M782.

La farine était donc essentielle, non seulement pour assurer la subsistance des Autochtones, mais aussi pour les « intérêts de la compagnie ». Ce principe était bien compris par le personnel de la CBH sur la Côte-Nord, mais aussi par le responsable du district de la baie des Esquimaux, William Nourse. En 1843, il mentionnait que les ressources se faisaient rares et que, sans l'« assistance » de la compagnie, le manque de nourriture aurait empêché les Montagnais de piéger la martre<sup>91</sup>. Curieusement, toutefois, Nourse et ses successeurs n'évoquèrent jamais la possibilité de porter une semblable assistance aux Naskapis pour favoriser une augmentation de leur production. Il s'agit là d'une incohérence en terme de stratégies d'adaptation aux réalités biophysiques et humaines régionales, mais une incohérence qui a tout de même des explications. Le transport des marchandises vers l'intérieur des terres engageait des frais importants. Une augmentation sensible des quantités de vivres auraient eu un impact significatif sur les dépenses du district. Visiblement, la nécessité de restreindre les frais d'exploitation, déjà élevés, a eu préséance sur le désir de donner aux Naskapis des conditions favorables pour augmenter leur production de fourrures.

C'est vraisemblablement à partir des années 1880 que les Naskapis purent obtenir des provisions auprès de la CBH. Lucien M. Turner a fait la liste des articles en demande à Fort Chimo à cette époque. Après les articles habituels, soit les fusils, munitions, tabac et vêtements, il mentionnait « a quantity of flour, biscuit, peas, beans, rice, and sugar », ainsi que de la mélasse, « in enourmous quantities, a hogshead of 90 gallons sufficing for only three or four day's trade<sup>92</sup> ». Les conditions n'étaient toutefois plus favorables à une augmentation de la production des fourrures. Depuis la fermeture de Fort Nascopie, en 1869, les transactions des

---

<sup>91</sup> William Nourse, North West River, à James Keith, 5 octobre 1843, HBCA/PAM B.153/b/1, fo. 96, 1M217 La farine était par ailleurs importée en petite quantité pour l'ensemble du district de la Baie des Esquimaux (Davies, «Notes on Esquimaux Bay», p. 93).

<sup>92</sup> Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 275.

Naskapis étaient concentrées sur la côte de l'Ungava, loin des secteurs propices au piégeage de la martre. On observait également, à la fin des années 1880, les premières diminutions sensibles de la population de caribous dans la toundra, qui entraînèrent des épisodes de famines<sup>93</sup>. La nourriture eurocanadienne ne représenta alors qu'une légère compensation à cette raréfaction de la principale source de subsistance, et non une sécurité complémentaire permettant une intensification des activités de piégeage.

### 3.3 PRODUCTION DE MARTRES

Nous avons vu que la consommation des Naskapis augmenta d'une façon sensible en l'espace d'une trentaine d'année. Comme les prix des marchandises à Fort Nascope étaient élevés, leurs dépenses devenaient importantes. À la fin des années 1860, leurs revenus étaient insuffisants pour payer la totalité de leurs achats. Il convient de se demander si les nouveaux besoins des Naskapis les ont incités à augmenter leurs activités de piégeage.

La fourrure de martre représentait le principal article d'échange des Naskapis. Par conséquent, les exportations de l'espèce constituent, en théorie, un indicateur de l'évolution de leur production économique (voir fig. 3.1). Les données dont nous disposons, toutefois, ne peuvent être interprétées comme des valeurs absolues, puisque plusieurs variables circonstancielles, impossibles à mesurer sur une échelle quantitative, interféraient sur les quantités rapportées dans les établissements de la CBH. L'analyse que nous pouvons en faire est donc limitée.

Le principal problème consiste à évaluer dans quelle mesure les données sont représentatives de l'ensemble de la production naskapie. En ce qui concerne les

---

<sup>93</sup> Low, *Report on explorations in the Labrador*, p. 319-320.

chiffres disponibles durant la période d'occupation de Fort Chimo, il faut se garder de leur attribuer la totalité des exportations; les employés de la CBH piégeaient la martre lorsqu'ils n'avaient pas d'autres priorités de travail. Les Inuits y contribuaient aussi, quoique dans une proportion sans doute négligeable, puisque leurs activités étaient concentrées sur les côtes où la martre était rare<sup>94</sup>. Il est néanmoins certain que la grande majorité des retours de martres de l'Ungava était attribuable à la contribution des Naskapis. La représentativité des données devient davantage problématique après la fusion des deux districts, en 1843, alors qu'il n'est plus possible – à de rares exceptions près – de distinguer les productions indépendantes des deux sous-régions et de leurs populations respectives, c'est-à-dire celle des Naskapis de celle des Montagnais et des « Planters » de la baie des Esquimaux<sup>95</sup>. Les exportations du district ne donnent par conséquent qu'un aperçu de la contribution réelle des Naskapis. Par contre, elles permettent d'établir avec certitude la limite supérieure de leur production. Enfin, il faut considérer que les Naskapis ont parfois effectué des transactions ailleurs qu'aux postes qui leurs étaient assignés. Entre 1838 et 1857, toutefois, on peut considérer que la majorité de leurs transactions se faisaient dans les établissements de la CBH sur leur territoire, comme nous le verrons plus loin<sup>96</sup>. Les données durant cette période sont par conséquent davantage significatives.

Une interprétation consciencieuse des données demande aussi la distinction des fluctuations attribuables au cycle de régénération capricieux de la martre de l'Ungava<sup>97</sup> de celles qui pourraient rendre compte d'une diminution réelle des activités de production. Sur ce point, la fluctuation des exportations de la baie des

---

<sup>94</sup> Le renard était le principal article de la production inuite.

<sup>95</sup> Le terme « Planters » désignait les résidents permanents de la baie des Esquimaux, pour la plupart Métis.

<sup>96</sup> Voir sect. 4.2.

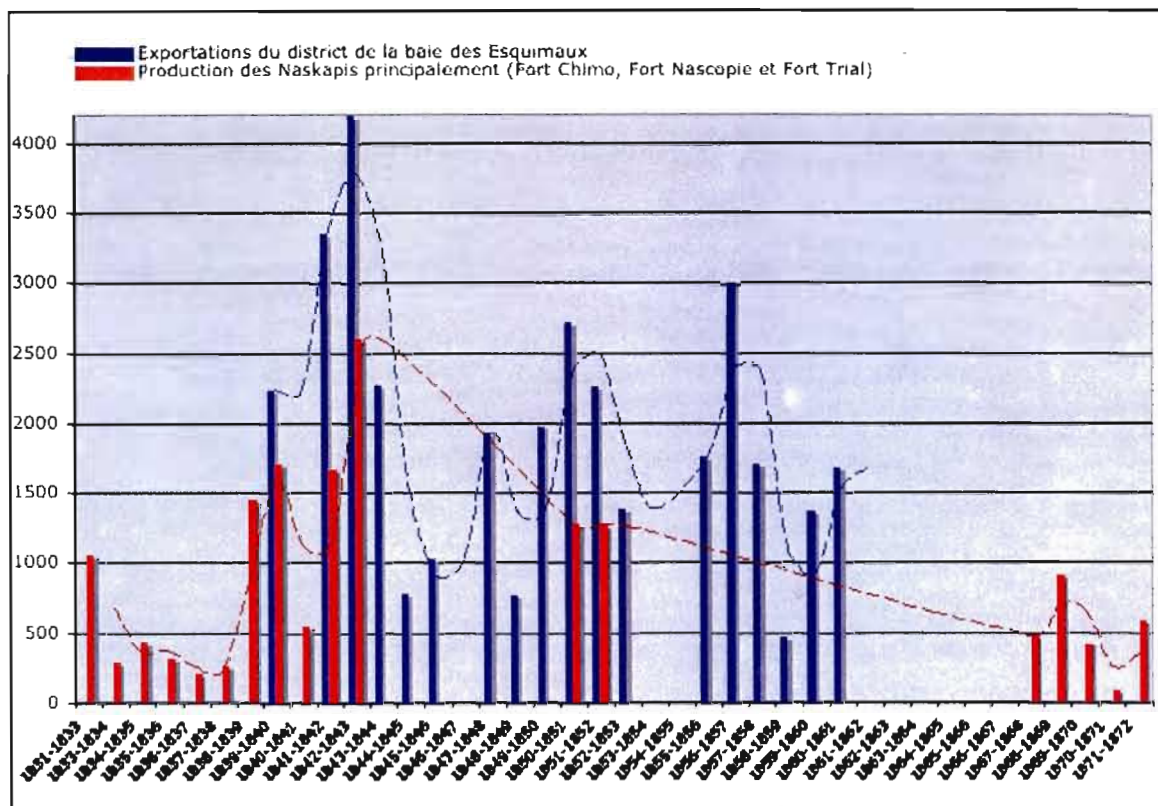
<sup>97</sup> Voir sect. 2.1.3.

Esquimaux (voir fig. 2.1) est assez éloquent. Les saisons durant lesquelles la courbe moyenne des exportations atteint ses extrémités inférieures et supérieures correspondent de façon surprenante avec celles identifiées par le biologiste Charles Elton à partir des exportations, beaucoup plus limitées, de martres échangées aux établissements des missionnaires Moraves<sup>98</sup>.

---

<sup>98</sup> Elton, *Voles, Mice and Lemmings*, p. 274.

Figure 3.1 - Exportations de martres du district de la baie des Esquimaux (1830-1872)



Sources : Alan Cooke, *Ungava Venture*, p. 174-177; HBCA/PAM B.134/h/1, fos. 1, 2d, 3d-6, 7d-8; B.134/d/33, fo. 4d-6; B.139/a/6, fo. 18, 1M96; B.139/a/10, fo. 14d, 1M96; B.134/d/35, fos. 196d-197, 1M528; A.11/58, fo. 7, 154; A.11/58, fo. 54, 155; A.11/50, fo. 21, 153; A.11/50, fos. 38-38d, 153; B.38/d/4, fo. 1, 1M1356; B.139/d/2, [s.f.], 1M540.

Notes :

- Les exportations de martres du district en 1846-1847 étaient de beaucoup supérieures à celles de 1845-1846. (HBCA/PAM B.183/c/1, fo. 38, 1M380).
- Les exportations de martres de l'intérieur (Fort Nascopie) en 1847-1848 étaient inférieures à celles de 1846-1847, mais supérieures à celles de 1844-1845 et 1845-1846 (HBCA/PAM B.153/b/3, fo. 30, 1M217).
- En 1843-1844, les retours étaient moins élevés que ceux de 1839-1840 (2235) (HBCA/PAM B.153/b/3, fos. 11d-13, 1M217).
- La première exportation du district d'Ungava cumule les entrées de martre pour deux saisons, de 1831 à 1833.
- Les exportations de 1867-1868 ne rendent compte que de la production des chasseurs de notre échantillon à Fort Nascopie; celles de 1868-1869 rendent compte des exportations totales des postes de Fort Chimo et de Fort Nascopie.

Les données disponibles entre 1838 et 1857 montrent des exportations moyennes de 2120 martres pour l'ensemble du district de la baie des Esquimaux. Durant la même période, il est possible d'isoler les quantités en provenance des postes que fréquentaient les Naskapis pour quelques saisons seulement. Elles

montrent une moyenne d'environ 1500 pièces par année, ce qui représente une part significative des exportations du district.

Le constat général qui se dégage de l'examen de la figure 3.1 est qu'on ne peut y discerner d'augmentation de la production de martres, comme on aurait pu s'y attendre. On remarque que le maximum d'exportation était atteint dès 1842-1843. On observe même une légère tendance à la baisse entre 1838 et 1857. Même si les informations disponibles pour les années 1860 sont très partielles, elles ne témoignent pas davantage d'une possible augmentation. La production au tournant de la décennie suivante suggère même une diminution importante. Les trente-huit individus dont nous avons étudié la consommation en 1867-1868<sup>99</sup> ne rapportèrent que 479 martres, pour une moyenne de 13 par individu.

Cette analyse prudente, à partir de données partielles dont la fluctuation peut être attribuable à plusieurs variables, ne peut représenter fidèlement une réalité aussi complexe que la « productivité ». Le chapitre suivant nous permettra d'apporter des observations complémentaires sur ces données. L'hypothèse générale qui s'en dégage, toutefois, est que les Naskapis n'ont pas augmenté leurs activités de piégeage entre 1838 et 1870.

### **3.4 CLIENTÉLISATION, CONSOMMATION, CRÉDIT ET PRODUCTION : CONCLUSION**

Contrairement à ce que suggérait l'historien Alan Cooke, la participation des Naskapis à l'économie des fourrures, au XIX<sup>e</sup> siècle, ne s'explique pas exclusivement par une dépendance envers les armes à feu. La poudre et les munitions représentaient des articles essentiels dont les chasseurs ne pouvaient se dispenser,

---

<sup>99</sup> Voir sect. 3.2.1



mais la grande majorité (65%) des achats était consacrée aux tissus et vêtements, dont la demande augmenta de façon significative entre 1830 et 1868. Les Naskapis dépensaient davantage dans cette catégorie de produits que les chasseurs de Betsiamites ou de Weymontachie, ce qui ne signifie pas, toutefois, qu'ils achetaient davantage d'articles. C'est par des tarifs plus élevés à Fort Nascopie que s'explique la différence. L'importance des montants dépensés (plus de 200 \$ par chasseur) montre une intégration certaine de ce type de produits dans l'économie domestique. En ce qui concerne la production de martres, rien ne laisse croire qu'elle augmenta durant la période à l'étude. Les stratégies employés par la CBH semblent donc avoir eu un effet sur la consommation naskapie, mais pas sur leur production.

Ces informations nous renvoient à des constats qui semblent, de prime abord, difficilement conciliables. L'augmentation de la demande en vêtements et en articles utilitaires suggère une possible diminution du caribou dans l'économie domestique, sans qu'il ne soit possible d'identifier pour autant une augmentation des activités de piégeage. Dans le cadre d'un environnement restreint sans véritable alternative de subsistance au caribou, et sans la compensation qu'auraient pu apporter des importations d'aliments eurocanadiens, les explications d'une possible diminution de la chasse au caribou demeurent difficiles à identifier. L'évolution des rapports des Naskapis au territoire peuvent apporter des éléments de réponses aux questions soulevées dans ce chapitre.

## **Chapitre IV**

### **La gestion du territoire (1830-1870)**

Parmi l'ensemble des politiques appliquées par la CBH pour contrôler et diriger l'économie naskapie en fonction des objectifs de rentabilité du district, celles visant à orienter et à restreindre les déplacements des chasseurs sur le territoire occupèrent une place névralgique. Les conclusions des chapitres précédents, qui seront replacées ici dans le contexte « territorial », nous aideront à en comprendre le fonctionnement et les motivations.

#### **4.1 « MAKE THEM LEAVE THE COAST » (1830-1843)**

Plusieurs stratégies seront mises en œuvre par la CBH pour contrôler les déplacements de la population naskapie, décrite comme étant « addicted to an erratic life »<sup>1</sup>. Ces stratégies, observées sur une échelle diachronique, ne sont pas dépourvues de contradictions et d'incohérences. Elles s'expliquent néanmoins par des changements de la conjoncture suprarégionale. L'objectif général de la compagnie était assez simple : restreindre les Naskapis à la région du lac Petitsikapau, où ils pouvaient trapper la martre tout en étant hors de la portée des concurrents situés à la baie des Esquimaux et du Saint-Laurent.

Durant toute la période d'occupation de Fort Chimo (1830-1843), les commis s'efforcèrent de convaincre les Naskapis de trapper la martre là où elle était disponible, c'est-à-dire au sud du bassin de l'Ungava. Or, c'était la disponibilité du

---

<sup>1</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 7d, 1M1776.

caribou, davantage que le pouvoir de persuasion du représentant de la CBH, qui dictait aux Naskapis leurs priorités dans les modalités d'occupation du territoire. En 1833-1834, le caribou était abondant sur la côte, au grand désarroi de Finlayson: « Last season the Indians did nothing but slaughter deer. I could not make them leave the coast to hunt fur animals<sup>2</sup>. » La saison suivante, les cervidés y étaient moins nombreux, et les Naskapis demeurèrent moins longtemps dans la toundra<sup>3</sup>, ce qui se traduisit par une augmentation de la production de martres à Fort Chimo<sup>4</sup>.

Le problème consistait donc à rapprocher les Naskapis des secteurs où abondaient les animaux à fourrure et à les éloigner des grands troupeaux de caribous qui retenaient toute leur attention. Or, dans la mesure où ils pouvaient se procurer armes, munitions et tabac à Fort Chimo en échange de peaux de caribou, le passage en zones boisées, où la subsistance était plus précaire, n'était plus nécessaire. Dès 1834, Nicol Finlayson avait identifié la dynamique d'une façon remarquable :

« The Indians must have hunted more furs before our arrival than they have done since; it was too far for them to carry leather across the country and were therefore obliged to keep more in the interior for the sake of hunting furs. Indeed, a good portion of the furs they carried were procured on the way thither<sup>5</sup>. »

L'observation est importante. La présence de la compagnie à Fort Chimo représentait un frein à la production de fourrures des Naskapis qu'on s'efforçait pourtant d'encourager. Le constat du responsable de l'Ungava le mettait dès lors

---

<sup>2</sup> Nicol Finlayson au Gouverneur et Comité, 3 octobre 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 240.

<sup>3</sup> Nicol Finlayson à John George McTavish, 10 février 1835, dans *Ibid.*, p. 244.

<sup>4</sup> Quatre cents vingt-neuf en 1834-1835, comparativement à 288 la saison précédente.

<sup>5</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à George Simpson, 31 mars 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 226 (nous soulignons).

devant un problème insoluble : en acceptant d'échanger les cuirs de caribous contre des armes et des munitions, il rendait le trappage inutile pour les chasseurs<sup>6</sup>. En les refusant, la compagnie forçait les Naskapis à aller piéger dans le secteur du lac Petitsikapau, mais rien n'empêchait alors les meilleurs chasseurs de passer « tout droit », comme ils le faisaient depuis des décennies, pour se rendre à d'autres établissements<sup>7</sup>. Le lac Petitsikapau était situé en plein centre de la péninsule, à une distance similaire de Fort Chimo au nord, de la baie des Esquimaux à l'est et de Sept-Îles au sud. Si ces deux derniers endroits demandaient un long voyage de retour, le rapport d'échange y était bien plus avantageux, ce qui signifiait moins de temps à consacrer au piégeage.

En 1832, l'existence de Fort Chimo permit vraisemblablement aux Naskapis d'éviter les voyages à l'intérieur de la péninsule. Dès la saison suivante, toutefois, les difficultés d'approvisionnement de la CBH firent en sorte qu'ils n'y trouvèrent plus les marchandises convoitées. Celles attendues à l'automne 1833 n'étaient jamais arrivées à destination : en mars 1834, Finlayson ne disposait plus d'aucun fusil à transiger<sup>8</sup> et, à l'automne suivant, les provisions de tabac étaient à leur tour épuisées. Les armes à feu et les munitions étaient indispensables aux Naskapis, tandis que la consommation de tabac était profondément ancrée dans leurs habitudes de vie. Les visites aux postes de traites demandaient de longs voyages et si les chasseurs n'y trouvaient pas les marchandises dont ils avaient besoin, les inconvénients pouvaient être considérables. La situation déplut fortement aux chasseurs<sup>9</sup>, qui perçurent les représentants de la compagnie comme des menteurs incapables de tenir leurs

---

<sup>6</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à Joseph Beioley, 21 juillet 1834, dans *Ibid.*, p. 234; Cooke, «Ungava venture», p. 67

<sup>7</sup> Voir sect. 2.2.5

<sup>8</sup> Nicol Finlayson à George Simpson, 31 mars 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 225.

<sup>9</sup> HBCA/PAM B.38/a/2, fo. 58, 1M21

promesses<sup>10</sup>. On comprendra que la CBH dans l'Ungava perdit sa crédibilité aux yeux des chasseurs qui se désintéressèrent rapidement de Fort Chimo<sup>11</sup>.

Les Naskapis recommencèrent donc à prévoir des voyages à l'extérieur de l'Ungava pour acquérir des marchandises. Les principaux établissements de la baie des Esquimaux avaient changé de propriétaire depuis 1832<sup>12</sup> et les chasseurs ne tardèrent pas à aller vérifier si le déplacement en valait la peine<sup>13</sup>. En 1834, Erland Erlandson effectua un voyage à North West River et constata que les conditions offertes par la concurrence pouvaient représenter une menace pour les affaires de la compagnie à Fort Chimo :

« When it is considered how liberal the Indians are paid for their furs and how lavishly presents are heaped upon them by the trader at the NW River, it will appear surprising that any of them have traded furs at Fort Chimo. Nothing but the long journey and consequent fatigue could have deterred them from availing themselves of such obvious advantage<sup>14</sup>. »

Les avantages du commerce à North West River étaient doubles : de meilleurs tarifs et une distribution plus généreuse de présents. Lorsque la CBH établit à son tour un poste à North West River, en 1836, une bande naskapie y faisait des apparitions régulières. On retrouvait à leur tête le « Old Naskapis Chief » qui se présenta en janvier, février et mars 1837 à l'établissement de la CBH<sup>15</sup>. Il est raisonnable de penser qu'il s'agissait de « Old Wastahegon » qui, avec le jeune

---

<sup>10</sup> HBCA/PAM B.38/e/4, fo. 4, 1M1776, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 73.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 88-89.

<sup>12</sup> Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 7, doc. 1311.

<sup>13</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 88-89.

<sup>14</sup> Journal d'Erland Erlandson, 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 258.

<sup>15</sup> HBCA/PAM B.153/a/1, fos. 34, 40d, 42, 58, 1M105.

Ittabawabo, était l'un des deux chasseurs identifiés par la CBH comme « chefs » dans les années 1830. Contrairement au second, Wastahegon ne se présenta pas à Fort Chimo en 1836-1837<sup>16</sup>.

D'autres chasseurs reprirent les voyages sur la côte du Saint-Laurent. Lorsqu'ils revinrent à Fort Chimo, en décembre 1836, ils apportèrent avec eux une lettre du commis de Sept-Îles :

« Some Indians, with their leader Flat Face, who for these few years past have frequented Ungava Bay, having visited me this season, and their being a probability that Flat Face, may endeavour draining more of his relations this way. [...] conceiving that the Trade with these Indians can be conducted much more beneficial to the Hon[nora]ble Company at Ungava Bay than the King's Posts besides the lease of which being nearly expired, it might be as well in the mean time that these Indians did not come here. Our Scale of trade here is high<sup>17</sup>. »

Le commis de Sept-Îles concédait donc qu'il était préférable, pour les intérêts de la compagnie, de concentrer les transactions des chasseurs de l'Ungava là où les tarifs permettaient de meilleurs profits et, surtout, à un endroit éloigné de la concurrence. Depuis 1830, la CBH s'était imaginé pouvoir imposer des tarifs moins avantageux aux Autochtones de l'Ungava. Après avoir constaté que la distance n'empêchait en rien les Naskapis de profiter des meilleures opportunités, Finlayson ajusta rapidement ses prix : d'abord à ceux offerts par les concurrents de la baie des Esquimaux<sup>18</sup>, en 1834, et ensuite à ceux des établissements de la compagnie sur la côte du Saint-Laurent deux ans plus tard. En six ans, le prix offert pour la martre augmenta ainsi de 600 %<sup>19</sup>. La compagnie a donc dû d'abord faire preuve de

---

<sup>16</sup> HBCA/PAM B.38/a/7, fo. 56, 1M21. Ittabawabo apparaît dans le journal de Fort Chimo en juin 1836 et août 1837 (HBCA/PAM B.38/a/7, fos. 3d, 30, 1M21).

<sup>17</sup> Alexander Robertson, Sept-Îles, à Nicol Finlayson, [Fort Chimo], juillet 1836, HBCA/PAM B.38/a/5, fo. 8d, 1M21.

<sup>18</sup> Nicol Finlayson à Joseph Beioley, 21 juillet 1834, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 234.

<sup>19</sup> Williams, « Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals] », p. lxx.

souplesse et appliquer des mesures incitatives plutôt que coercitives. Ses employés prirent néanmoins davantage d'assurance à mesure que se consolidait l'emprise de la compagnie dans l'est de la péninsule.

Jusqu'aux années 1860, la politique de la compagnie sur la concurrence consista à n'en tolérer aucune. En 1859, George Simpson définissait ce principe en des termes on ne peut plus précis :

« Since I have been connected with the Service the fundamental principle of our business has been to collect all the Furs obtainable within the range of our operations. If we are to retain the control of the Trade, we must prevent other parties getting into it, which can only be done by preventing Furs in any large quantity, falling into their hands<sup>20</sup>. »

En limitant les marchés alternatifs, la CBH pouvait exercer un meilleur contrôle sur les Autochtones. Dès 1832, Finlayson avait misé sur l'acquisition du bail des postes du Roi par la CBH (1831) pour retenir les Naskapis qui, insatisfaits des tarifs, menaçaient de repartir avec leurs fourrures : « I immediately threw them [les fourrures] to them saying that they would ultimately take them to *my partners in trade*, there being only one house now <sup>21</sup> ». En d'autres mots, Finlayson refusait de négocier puisque les Naskapis n'avaient pas d'alternative à la CBH. La concurrence à la baie des Esquimaux, encore inconnue de Finlayson en 1832, eut tôt fait de refroidir ses prétentions au monopole, mais le chantage eut sans doute des effets sur les chasseurs qui transigeaient sur la côte du Saint-Laurent. En 1836, lorsque des Naskapis entreprirent de se rendre à Sept-Îles, ils furent reçus par un commis peu réceptif, qui écrira, quelques années plus tard, avoir « strongly recommended their

---

<sup>20</sup> Cité dans John Galbraith, *The Hudson's Bay Company as an imperial factor, 1821-1869*, New-York, Octagon Books, 1977, p. 11.

<sup>21</sup> Nicol Finlayson, Fort Chimo, à George Simpson, 10 décembre 1832, dans Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 194 (l'emphasis est dans le texte original).

remaining at the Post Established for them<sup>22</sup>». Cette année-là, la CBH avait amélioré sa position sur le Saint-Laurent en faisant l'acquisition de la seigneurie des Îles et Îlets de Mingan<sup>23</sup>. Son personnel avait également pris position dans la baie des Esquimaux où, après une saison marquée par une concurrence intensive et parfois violente, elle fit l'acquisition des établissements de son principal opposant en 1837<sup>24</sup>. L'apparition fréquente de petits commerçants occasionnels sur les côtes du Saint-Laurent et du Labrador constituait toujours une menace, mais les positions de la CBH étaient suffisamment sécurisées pour lui permettre d'envisager un contrôle plus efficace des chasseurs nomades de la péninsule.

Les propos de chasseurs de Mingan, de passage à North West River en décembre 1837, rendent compte de la manière dont le contexte de monopole était utilisée par les commis pour exercer un contrôle sur les Autochtones. Interrogés par un employé de la CBH, qui tentait de connaître les raisons pour lesquelles ils avaient quitté leur poste d'origine, les chasseurs évoquèrent leurs insatisfactions envers le représentant de la compagnie à Mingan. Celui-ci avait évoqué la position avantageuse de la compagnie pour imposer des tarifs majorés aux Montagnais, sous prétexte que ces derniers n'avaient plus le choix d'apporter leurs fourrures à la CBH :

« It had been told them [aux Montagnais] at Mingan that the chief [le commis de Mingan] had said that now the H.H.B.Co. having the Esq[uimau]x Bay establishment the Indians were surrounded in every direction by the Co. Traders, [...] they must give their furs to them. They said it was not a wise saying for a Chief. Thus they would go where they pleased [...] without the knowledge of Mingan Traders. That the Coast was full of white People & traders, who had

---

<sup>22</sup> Alexander Robertson, Sept-Îles, à son supérieur, 22 août 1844, HBCA/PAM B.344/e/1, fo. 2d, 1M782.

<sup>23</sup> Frenette, *Mingan au XIXe siècle*, p. 23.

<sup>24</sup> Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 7, p. 3130, 3142, 3160; HBCA/PAM B.153/a/1, 1M105; À la baie des Esquimaux, David Ramsay Stewart avait acheté les mêmes postes de Nathaniel Jones en 1835 (Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 7, p. 3142).



provisions & goods of all kinds to span [spend?], & much more there they could purchase, and at a cheaper rate than the Mingan store<sup>25</sup>. »

Confrontés au chantage du commis, les Montagnais affirmaient avec force et conviction leur volonté d'indépendance envers la compagnie. La présomption d'exclusivité sur le produit de leur chasse, de même que l'imposition des conditions d'échange, n'étaient pas acceptables pour des chasseurs habitués à davantage de latitude dans leurs relations économiques. La présence des Montagnais aux établissements de la CBH à la baie des Esquimaux, peu après leur départ de Mingan, montre que les alternatives au monopole n'étaient malgré tout pas si nombreuses. Il n'en demeure pas moins qu'ils refusaient, en théorie tout au moins, de se voir imposer des restrictions sur leur liberté de commerce.

On devine qu'il devait en être de même pour la nation « fière et indépendante<sup>26</sup> » des Naskapis. En 1838, alors que l'occupation du lac Petitsikapau (Fort Nascopie) était enfin devenue une réalité, John McLean se rendit à North West River où se présentèrent peu après « all the Nascopie or Ungava Indians, at present residing in this part of the country, numbering seventy or eighty souls ». Avec le responsable de la CBH à la baie des Esquimaux, McLean évoqua l'établissement de Petitsikapau pour convaincre les Naskapis de retourner faire leurs transactions dans l'Ungava :

« we both adressed them, representing to them the advantages they would derive from having posts so conveniently situated on their lands, &c. After some deliberation among themselves, they expressed their intention to be guided by our advice, and to return forthwith to their lands<sup>27</sup>. »

---

<sup>25</sup> Rapport de George McKenzie, 28 décembre 1837, HBCA/PAM B.153/a/1, fos. 14d-15, 1M105.

<sup>26</sup> Selon Erland Erlandson. Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 23, cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 66.

<sup>27</sup> Wallace (éd.), *John McLean's Notes*, p. 215.

Le journal de North West River n'ajoute pas de précisions à ce compte rendu plutôt succinct de la rencontre. Il est probable que l'argument du monopole ait fait surface dans les discussions. Le rapport que rédigea McLean dès son retour à Fort Chimo, en 1838, témoigne de la position de force que tentait d'imposer le commis aux Naskapis:

« there exist no difference between the Tariffs at present & the Natives have all returned to the District, where it is the Companies interest. They should remain for obvious reason. By frequenting any of the Posts along the Gulf much of their time is necessarily lost, which might otherwise be employed hunting, besides roving about in this manner encourages a spirit of independence, which prevents the Gentlemen in this Quarter from introducing regulations, that might send to make them more industrious. A result which it is now sufficiently well known Kind treatment alone can never produce. Fear and a thorough conviction of their dependence upon us, in conjunction with Kind treatment judiciously applied might have some effect in producing a change for the better<sup>28</sup>. »

Ce rapport met de l'avant un objectif important, mais rarement explicité, de la politique visant à exercer un contrôle de la mobilité des Naskapis. Ce n'est plus la crainte de perdre une clientèle à la concurrence (écartée, pour un temps, en 1838) qui en est la principale motivation, mais plutôt une volonté de domination et de contrôle économique : susciter une dépendance envers la CBH et contraindre les Naskapis, par la peur au besoin, à adopter des habitudes de production compatibles avec les « intérêts de la compagnie ».

À partir du moment où les Naskapis commencèrent à contracter des dettes, ces dernières pouvaient se transformer en perte brute lorsque les fourrures étaient échangées pour des marchandises ailleurs qu'à l'endroit où elles avaient été accordées. Si elles étaient récupérées par un concurrent, les dettes se transformaient en double perte : celle des fourrures et celle du crédit accordé aux chasseurs. La

---

<sup>28</sup> HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 10, 1M1776, cité en partie par Cooke, «Ungava venture», p. 68 (souligné dans la copie originale).

politique de la compagnie consistait donc à assigner chaque chasseur à un seul établissement. Les fourrures étaient acceptées aux autres postes, mais elles étaient créditées à l'établissement « d'attache » du chasseur, qui ne pouvait recevoir des marchandises en échange<sup>29</sup>. Le crédit n'était donc pas qu'un encouragement à la consommation<sup>30</sup>, mais également un moyen concret pour contrôler les déplacements des Autochtones<sup>31</sup>.

Lorsque les Naskapis omettaient de rendre compte de leurs dettes à un autre poste, ils pouvaient se voir refuser d'autres crédits<sup>32</sup>. La réprimande pouvait aussi être plus directe et brutale, comme l'apprit à ses dépens Camatchewayo, à Fort Chimo, en novembre 1840 :

« Camatchewayo received 100 skins on debt at Fort Trial last Winter & came in here last Summer & traded the hunt he owed elsewhere, such conduct as this made me his debtor for a threshing which he received accordingly as well as my hand & feet could give it<sup>33</sup>. »

De pareils abus de pouvoir et l'expression répétée d'une volonté d'interdire aux Naskapis les côtes du Saint-Laurent et de la baie des Esquimaux nous laissent croire que les chasseurs ont pu percevoir une réelle restriction de leurs droits de circulation. Il est possible, toutefois, que l'application de mesures incitatives, c'est-à-dire l'ajustement des tarifs, l'établissement des Forts Nascopie et Trial, de même que la régularisation de l'approvisionnement en marchandises de traite, aient été suffisants pour les convaincre de limiter leurs activités dans l'Ungava. Quoi qu'il en soit, ils délaisseront North West River et Sept-Îles au profit des postes de l'Ungava

---

<sup>29</sup> Morantz et Francis, *La traite des fourrures*, p. 172.

<sup>30</sup> Voir sect. 3.2.2.

<sup>31</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 33, 1M96.

<sup>32</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 33, 1M96.

<sup>33</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 17d, 1M21

durant plusieurs saisons consécutives<sup>34</sup>. En 1844, le commis du poste de Sept-Îles notait que les chasseurs de l'Ungava ne s'étaient pas présentés à l'établissement de la côte du Saint-Laurent depuis leur visite en 1836<sup>35</sup>.

À partir de 1838, les commis réussirent à convaincre – ou à contraindre – les Naskapis de demeurer à l'intérieur des frontières de l'Ungava. Mais l'objectif visant à les faire quitter la côte n'était toujours pas atteint. Tant que Fort Chimo demeurait en opération, plusieurs chasseurs pouvaient restreindre leurs activités au secteur de la toundra. Dès septembre 1837, John McLean avait reconsidéré la pertinence de maintenir Fort Chimo dans l'éventualité où des établissements seraient érigés plus au sud :

« If the interior were occupied, Ungava [Fort Chimo] would in my humble opinion become altogether of secondary consideration when probably some other arrangement than this at present in contemplation could be made regarding it<sup>36</sup>. »

En 1839, l'occupation de l'intérieur était devenue réalité avec les établissements de Fort Nascopie (1838) et de Fort Trial (1839). Mais, pour le personnel de la CBH comme pour les chasseurs de l'Ungava, la subsistance était précaire à l'intérieur des terres. En 1840, ces deux postes devaient être abandonnés, faute de ressources locales et en raison des difficultés à les approvisionner<sup>37</sup>. Le retrait de l'intérieur suscita beaucoup de mécontentements parmi les Naskapis, et

---

<sup>34</sup> William Nourse, North West River, à George Simpson, 20 août 1843, HBCA/PAM B.153/b/2, fo., 1M217.

<sup>35</sup> Alexander Robertson, Sept-Îles, à son supérieur, 22 août 1844, HBCA/PAM B.344/e/1, fo. 2d, 1M782.

<sup>36</sup> HBCA/PAM B.38/b/2, fo. 50, 1M175, cité dans Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, , p. 64.

<sup>37</sup> Williams, «Introduction [Northern Quebec and Labrador Journals]», p. lxxiv; voir également sect. 2.3.2.

pour cause<sup>38</sup>. Leurs déplacements annuels étaient planifiés de façon à rejoindre au printemps les postes de traite, qu'ils trouvèrent abandonnés cette saison-là. Fort Trial sera de nouveau opérationnel, temporairement, en 1841-1842; mais c'est au Fort Nascopie, réoccupé à partir de 1842 jusqu'à la fin des années 1860, que seront concentrées les transactions avec les chasseurs de l'Ungava.

## 4.2 MONOPOLE À L'INTÉRIEUR DES TERRES (1843-1857)

La politique de restriction de la circulation fut appliquée avec plus de rigueur à Fort Nascopie, qui devint rapidement le seul établissement auquel les chasseurs purent se rapporter. La reconduite du bail des postes du Roi, en 1842, donna davantage de marge de manœuvre au personnel qui s'assurait ainsi d'une certaine stabilité aux frontières sud. Poursuivant le double objectif de concentrer les activités des chasseurs dans les régions boisées et de contrôler la dette (c'est-à-dire éviter la duplication de crédits impayés), la compagnie assigna tous les chasseurs naskapis à l'établissement de Fort Nascopie au printemps 1842<sup>39</sup>. Fort Chimo sera abandonné l'année suivante<sup>40</sup>.

L'occupation de l'intérieur des terres eut des répercussions immédiates sur la quantité de martres récoltées dans le district. La première année d'opération de Fort Nascopie (1838-1839) avait vu les exportations de martres (1443 pièces) augmenter de près de 500 % par rapport à la moyenne des cinq saisons précédentes (voir fig. 3.1). Après une chute drastique de la production en 1840-1841 (543), alors que les

---

<sup>38</sup> John McLean, « Report for 1840 », HBCA/PAM B.38/b/3, fo. 8, 1M175.

<sup>39</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 40d, 1M21.

<sup>40</sup> Le retrait des marchandises à Fort Chimo était prévu pour l'été 1842, mais le navire de la compagnie n'a pu se rendre à destination. Fort Chimo fut finalement évacué le premier septembre 1843 (HBCA/PAM B.153/b/1, fo. 84, 1M217; B.38/a/8, fo. 64, 1M21).

postes de l'intérieur avaient dû être temporairement abandonnés<sup>41</sup>, le rétablissement de Fort Trial, en 1841-1842, ramena les exportations à 1667 peaux. Enfin, la réoccupation de Fort Nascope et la fin des transactions à Fort Chimo entraînèrent les exportations de martres à un niveau record de 2595 unités.

Si la hausse des exportations de fourrures de martres entre 1838 et 1840 peut être attribuable à la concentration des transactions naskapies dans l'Ungava, celle de 1842-1843 rend certainement compte d'une véritable intensification du piégeage, puisque cette production ne sera jamais égale<sup>42</sup>. Elle coïncide avec une diminution sensible des entrées de peaux de caribou. Seulement 88 pièces seront recueillies cette année-là, comparativement à une moyenne de 580 par saison depuis 1832<sup>43</sup>. Selon toute vraisemblance, la compagnie imposa, dès la fermeture de Fort Chimo, une restriction sur les achats de peaux de caribou. Pour obtenir les marchandises dont ils avaient besoin, les Naskapis devaient désormais échanger presque exclusivement des fourrures<sup>44</sup>. La politique semble avoir eu un effet immédiat sur la production en 1842-1843, mais il fut de courte durée. La production de la saison suivante fut beaucoup moins considérable. En 1844-1845, elle connut une baisse drastique, qui s'explique par la période creuse du cycle de la martre<sup>45</sup>. La saison suivante, les Naskapis retournèrent en grand nombre dans la toundra. La martre était alors beaucoup plus abondante dans la région du lac Petitsikapau mais, comme l'écrivait

---

<sup>41</sup> John McLean attribua cette baisse à l'absence de la CBH à l'intérieur des terres ainsi qu'au fait que la chasse au caribou avait été mauvaise, ce qui avait contraint les Naskapis à se consacrer entièrement à leur subsistance (John McLean, « Report for 1840 », HBCA/PAM B.38/b/3, fo. 8, 1M175).

<sup>42</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 159; William Nourse, Rigolet, à A. Barclay, 25 août 1846, HBCA/PAM B.153/b/3, fos. 12-12d, 1M217; voir aussi fig. 3.1, p. 141

<sup>43</sup> Cooke, «Ungava venture», p. 177. Seules les données de sept saisons antérieures à 1842 sont disponibles, soit 1832-1833, 1834-1835, 1835-1836, 1836-1837, 1837-1838, 1840-1841 et 1841-1842.

<sup>44</sup> Une politique semblable de restriction sur les échanges de cuirs sera également appliquée aux chasseurs de caribous de l'est de la baie James (Morantz, «Not Annual Visitors', p. 67).

<sup>45</sup> Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 102.

Donald Henderson, le commis de Fort Nascopie, « the misfortune is, there are none looking after them<sup>46</sup>. »

Cette saison-là, la compagnie avait établi un poste au lac Manouane pour renouer les relations économiques avec les Inuits de l'Ungava<sup>47</sup>. Les Naskapis devaient continuer à faire leurs transactions à leur poste d'attache au lac Petitsikapau<sup>48</sup>, mais des chasseurs profitèrent du nouvel établissement pour obtenir davantage de munitions auprès du commis inexpérimenté de Manouane, Henry Connolly. Les visites des chasseurs au nouvel établissement entraînèrent une querelle entre le commis du Fort Nascopie et celui du lac Manouane. Le premier, Donald Henderson, reprocha au second d'avoir fourni poudre et munitions aux Naskapis en échange de viande. Selon lui,

« any one in the least acquainted with the habits of the Nascopies [...] knowing well, that as long as they got Ammunition and Tobacco for meat, they would confine themselves to barren grounds, and never look for a Marten<sup>49</sup>. »

La dispute entre les commis nous permet d'en savoir davantage sur les politiques de la CBH. Le « problème » du caribou auquel a fait référence Henderson avait été énoncé par Nicol Finlayson dès 1833<sup>50</sup>, mais la compagnie n'était pas, alors,

---

<sup>46</sup> Donald Henderson, Fort Nascopie, à William Nourse, North West River, 19 janvier 1846, HBCA/PAM B.153/c/1, fos.116-117, 1M377.

<sup>47</sup> William Nourse, North West River, à William Kennedy, 22 août 1844, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 36, 1M217; William Nourse, North West River, à Donald Henderson, Fort Nascopie, 11 février 1846, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 107, 1M217

<sup>48</sup> William Nourse, North West River, à Henry Connolly, Mainewan Lake, 21 juillet 1845, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 90, 1M217

<sup>49</sup> Donald Henderson, Fort Nascopie, à William Nourse, North West River, 19 janvier 1846, HBCA/PAM B.153/c/1, fo.116, 1M377

<sup>50</sup> « So long as they can supply their wants by trading leather and meat, they will be indifferent about hunting anything else besides deer », cité dans Cooke, «Ungava venture», p. 67

en position de refuser ni les peaux de caribous, ni la viande dont elle avait désespérément besoin. Depuis 1842, elle pouvait davantage appliquer un contrôle à la fois sur les entrées de produit et sur les sorties de marchandises.

Le responsable du district, William Nourse, appuya sans réserve la position d'Henderson, et la réprimande à Connolly fut sans équivoque. Il lui rappela deux règles importantes. D'abord, celle d'« un chasseur pour un poste » : les transactions des Naskapis devaient être concentrées à Fort Nascopie, et nulle part ailleurs<sup>51</sup>. L'autre règle était de ne pas permettre aux Naskapis de concilier la chasse au caribou et l'économie d'échange:

« Altho' it will be too late in as far as regards the present year, to remedy the injury already committed you will immediately on receipt of this discontinue to interfere with the Indians of Fort Nascopie or to afford them any encouragement to collect in the neighbourhood of the barren grounds where they can get no Furs. The post of which you have the charge was directed to be established [...] to supply stragglers from other quarters and particularly any Esquimaux from the Coast and you will see that the trade with the Nascapie Indians was directed to be confined to Fort Nascapie as the most Central & in everyway the most eligible post. [...] I was [...] surprised to hear that you were purchasing so much meat from Indians at such an enormous expense for the cost is not merely the ammunition and Tobacco you give for it, but the value of the Martens or other Furs they might have killed in the mean time and the encouragement given to them to spend the winter unprofitably by the facility to obtaining ammunition<sup>52</sup>. »

Connolly se défendit en évoquant les instructions du prédécesseur d'Henderson au Fort Nascopie, William Kennedy, qui lui avait permis d'acquérir, en cas de besoin, de la viande des chasseurs. Il n'en avait pas moins tenté de convaincre les deux bandes qui étaient passées au lac Manouane de retourner aux environs de leur poste d'attache:

---

<sup>51</sup> « The indians [...] were not to look for supplies elsewhere than at Fort Nascopie » (William Nourse, North West River, à Donald Henderson, Fort Nascopie, 11 février 1846, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 108, 1M217).

<sup>52</sup> William Nourse, North West River, à Henry Connolly, Manuwan lake, 11 février 1846, HBCA/PAM B.153/b/2, fos. 109-112, 1M217



« When they passed here last summer I tried to dissuade them from going down there telling them they ought to stop about their post it being more woody & where they were going they could not find any furs but the[y] said their home was down below<sup>53</sup>. »

Après les résultats catastrophiques des exportations de martres entre 1844 et 1846, William Nourse préconisa des mesures concrètes afin de maintenir les Naskapis près de Fort Nascopie (et loin du caribou).

« Such arrangements have been made this year as will I am confident prevent the indians from going so far from their own post & from the hunting grounds where Fur bearing animals are to be had[sic] and to render them as in previous years more dependant in receiving occasional Supplies throughout the winter & spring instead of being furnished to an extent which enabled them to remain out for twelve month at least<sup>54</sup>. »

Après la restriction sur les achats de viande et de peaux de caribous, on appliquait maintenant celle du crédit sur les marchandises. Les Naskapis seraient contraints de revenir à plusieurs reprises au Fort Nascopie pour obtenir l'équivalent du matériel qu'ils recevaient auparavant en une seule visite, au printemps. Les chasseurs se trouvaient alors devant deux alternatives : se priver d'une partie de leur matériel annuel pour pouvoir demeurer à proximité des caribous; ou concentrer leurs activités dans le secteur de Fort Nascopie. Plusieurs d'entre eux optèrent manifestement pour la seconde option, puisque les exportations de martres, en 1846-1847, connurent une augmentation sensible par rapport aux deux saisons précédentes<sup>55</sup>. Cet hiver-là sera également marqué par ce qui semble être la première grande famine dans l'Ungava depuis l'arrivée de la CBH en 1830.

---

<sup>53</sup> Henry Connolly, Mainawan Lake, à William Nourse, North West River, 8 avril 1846, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 125, 1M377.

<sup>54</sup> William Nourse, Rigolet, à Duncan Finlayson, Lachine, septembre 1846, HBCA/PAM B.153/b/3, fo. 15, 1M217.

<sup>55</sup> William Nourse, Rigolet, à George Simpson, 10 juillet 1848, HBCA/PAM B.153/b/3, fo. 30, 1M217; Archibald Barclay, Londres, à William Nourse, [Rigolet], 1 mai 1848, HBCA/PAM B.183/c/1, fo. 38, 1M380.

#### 4.2.1 Famines à Fort Nascopie

Selon Alan Cooke, les Naskapis auraient vécu trois famines dramatiques (durant les hivers de 1843-1844, 1846-1847 et 1848-1849) qui auraient entraîné le décès d'environ 110 individus<sup>56</sup>. D'emblée, une correction s'impose en ce qui concerne les vingt décès qu'il relève durant la saison 1843-1844. Les individus qui furent frappés par la famine, cette année-là, étaient des membres de trois familles montagnaises qui commerçaient à North West River, et non des Naskapis de l'Ungava. Lorsque William Nourse évoqua ces décès, en juillet 1844, il était sans nouvelle des postes de l'intérieur depuis l'automne précédent. Par conséquent, la famine qu'il décrivait était celle des « Indians trading in this quarter », c'est-à-dire ceux qui transigeaient à la Baie des Esquimaux<sup>57</sup>. Les mémoires d'Henry Connolly, auxquels se réfère aussi Cooke comme source d'information, ne signalent pas de famine antérieure à celle de 1846-1847<sup>58</sup>. En juin 1843, à Fort Nascopie, on mentionnait de fréquentes visites « from the Indians who are starving all over<sup>59</sup> », mais l'expression était courante et ne doit pas être interprétée dans son sens littéral, comme l'a démontré Mary Black-Rogers dans une analyse sémantique des variations du verbe « to starve » dans les journaux des postes<sup>60</sup>. La signification réelle de

---

<sup>56</sup> Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 103; Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 87-88.

<sup>57</sup> William Nourse, Rigolet, à George Simpson, 5 juillet 1844, HBCA/PAM B.153/b/2, fo. 27, 1M217

<sup>58</sup> Connolly, « Reminiscences ».

<sup>59</sup> HBCA/PAM B.139/a/2, fo. 3d, 1M96.

<sup>60</sup> Mary Black-Rogers, « "Starving" and Survival in the Subarctic Fur Trade. A Case for Contextual Semantics », In *Le Castor fait tout. Selected Papers of the Fifth North American Fur Trade Conference, 1985*, Bruce G. Trigger, Toby Morantz et Louise Dechêne (éd.), p. 618-647, Montréal, Lake St. Louis Historical Society, 1987

l'utilisation du mot *starvation* était particulièrement ambiguë lorsqu'il référait aux Naskapis. Selon Lucien M. Turner, l'importance du caribou était telle que son absence était, en soi, associé à la famine : « however great the abundance of other food, they consider them starving<sup>61</sup> ». Il est néanmoins fort probable que certains chasseurs aient eu des difficultés à subvenir aux besoins de leurs familles en 1843-1844. Le commis de Fort Nascope signala à quelques reprises de « poor accounts » en provenance de certaines régions de l'Ungava, et des Naskapis se réfugièrent chez les Moraves à Hopedale (1844) pour recevoir des secours<sup>62</sup>. À aucun moment, toutefois, le décès d'individus par inanition n'a été signalé et il n'y a certainement pas lieu de parler de l'hiver de 1843-1844 comme étant la « first mass starvation of Naskapis », comme l'a fait Alan Cooke<sup>63</sup>.

C'est plutôt en 1846-1847 qu'apparaissent les premiers grands problèmes de famines dans l'Ungava. Il n'est pas possible de déterminer avec précision le nombre de personnes qui perdirent la vie cet hiver-là. Peu après l'événement, les documents parlaient d'une vingtaine de décès; le décompte établi à partir du journal de poste est de 21 morts, alors qu'Henry Connolly, quelques années plus tard, en mentionnera 36<sup>64</sup>. Il est également difficile de déterminer les circonstances précises des événements, mais il est certain que ce sont les familles des meilleurs trappeurs qui ont été frappées : Ittabawabo perdit une de ses femmes et deux enfants<sup>65</sup>; son

---

<sup>61</sup> Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 276.

<sup>62</sup> William Gilbert Gosling, *Labrador its discovery, exploration, and development [microforme]*, London, A. Rivers, 1910, p. 297.

<sup>63</sup> Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 88.

<sup>64</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 148, cité par Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 87-90. Les chiffres avancés par Connolly dans ses mémoires sont sujets à caution. En ce qui concerne la famine de 1848-1849, il a écrit qu'elle avait entraîné la mort de 250 individus, ce qui correspond à la totalité de la population naskapie (Connolly, «Reminiscences», p. 155).

<sup>65</sup> Donald Henderson, Fort Nascope, à George Alder, Meshegama Lake, 21 mai 1847, HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 51-51d, 1M96.

frère Paytabais, trappeur prolifique parmi tous, sera aussi parmi les victimes<sup>66</sup>. D'après Henry Connolly, des familles qui seront touchées par la famine, probablement celles des deux frères nommés plus haut, se présentèrent à Fort Nascopie le 22 novembre 1846. Elles avaient manifestement consacré l'automne au piégeage; leur chasse comprenait 58 martres et 10 loutres, mais une seule peau de caribou<sup>67</sup>. Henry Connolly les rencontra quelque part entre le lac Manouane et Fort Nascopie en février 1847. Selon lui, les chasseurs se plaignirent de la quantité insuffisante de munitions qu'ils avaient reçue d'Henderson en novembre<sup>68</sup>. Le 26 mars suivant, trois femmes se réfugièrent à Fort Nascopie et annoncèrent que la famine avait décimé leurs familles :

« They bring the mournful intelligence that they are the sole survivors of a Camp of 19 souls-fifteen of which perished by hunger. They arrived in the most deplorable condition, their bodies reduced to skeletons having nothing to sustain life but old snowshoes, pieces of Parchment & tent leather. The poor wretched beings, notwithstanding all their privations, they managed to bring on, the few Furs they had collected during the winter, viz: 8 prime Otters, 13 Martens<sup>69</sup>. »

Quant à Ittabawabo, il se présenta en compagnie de Cheesh le 11 mai suivant, les deux chasseurs ayant chacun perdu trois membres de leurs familles respectives quelques jours auparavant<sup>70</sup>. Dans ces circonstances d'extrêmes nécessités, les familles naskapies ne reçurent qu'une aide minimale au Fort

---

<sup>66</sup> Great Britain. Parliament. House of Commons. Select Committee on the Hudson's Bay Company, *Report from the Select Committee*, p. 83.

<sup>67</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 21, 27, 1M96. Les quatre chasseurs qui se présentèrent à Fort Nascopie ne sont pas identifiés. C'est Henry Connolly qui a indiqué en marge du journal de Fort Nascopie qu'il s'agissait là des familles qui furent touchés par la famine. Il en a fait aussi mention dans ses mémoires. Connolly, «Reminiscences», p. 147

<sup>68</sup> Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 102. Connolly quitta le lac Manouane le 30 janvier et atteignit Fort Nascopie le 10 février (HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 24, 1M96).

<sup>69</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 27, 1M96.

<sup>70</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 32, 1M96; Donald Henderson, Fort Nascopie, à George Alder, Meshegama Lake, 21 mai 1847, HBCA/PAM B.139/a/4, fos. 51-51d, 1M96.

Nascopie. Au printemps 1847, Donald Henderson était davantage préoccupé par la subsistance de son personnel que par celle de la population nomade. Lorsque les veuves se présentèrent en mars, le commis hésita manifestement à leur venir en aide : « I am really at a loss what to do with these unfortunate beings. The fishery at this place has sometimes to be supplied with fish from the house, and our stock is now reduced to 200 fish<sup>71</sup>. »

Les chasseurs en situation précaire savaient pertinemment qu'ils ne trouveraient pas de quoi s'alimenter à Fort Nascopie. Après avoir perdu sa mère et deux enfants, Cheesh s'y présenta néanmoins dans l'espoir d'obtenir des provisions pour sauver le reste de sa famille, incapable de se rendre à destination. L'aide fut accordée avec réticence:

« Cheesh has come here to obtain a supply of provisions to enable them to reach this place. I have not a mouthful of any kind of Country produce, so I am obliged to give them a little pork & flour to save their lives<sup>72</sup>. »

Gravement diminué par la sous-alimentation et incapable de rejoindre sa famille, Cheesh devra néanmoins retourner à l'établissement quelques jours après son départ :

« Sunday 16 [...] Cheesh returned here during the night; the lakes being all flooded with water he could not proceed. So his family are left to their fate. [...] Monday 17 [...] There being nothing here to give to Cheesh in the way of food, he went to the hills and passed the day like a bear feeding on berries<sup>73</sup>. »

---

<sup>71</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 27, 1M96.

<sup>72</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 32, 1M96.

<sup>73</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 32-33, 1M96. Il est possible que la famille de Cheesh ait survécu. Le 30 octobre 1847, le journal de Fort Nascopie mentionne que le chasseur quittait l'établissement pour rejoindre sa famille (HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 40, 1M96).

L'aide accordée à Fort Nascopie était donc limitée lors des rares occasions où elle était possible. Les employés de la CBH eurent du mal à assurer leur propre subsistance durant l'hiver de 1846-1847; ils durent évacuer d'urgence l'établissement le 17 juin 1847 pour se réfugier à North West River<sup>74</sup>.

Deux autres familles périrent en 1847-1848, mais le pire restait à venir. L'hiver suivant, la bande d'Ittabawabo fut décimée : sur un groupe de 97 individus, 56 trouvèrent la mort durant une chasse au caribou<sup>75</sup>. La correspondance nous permet, cette fois, d'avoir une idée précise des événements<sup>76</sup>. Le 25 septembre 1849, Richard Hardisty faisait un premier rapport à George Simpson :

« a good number of them took their Debts early in the spring of '48 from Mr Donald Henderson at Nascopie and proceeded from there to the Barrens Lands with the intention of spearing Deer as they crossed this River. It appears however that no Deer Crossed the River where they expected to find them, and having consequently to depend wholly on their Ammunition it at last become expended when having no means left them by which they could procure subsistance they at last after eating the few Deer & Otter Skins they had collected fell victims to Starvation to the number of 97 Individuals being 18 Hunters with their wives & families<sup>77</sup>. »

On apprit plus tard que quarante-trois individus avaient réussi à s'en tirer. Le récit des survivants, du moins tel qu'il fut rapporté à Hardisty, est particulièrement intrigant:

« the loss of life from starvation of Indians belonging to Nascopie during the Winter of 48/49 turns out to be less serious than it was before supposed to be. Instead of 96 as before stated 54 is now said to be the actual number of Indians starved to Death, the others were believed by

---

<sup>74</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 36, 1M96.

<sup>75</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 154; Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 23 septembre 1850 (HBCA/PAM B.153/a/12, fos. 30d-31, 1M106).

<sup>76</sup> Les journaux de postes du Fort Nascopie entre juin 1848 et juin 1850 n'ont pas été conservés.

<sup>77</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 25 septembre 1849, HBCA/PAM B.153/b/4, fos. 8d-9, 1M217

their Relations to have shared the same fate, and were nearly doing so when a Band of Deer passing so near where they were encamped one feable old Man of the party mustered sufficient strength to set a few snares, and having caught a few Deer, this saved the lives of himself & Party<sup>78</sup>. »

Les similitudes entre cet extrait et un récit de la tradition orale naskapie, qui sera publié en 1894 par Lucien M. Turner, sont frappantes. Dans les deux cas, on retrouve une bande naskapie sauvée de la famine par un vieil homme qui chasse les caribous avec des collets<sup>79</sup>. Il ne sera évidemment jamais possible de savoir lequel des deux récits tire sa source de l'autre. Si c'est l'histoire qui a inspiré la légende, le succès du vieil homme, qui a réussi à attraper quelques caribous à l'aide de simples collets, est plutôt exceptionnel. Il est plus probable que la légende ait précédé les événements de l'hiver 1848 et qu'elle ait servi à expliquer la survie dans une cause désespérée. Il est aussi possible que les survivants en soient venus à la nécessité, comme ce fut le cas en 1846-1847, de se nourrir des corps des victimes pour ne pas subir le même sort. Leur tradition leur a peut-être servi à éviter d'avoir à justifier le cannibalisme, qui aurait été condamné, sans égard aux circonstances, à la fois par les commis et les autres Naskapis.

#### 4.2.2 Les causes des famines

Évidemment, il est difficile d'établir *a priori* une relation de cause à effet entre les politiques de la CBH et tous les problèmes d'alimentation observables après l'arrivée de la compagnie dans l'Ungava, d'autant plus que les famines ne sont pas survenues dans des contextes identiques. La première (1846-1847) a manifestement frappé des chasseurs qui pratiquaient le piégeage dans la région du lac Petitsikapau,

---

<sup>78</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 23 septembre 1850, HBCA/PAM B.153/a/12, fos. 30d-31, 1M106

<sup>79</sup> *The Starving Indians*, dans Turner, *Ethnology of the Ungava District*, p. 349-350.

alors que la seconde (1848-1849) est survenue dans la toundra, durant la chasse au caribou. Les circonstances sont différentes et les causes le sont probablement aussi. Néanmoins, il est probable que l'ensemble des stratégies visant à contrôler la mobilité des chasseurs ait eu un effet déstabilisant sur les familles naskapies, ce qui a pu avoir pour conséquence de fragiliser l'équilibre précaire nécessaire à la subsistance dans l'Ungava-Labrador.

En s'appuyant sur les mémoires d'Henry Connolly, Alan Cooke attribua au commis de Fort Nascopie, Donald Henderson, la responsabilité unique de toutes les famines des années 1840 (y compris celle, toute théorique, de 1843-1844) :

Connolly croyait, et les archives de la CBH lui donnent raison là-dessus, que le refus d'Henderson de donner aux Naskapis suffisamment de munitions pour chasser le caribou, avait été la cause directe de la mort d'environ 110 d'entre eux<sup>80</sup>.

Quelques remarques s'imposent. D'abord, la responsabilité unique du commis Henderson paraît douteuse. La partialité de son accusateur, Henry Connolly, est pour le moins suspecte dans un jugement sur un confrère qui l'avait auparavant discrédité auprès de ses employeurs<sup>81</sup>. Connolly était en poste au moment de la famine et c'est lui qui dû en répondre auprès du gouverneur Simpson<sup>82</sup>. Il avait par conséquent tout avantage à en attribuer l'entière

---

<sup>80</sup> Cooke, «L'indépendance des Naskapis et le caribou», p. 103. Cooke est encore plus explicite sur la responsabilité d'Henderson dans Cooke, *History of the Naskapis of Schefferville*, p. 88. « Donald Henderson, considered the company's interests first and foremost, and he gave out no more ammunition than he considered absolutely necessary. He was wrong more than once, as repeated disaster demonstrated. » À noter que Cooke lui attribue également l'hypothétique famine de 1843-1844, alors qu'Henderson n'était pas encore en poste à Fort Nascopie.

<sup>81</sup> L'antipathie viscérale de Connolly envers Henderson est évidente à la lecture des commentaires que le premier ajouta en marge du journal de poste tenu par le second en 1845-1846. Les accusations de mensonge y sont omniprésentes même pour commenter les informations qu'Henderson n'avaient aucun intérêt à déformer (HBCA/PAM B.139/a/3, 1M96, *passim*).

<sup>82</sup> Connolly, «Reminiscences», p. 155.



responsabilité à son prédécesseur. Par ailleurs, c'est William Nourse qui a donné l'ordre de restreindre l'ensemble des marchandises remises à chaque chasseur<sup>83</sup>.

De plus, la limitation des munitions ne nous apparaît pas une explication suffisante aux problèmes de subsistance. La politique s'inscrivait dans un ensemble de stratégies visant à restreindre la mobilité des Naskapis aux environs de l'établissement de Fort Nascope. La distribution d'alcool, la dépréciation de la valeur d'échange du cuir de caribou et les primes au rendement versées aux meilleurs trappeurs s'inscrivaient également dans cet ensemble. Par ailleurs, ce n'est sans doute pas un hasard si la famine de 1846-1847 a frappé les éléments les plus productifs en matière d'économie d'échange. Ittabawabo et Paytabais avaient développé des habitudes de consommation. Ils passaient certainement davantage de temps dans les secteurs propices au piégeage, où la subsistance était plus difficile.

Quant à la famine de 1848, sa première cause est un changement dans les routes de migration des caribous. La chasse du printemps se faisait à la lance, un instrument beaucoup plus efficace que le fusil pour frapper le maximum de bêtes au moment où, vulnérables, les cervidés traversaient en grand nombre les rivières de la toundra. C'est par la suite, lorsque les grands troupeaux se dispersaient et cessaient leurs mouvements migratoires durant l'hiver, que les munitions devenaient nécessaires.

Les stratégies de la CBH auraient certainement été plus efficaces et ses conséquences moins dramatiques si les administrateurs avaient pris soin de pourvoir l'établissement du lac Petitsikapau en vivres. L'effet d'instabilité causé par

---

<sup>83</sup> La restriction sur les munitions était par ailleurs appliquée avant l'arrivée d'Henderson dans l'Ungava (William Nourse, North West River, à Henry Connolly, Manwan Outpost, 25 juillet 1846. HBCA/PAM B.153/b/3, fo. 7, 1M217).

les restrictions économiques et territoriales auraient pu être en partie compensé par une sécurité alimentaire.

On ne peut discerner de changements de politiques suite aux événements de la seconde moitié des années 1840 qui seront rapidement évacués de la mémoire des administrateurs. L'épisode dramatique refera néanmoins surface en 1857 devant la commission du Conseil privé de Londres sur les activités de la CBH. George Simpson sera confronté à des lettres reçues par William Kennedy d'un collègue de l'Ungava (probablement Connolly), dans lesquelles il était fait mention des nombreux décès et de la quantité insuffisante de munitions distribuées. Simpson niera en avoir eu connaissance. L'information constituait, selon lui, « an exaggerated statement<sup>84</sup> ». Devant l'insistance d'un commissaire, Simpson réaffirma à trois reprises son ignorance de l'épisode qu'Hardisty lui avait pourtant expliqué en détails :

[Commissaire Reobuck] In your 37 years' experience in that territory, you have never heard of any transaction like that, and deaths like that?

[George Simpson] Never, except in Mr. Kennedy's letter

[Commissaire Reobuck] Not in your own experience?

[George Simpson] Certainly not.

[...]

[Commissaire Reobuck] Then you do not believe that statement?

[George Simpson] I do not<sup>85</sup>.

---

<sup>84</sup> Great Britain. Parliament. House of Commons. Select Committee on the Hudson's Bay Company, *Report from the Select Committee*, p. 83.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 83.

### 4.3 LA CONVERSION RELIGIEUSE DE MANAK

À partir de la seconde moitié des années 1840, les Oblats commencèrent à tenir des missions religieuses sur la Côte-Nord. Pour les Naskapis, cet événement annuel représenta un prétexte de choix pour reprendre les voyages à Sept-Îles, puisque les commis locaux pouvaient difficilement s'opposer à la venue de chasseurs « étrangers » durant ces pèlerinages. Certains chasseurs de l'Ungava en profitèrent manifestement pour tenter de contourner le monopole de Fort Nascopie. L'histoire de Manak constitue un bon exemple de cette dimension économique de la conversion religieuse des Naskapis.

Le 22 septembre 1840, à Fort Chimo, le commis notait dans son journal l'arrivée de deux chasseurs, « Natives of this quarter », en provenance de la baie de Sept-Îles, « where they have been for several years past<sup>86</sup>. » L'un d'entre eux était sans doute Manak qui, en 1841, avait une dette accumulée de 350 « Made Beaver » à l'établissement de la Côte-Nord. Le chasseur a vraisemblablement entretenu, durant plusieurs années, des rapports étroits avec l'établissement de Sept-Îles et les Montagnais de l'endroit.

Le nom de Manak (ou Manuk) apparaît pour la première fois dans les journaux de poste en janvier 1841, alors qu'il se présente à Fort Chimo en compagnie des principaux chasseurs de la bande d'Ittabawabo, « five of the best Hunters belonging to Ungava<sup>87</sup> » Ses années passées sur le territoire des Montagnais de Sept-

---

<sup>86</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 15d, 1M21.

<sup>87</sup> HBCA/PAM B.38/a/8, fo. 19d, 1M21.

Îles ont sans doute encouragé sa participation à l'économie d'échange. Après la fermeture de Fort Chimo, Manak fut l'un des visiteurs assidus de Fort Nascope entre 1842 et 1845<sup>88</sup>. Il ne fréquenta probablement pas la côte du Saint-Laurent durant cette période.

En 1845, les prêtres missionnaires Oblats entreprirent leur mission d'évangélisation dans les postes du Roi et firent manifestement forte impression sur Manak. En juin, le père Durocher rencontra à Sept-Îles « quelques familles Naskapis, nation infidèle qui demande, depuis vingt ans, d'être éclairée du flambeau de la foi<sup>89</sup> ». Manak ne participa pas à cette mission puisqu'on le retrouvait à Fort Nascope au même moment, mais sa conversion religieuse fut peut-être alimentée par les rapports de ceux qui y étaient présents. En mai 1846, le commis de Fort Nascope raillait Manak qui se présenta à Fort Nascope « for a little grog (Rum) to try the precepts of Solomon<sup>90</sup> ». Il assista sans doute à la mission du père Durocher en juillet 1847; au printemps suivant, un de ses fils remettait au commis de Fort Nascope une note rédigée en langue montagnaise par le missionnaire oblat à Sept-Îles<sup>91</sup>. Dans la seconde moitié des années 1850, les visites de Manak à Sept-Îles devinrent plus fréquentes et les traces de sa conversion au catholicisme plus

---

<sup>88</sup> En 1841-1842, il se présente trois fois à Fort Chimo, trois fois à Fort Nascope la saison suivante et à cinq reprises au même endroit en 1843-1844 ainsi qu'en 1844-1845 (HBCA/PAM B.38/a/8, fos. 19d, 29d, 33, 34, 41d-42, 48; B.139/a/1, fos. 12d-13; B.139/a/2, fos. 2, 2d, 3, 3d, 5d, 8; B.139/a/3, fo. 3d, 4d, 6, 6d, 11d-12, 13d, 14d).

<sup>89</sup> Association de la propagation de la foi (Diocèse de Québec), *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec et autre qui en ont ci devant fait partie. Juillet 1847, no.7 Avec approbation des supérieurs*, Québec, Fréchette et Frère, Imprimeurs-libraires, 1847, p. 108-109.

<sup>90</sup> HBCA/PAM B.139/a/3, fos. 14d-15, 1M96. Selon le commis de Fort Nascope, la première femme de Manak, âgée et incapable de marcher, aurait été tuée par le fils sur l'ordre de son père. Il s'agit certainement d'un cas d'euthanasie qui, selon William H. A. Davies, était pratiquée sur les personnes âgées, parfois à leur propre demande. Davies écrit que c'était le plus proche parent qui pratiquait l'euthanasie par strangulation, ce qui correspond à ce qui s'est passé pour l'épouse de Manak (Davies, «Notes on Ungava Bay », p. 132).

<sup>91</sup> HBCA/PAM B.139/a/4, fo. 46, 1M96. La note remise par le fils de Manak est le seul document qui ait été conservé dans la série « Correspondance Inward » du Fort Nascope (HBCA/PAM B.139/c/1, fo. 1, 1M377).

évidentes. S'il est certain que l'adhésion au catholicisme de Manak expliquait en partie ses voyages à Sept-Îles, des motivations économiques n'y étaient probablement pas étrangères. La concurrence, qui se manifestait périodiquement sur les côtes du Saint-Laurent depuis vingt ans, devenait de plus en plus difficile à contrôler pour la CBH<sup>92</sup>. Pour les chasseurs aux prises avec le monopole intransigeant de la CBH, Sept-Îles devenait à nouveau une option intéressante.

Dès 1853, les expéditions des chasseurs de l'Ungava sur la côte du Saint-Laurent commencèrent à ennuyer sérieusement les dirigeants de la compagnie<sup>93</sup>. En 1856, le groupe de chasse de Manak, qui commençait vraisemblablement à se distinguer des trois bandes traditionnelles, vécut une famine importante, au cours de laquelle Manak perdit sa femme. Le chasseur refusa de l'enterrer sous prétexte qu'elle n'était pas catholique et que, d'après ce que rapporte le commis, « the priest has told us never so much as to touch an unchristened corpse<sup>94</sup>. » L'événement laissa probablement sa marque sur Manak, qui renforça ses liens avec Sept-Îles par la suite. Des rumeurs circulaient dans la péninsule au sujet des tarifs avantageux qu'on pouvait obtenir au Saint-Laurent :

« It appears that Manak has seen some of the Seven Island Indians & a few 'of those rascally riffraff who left NW River a few years ago. They tried to entice these (Manak & gang) Indians to go along with them down to Seven Islands & I fear will at last succeed in doing so. It is a pity that those Indians are allowed to go up so far inland. They told them that for a Male Marten they got 10 Castors & for a Buckskin 15 Castors. Now when all the Nascopies come to

---

<sup>92</sup> Après l'acquisition du bail des postes du Roi et jusqu'au début de la colonisation du Saguenay, en 1842, la CBH vécut une relative tranquillité dans les districts de Mingan et des King's posts. Selon John Galbraith, durant cette période, « its only serious competitors were the fishermen who frequented the river and the gulf » (Galbraith, *Hudson's Bay Company as an imperial factor*, p. 30). Vers la fin des années 40, on assistera à une reprise des activités des petits commerçants dans les postes du Roi. Jacques Frenette relève au moins six petits commerçants qui opéraient dans la région de la basse Côte-Nord pendant la saison 1849-1850, et ce type de concurrence sera présent dans le district durant toute la décennie suivante (Frenette, « Commerce des fourrures et compétition », p. 44).

<sup>93</sup> George Simpson à D.A. Smith, premier avril 1853, Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, doc. 1124.

<sup>94</sup> HBCA/PAM B.139/a/10, fos. 7d-8, 1M96.

learn this, I see nothing that can prevent some of them going down to Seven Islands with Deerskins<sup>95</sup>. »

Dans la perception du commis, les intérêts économiques de Manak expliquaient donc son attrait pour Sept-Îles. Le vieux chasseur prendra bientôt le leadership d'un groupe de Naskapis qui viendra s'établir de façon permanente dans les territoires du bassin hydrographique du Saint-Laurent. À Fort Nascopie, Henry Connolly ne cachait pas sa désapprobation à l'égard de ce déplacement non « sanctionné » par la compagnie. Sa dernière référence à Manak, le 24 mai 1857, rend compte de son irritation :

« Old Manak appears to be again going to 7 Islands & this time is to take his sons-in-law Mistigoosh & Omoichascote. It is no wonder that Indians will go there, when people are fools enough as to encourage them to resort to their posts, to the great injury to the interests of the Hon[ora]ble Company<sup>96</sup>. »

Au moins huit chasseurs quittèrent la région pour Sept-Îles<sup>97</sup>. Le rapport que produisait le père Charles Arnaud sur sa mission, à l'été 1858, explique les motivations de leur départ définitif de l'Ungava. On peut présumer que le leader Manak était le vieux chef naskapi « Mark », « que l'âge [commençait] à appesantir » lorsque le père Arnaud le rencontra à Sept-Îles. Le prêtre songeait alors à étendre sa mission à l'Ungava et tentait de trouver des guides, responsabilité que déclina Mark (Manak), en raison de son départ définitif de Fort Nascopie :

Père, me dit-il, je n'irai point à Petshikupau [Petitsikapau], parce que je n'y trouverais rien pour vivre; on peut mourir aux portes du poste sans recevoir le moindre secours. Le commis ne reçoit dans son poste que des objets pour échanger avec la pelleterie, mais il n'a des vivres,

---

<sup>95</sup> HBCA/PAM B.139/a/10, fo. 6, 1M96.

<sup>96</sup> HBCA/PAM B.139/a/11, fos. 12-12d, 1M96.

<sup>97</sup> Père Arnaud, O.M.I., à l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, avril 1859, Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, doc. 1207, p. 3062.

des provisions que tout juste ce qu'il lui en faut pour lui-même. Souvent il a eu besoin d'avoir recours aux sauvages, pour s'empêcher de mourir de faim, et lorsque quelqu'un d'entre nous se trouve sans vivres, il n'est pas assuré en gagnant le poste de recevoir une bouchée; il mourra sans secours, parce que le gardien se trouve aussi dépourvu que lui.

Père, j'ai abandonné ces lieux, car depuis longtemps les commis m'ont toujours trompé, ils nous faisaient toujours espérer que la robe noire viendrait nous apprendre la Saint[sic] Prière. J'ai dit à mes enfants; nous ne retournerons plus à ce lieu, nous descendrons vers la mer où chaque année nous verrons la robe noire<sup>98</sup>.

Les Naskapis prévoyaient passer l'hiver au lac Ashuanipi, où les chances de survie étaient meilleures que dans la région du lac Petitsikapau. En dépit de son refus de guider le prêtre oblat, Mark-Manak ne l'encouragea pas moins à entreprendre sa mission dans l'Ungava. Il lui conseilla de se rendre d'abord à la baie des Esquimaux, à partir de laquelle il pouvait atteindre Fort Nascope en quinze jours. Le chef fit aussi allusion aux marchands de la côte labradorienne :

tu pourrais visiter ceux de nos frères qui sont sur les bords du détroit, où de nouveaux marchands viennent d'établir des comptoirs. Les sauvages attirés par la nouveauté s'y rendent de bien loin, j'ai visité ces lieux il y a peine quatre ans<sup>99</sup>.

Les propos de Mark-Manak, tels que rapportés par le père Arnaud, laissent transparaître sa perception de la CBH. La première raison évoquée pour expliquer son départ de l'Ungava est l'impossibilité d'y recevoir une assistance alimentaire. On peut « mourir aux portes » de Fort Nascope « sans recevoir le moindre secours ». La remarque n'est certainement pas sans rapport avec la famine qui toucha sa propre famille et qui précéda de peu son départ pour Sept-Îles. Le chasseur évoque également les « espoirs » des Naskapis, entretenus par les commis, concernant la venue d'un prêtre à Fort Nascope. Or, nous verrons plus loin que c'est le départ du

---

<sup>98</sup> Père Arnaud, O.M.I., à l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, avril 1859, dans *Ibid.*, vol. 6, doc. 1207, p. 3064.

<sup>99</sup> *Ibid.*, vol. 6, doc. 1207, p. 3064.

groupe de Manak qui incita le gouverneur Simpson à autoriser la visite d'un missionnaire. Si le personnel de la compagnie a entretenu « depuis longtemps » les espoirs à ce sujet, c'est manifestement pour retenir les chasseurs dans la région de Fort Nascope. Enfin, Manak souligne l'attrait des Naskapis pour la « nouveauté » et les « marchands qui viennent d'établir des comptoirs » sur la côte du Labrador, allant même jusqu'à suggérer au père Arnaud d'y faire une visite<sup>100</sup>. On ne peut s'empêcher de percevoir, derrière cette manifestation d'enthousiasme, la célébration d'une alternative aux conditions imposées à Fort Nascope.

Manak ne profita toutefois pas longtemps des conditions « économico-spirituelles » avantageuses du Saint-Laurent. L'isolement de Fort Nascope avait un avantage, celui de limiter les risques de propagation des maladies d'origines eurocanadiennes. En février 1860, la nouvelle du décès par maladie de Manak et de sa famille, « who belonging to this Post [but] who had of late resorted to Seven Islands », atteignait le poste de Fort Nascope<sup>101</sup>.

Manak ne sera évidemment pas le seul à manifester un attrait pour la spiritualité. Pendant que sa ferveur religieuse se manifestait au sud, celles de Mayish et de plusieurs autres s'éveillaient à l'ouest, auprès des Autochtones du poste de Nichicun. En avril 1851,

« Mayish, his two Sons, Cheechehoo & the widow & son of the late Patabais arrived from the lower parts of the country. [...] These & other Indians had seen Nitchikun Indians last summer, from whom they learned to sing hymns & prayers, and have become so religious that they threaten to leave this post & attach themselves to the above post, should there be no priest or minister come here to instruct them<sup>102</sup>. »

---

<sup>100</sup> Il s'agit fort probablement de l'établissement de la compagnie Hunt & Henley à Paul's Island (voir sect. 4.4).

<sup>101</sup> HBCA/PAM B.139/a/14, fo. 9d, 1M97

<sup>102</sup> HBCA/PAM B.139/a/5, fos. 11d-12, 1M96.



La direction de la CBH n'a manifesté aucun empressement à satisfaire aux requêtes de Mayish, pas plus qu'elle n'en avait montré envers les demandes similaires de Manak ou des Montagnais de North West River. Les appels à la venue de prêtres missionnaires étaient appuyés par les responsables locaux<sup>103</sup>, mais George Simpson se montra peu réceptif envers ces Naskapis qui, selon le gouverneur, étaient « particularly anxious to obtain [religious] instructions ». Évidemment, les dépenses que pouvaient entraîner le séjour d'un prêtre figuraient parmi les arguments avancés par le gouverneur pour expliquer ses réticences<sup>104</sup>. Simpson réévalua toutefois sa position en 1858 et appuya le projet de visite soumis par le père Arnaud. Il n'était pas en mesure d'empêcher le missionnaire de mener son projet à terme et il aurait été très « impolitic », selon l'expression du gouverneur, de faire obstruction aux plans de l'Évêque de Québec, qui tenait au projet. Évidemment, il fallait aussi éviter que d'autres Naskapis suivent l'exemple du groupe de Manak :

« as the Nascopies are so bent on seeing a priest that they came out to the St Lawrence for that purpose it is better to meet their wishes, in the hope that they may rest quietly at their hunting grounds, instead of wasting their time in travelling to the Mission at Mingan [et Sept-Îles]<sup>105</sup>. »

La venue d'un missionnaire devait donc permettre de garder les Naskapis « tranquilles », afin qu'ils puissent consacrer leur temps à l'exploitation des ressources de l'Ungava-Labrador et, ce faisant, aux intérêts de la compagnie.

---

<sup>103</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 23 septembre 1850, HBCA/PAM B.153/a/12, fo. 30, 1M106.

<sup>104</sup> George Simpson à D.A. Smith, premier avril 1853, Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, doc. 1124.

<sup>105</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay, 26 mars 1858, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 166, 1M377

La concurrence, qui a toujours été le catalyseur de mouvement pour la CBH, pourrait avoir influencé, encore une fois, la décision de Simpson. Sur la côte du Labrador, les Moraves avaient un moyen de clientélisation dont la CBH ne disposait pas : la spiritualité. Une minorité de Naskapis s'était convertie au protestantisme et recevait une formation religieuse auprès des missionnaires<sup>106</sup>. Selon le père Babel, « les moraves faisaient tous leurs efforts pour les [Naskapis] attirer à eux. C'est ce qui a obligé les Messieurs de la compagnie à s'adresser à nous <sup>107</sup> ». Les bons tarifs et les marchandises ne suffisaient plus à prévenir la concurrence des Moraves; il fallait aussi offrir l'encadrement religieux que les Naskapis demandaient.

Après plusieurs tentatives infructueuses, la première visite missionnaire à Fort Nascopie sera celle du père Louis Babel, en 1867<sup>108</sup>. Le père oblat répéta l'expérience l'année suivante, et le bilan qu'il fera de cette seconde visite sera essentiellement comptable : « Voici le résultat de ma courte visite: trente confessions, trente un baptêmes d'enfants, quarante deux baptêmes d'adultes, six mariages, quatre bigames séparés<sup>109</sup>. » Parmi ces doubles unions défaites, il signalait celle du « vieux chef ». Il s'agissait probablement d'Ittabawabo ou de Picahejeo<sup>110</sup>. Contrairement à Manak et Mayish, les deux chasseurs âgés n'ont vraisemblablement

---

<sup>106</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay District, 26 mars 1858, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 159, 1M377

<sup>107</sup> R. P. Babel à son supérieur de la mission, 3 novembre 1868, dans Association de la propagation de la foi (Diocèse de Québec), *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec et autres missions qui ont ci devant fait devant fait partie. mai 1870*, Québec, P. G. Delisle, Imprimeur, 1870, p. 63.

<sup>108</sup> Louis Babel à ses supérieurs, 1 novembre 1867, Association de la propagation de la foi, *Rapport sur les missions du diocèse de Québec et autres mission qui en ont ci-devant fait partie. Avril 1868*, Québec, Imprimeur de l'Archevêché, 1868, p. 13-22.

<sup>109</sup> R. P. Babel à son supérieur, 3 novembre 1868, *Ibid.*, p. 59.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 61-62. Ittabawabo était mentionné dans le livre de compte de Fort Nascopie l'année de la visite du père Babel, mais le titre de « Chef » était alors indiqué à côté du nom de « Pakahegow » (Picahejeo) (IIBCA/PAM B.139/d/1, fo. 8d, 1M539).

jamais été attirés par la religion catholique avant de voir arriver le père Babel sur leur territoire.

#### 4.4 UN MONOPOLE À L'AGONIE (1857-1867)

Les Naskapis qui, sous le leadership de Manak, quittèrent l'Ungava pour Sept-Îles, n'étaient pas les seuls à tenter de se soustraire au « régime » de la CBH dans l'Ungava. Leur migration vers la côte du Saint-Laurent était un symptôme de l'effritement du monopole de la CBH sur les côtes sud et est de la péninsule. À l'intérieur des terres, les propres établissements de la compagnie pouvaient aussi représenter un obstacle au contrôle de l'économie des Naskapis. En visitant le poste de Nichikun à partir de 1851, Mayish et de sa famille obtenaient des avantages économiques. Le commis de Nichikun leur donna des munitions et du tabac à crédit, ce qui contrevenait aux règles de la compagnie. Les reproches qu'adressa le commis de Fort Nascopie (Henry Connolly) à son homologue rendent très clairement compte des restrictions imposées sur la circulation extrarégionale:

« all you should have done was to have sent them back without any ceremony but you appear to have been very obliging in giving them debts, which will without doubt stimulate others to pay you similar visits. Some of the Nascopies passed a part of the winter along with some of your Indians, who wanted very much to come here, but last fall I had told the Indians of this post should they see any Nitchiquon Indians to tell them I did not want to see them nor give them anything should they come. That alone kept them back. Mayish & gang have come back. They passed the most part of the winter along with some of your Indians, but unfortunately for you, they starved so much that they had to part company without which Master Mayish would never have dreamed of showing his face here after having been entertained so grandly at Nitchiquon but I have every hope these fellows will be in no hurry to pay you a visit again, but others may<sup>111</sup>. »

---

<sup>111</sup> Henry Connolly, Fort Nascopie, à Robert Chilton, Nitchiquon, 30 juin 1855, HBCA/PAM B.139/a/9, fos. 13d-14d, 1M96.

Le contrôle de la dette demandait celui des populations. Les déplacements des Autochtones de Fort Nascopie et de Nichikun devaient être restreints aux environs de leur poste d'attache: s'ils s'aventuraient à un autre établissement, ils risquaient de se voir renvoyer « without any ceremony » et d'avoir à se débrouiller sans les munitions nécessaires à leur survie.

La correspondance de Connolly détonne par ailleurs à quelques reprises avec l'image de « protecteur » des Naskapis qu'il se donnera dans ses mémoires, image perpétuée par Alan Cooke<sup>112</sup>. Accusé par Connolly d'avoir donné des munitions aux chasseurs de l'Ungava, le commis de Nichikun lui répondit qu'il avait agi « to Keep them alive as they complain that you do not supply them with enough ammunition<sup>113</sup> ». Dans ses mémoires (ca. 1910), Connolly critiquait pourtant la restriction sur les munitions appliquée par Henderson qui avait, selon lui, « a very wicked and foolish notion, that the more ammunition the Indians got, the less they would hunt for fur animals, but would run after the deer<sup>114</sup>. » Plusieurs années auparavant, il défendait pourtant le même principe auprès du commis de Nichikun, sans se préoccuper des difficultés que cela pouvait représenter pour leur survie : « if they [les Naskapis] are short of it [de munitions], it is their own fault. It is not Deerskins that are wanted but Martens<sup>115</sup> ».

---

<sup>112</sup> Selon Cooke, « grâce à des gérants compréhensifs comme Connolly, les Naskapis et la HBC développèrent progressivement un nouveau modèle d'activités de chasse, de piégeage et de pêche adapté à la fois au besoin des Naskapis de chasser le caribou et au désir de la HBC d'obtenir de belles fourrures » (Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 103)

<sup>113</sup> Robert Chilton Sr., Nitchiquon, à Henry Connolly, Fort Nascopie, 31 juillet 1855, HBCA/PAM B.139/a/10, fo. 16, 1M96.

<sup>114</sup> Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 102.

<sup>115</sup> Henry Connolly, Fort Nascopie, à Robert Chilton, Fort Nascopie, 1 septembre 1855, HBCA/PAM B.139/a/10, fo. 17, 1M96.

Les relations de Connolly avec les chasseurs semblent avoir été bonnes au début de sa carrière<sup>116</sup>, mais elles se dégradèrent rapidement. En 1858, le comportement de Connolly et de sa femme envers la population locale et le personnel du poste était qualifié d'« odieux » par George Simpson<sup>117</sup>. Un engagé Iroquois tenta même, sans succès, d'inciter des chasseurs locaux à assassiner le commis<sup>118</sup>. La tension à Fort Nascopie rendit nécessaire le départ du commis. Simpson suggérait de le retirer du district, à moins qu'il ne s'engage à tourner « a new leaf entirely, as regards his treatment of the Indians <sup>119</sup> ». Connolly fut transféré au poste de Rigolet, à la baie des Esquimaux, en 1858. Ses écarts de conduite ne l'empêchèrent pas d'obtenir la responsabilité de l'ensemble du district en 1868<sup>120</sup>.

Le comportement du commis de Fort Nascopie n'est probablement pas sans rapport avec les tentatives des chasseurs de se soustraire à son contrôle à la fin des années 1850. Les visites de Mayish à Nichikun et l'exode définitif du groupe de Manak à Sept-Îles étaient certes une source d'inquiétude pour la compagnie, mais il y avait plus grave encore. À la fin des années 1850, les concurrents devenaient de plus en plus nombreux sur la côte du Labrador<sup>121</sup>. Déjà, au début de la décennie, la CBH employait huit hommes à la baie des Esquimaux pour surveiller et devancer la

---

<sup>116</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 25 septembre 1849, HBCA/PAM B.153/b/4, fo. 9, 1M217.

<sup>117</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay, 26 mars 1858, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 165, 1M377.

<sup>118</sup> Sur les relations tendues entre Connolly et son personnel, voir sa lettre à Donald A. Smith, Rigolet, 6 octobre 1858, HBCA/PAM B.183/c/1, fos. 55-56, 1M380.

<sup>119</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay, 26 mars 1858, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 165, 1M377.

<sup>120</sup> HBCA/PAM B.134/d/38, fo. 13, 1M528.

<sup>121</sup> Brice-Bennett, «Missionaries as Traders », p. 243.

menace – réelle ou anticipée – des petits marchands<sup>122</sup>. Au printemps 1857, une trentaine de familles naskapies expérimentèrent un nouveau marché pour leurs fourrures chez un représentant de la firme Hunt & Henley à Paul's Island, près de Nain, sur la côte du Labrador. Selon le rapport qu'en fera Donald A. Smith, quelques Naskapis avaient invité le marchand à se rendre à l'intérieur des terres, avec des marchandises et des provisions. Il aurait ainsi obtenu une quantité importante de fourrures et incité les chasseurs à se rendre à Paul's Island à l'été suivant. Ces derniers s'y présentèrent effectivement, mais en situation de famine et sans fourrure à échanger. Par conséquent, ils ne purent obtenir de vivres de Hunt & Henley. Toujours selon Smith, « it is said upwards of fifty including women and children died of starvation », mais ce chiffre n'est pas confirmé dans le reste de la documentation. Quoiqu'il en soit, les survivants durent se réfugier chez les missionnaires moraves pour obtenir de l'aide :

« At one time there were more than seventy of them at Nain in a state of utter destitution; but the Missionaries not having even a sufficiency of food for the Esquimaux attached to their settlement, who suffered greatly in consequence were unable to relieve them to any extent. Immediately on becoming acquainted with this sad state of matters & proceeded to that station distant about 400 miles from North West River where I wintered, and 150 from Kibokok and fortunately arrived in time to rescue from certain death a few of their number I have since been informed that the survivors had left on return to Ft Nascopie; but to provide against a repetition of the calamities of the past winter we have established a post within few miles of Messrs Hunts station under charge of an Officer and two laborers<sup>123</sup>. »

Si l'on en croit ce rapport, la CBH aurait rapidement agi pour venir en aide aux chasseurs qui avaient été placés dans une situation précaire par le représentant de Hunt & Henley. Les administrateurs de la CBH accusèrent ce dernier d'être responsable de l'épisode parce qu'il avait encouragé les chasseurs à se rendre sur la

---

<sup>122</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 23 septembre 1850, HBCA/PAM B.153/a/12, fo. 31d, 1M106.

<sup>123</sup> Donald A. Smith, Esquimaux Bay, à William G. Smith, [Londres], 20 septembre 1858, HBCA/PAM A.11/50, fos. 19-19d, 153.

côte à l'aide d'un approvisionnement « libéral » de rhum<sup>124</sup>. Du côté de Hunt & Henley, on fit valoir que leurs relations économiques avec les Naskapis avaient été initiées par ces derniers<sup>125</sup>. D'un côté comme de l'autre, on ne fit pas allusion au cinquante décès que signalait Smith plus tôt.

En dépit des problèmes vécus à l'été 1857, les Naskapis retournèrent par la suite à Paul's Island. Leurs motivations étaient certainement multiples. La disponibilité des vivres était probablement l'une d'entre elles. Ils n'étaient certes pas assurés d'en recevoir sur la côte, mais c'était dans l'ordre du *possible*, ce qui n'était pas le cas à l'intérieur des terres. En 1857, le commis de Paul's Island attira les Naskapis avec du rhum, mais également, selon Donald A. Smith, avec « a considerable quantity of provisions<sup>126</sup> ». À Fort Nascope, le commis n'était pas en mesure de venir en aide aux chasseurs. Comme l'avait mentionné Manak au père Arnaud, on pouvait « mourir aux portes du poste sans recevoir le moindre secours<sup>127</sup> ».

On assista donc, dans les années 1850, à une dispersion des échanges des Naskapis, qui tentent vraisemblablement de se soustraire au monopole de Fort Nascope en se rendant au Saint-Laurent, sur la côte du Labrador et même à d'autres établissements de la compagnie à l'intérieur des terres. La prolifération des concurrents, durant cette décennie, a décloisonné l'économie naskapie en créant une alternative et, conséquemment, une surenchère de la demande. Elle a permis aux

---

<sup>124</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay district, 23 mars 1859, HBCA/PAM B.153/c/1, fos. 182-182d, 1M377.

<sup>125</sup> George Goodridge, Cartwright, à Donald A. Smith, Rigolet, 23 septembre 1857, HBCA/PAM B.183/c/1, fo. 52d, 1M380.

<sup>126</sup> Donald A. Smith, Esquimaux Bay, à William G. Smith, [Londres], 20 septembre 1858, HBCA/PAM A.11/50, fos. 19-19d, 153.

<sup>127</sup> Père Arnaud, O.M.I., à l'Administrateur de l'Archidiocèse de Québec, avril 1859, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, , vol. 6, doc. 1207, p. 3064.

chasseurs de se soustraire aux conditions d'échange imposées à Fort Nascopie, ainsi qu'au cycle d'endettement chronique que provoquait ses tarifs élevés<sup>128</sup>. Les Naskapis qui se rendirent à Paul's Island, en 1857, étaient « lourdement endettés » envers la CBH<sup>129</sup>. Leur crédit y était par conséquent restreint et le responsable de l'établissement exerçait des pressions pour le règlement des dettes antérieures. Il va de soi que les petits commerçants, désireux d'attirer une nouvelle clientèle, étaient beaucoup plus accueillants et ouverts à la négociation des tarifs; ils n'étaient toutefois pas davantage compatissants envers les chasseurs improductifs, comme en témoigne l'épisode de Paul's Island en 1857.

Les excursions à l'ouest et au sud avaient été entreprises par des chasseurs, traditionnellement plus mobiles, associés à la bande de Fort Chimo. Ceux qui entreprirent de se rendre à la côte du Labrador, à partir de 1857, étaient de celle de rivière George<sup>130</sup>. Une majorité de chasseurs demeuraient fidèles à Fort Nascopie, mais le mouvement vers les établissements côtiers prenait néanmoins de l'ampleur, au grand désarroi du gouverneur Simpson : « I regret to observe the great falling off in the fur returns of your district during the past Outfit », écrivait-il à Donald A. Smith en mars 1857,

---

<sup>128</sup> Voir sect. 3.2.2.

<sup>129</sup> Donald A. Smith, Rigolet, à George Goodridges (Hunt & Henley), 15 septembre 1857, HBCA/PAM B.183/c/1, fo. 51d, 1M380.

<sup>130</sup> « Three Indians from the Barren Grounds quarter left this [place] only a few days ago. They were of a small party consisting of only three families, but who were joined by other families from the party that visited E. Hunt's establishment last spring » (Joseph Ed McPherson, Fort Nascopie, à Donald A. Smith, février 1858, HBCA/PAM B.139/a/12, fo. 19, 1M96). « No Indians from either the Barren Grounds or George's River have as yet arrived to this post & from what I learn from the above Indians, I am inclined to think that the former have joined the latter. I was also told of the latter that they were so well pleased with their new traders, that they intend to exert themselves during the fall in hunting martens for the benefit of their new friends - if Robert Mesher was down in that quarter last spring he must have been the person described by the above Indian, who acted as Interpreter for John Ford » (Joseph Ed McPherson, Fort Nascopie, à Donald A. Smith, 19 janvier 1858, HBCA/PAM B.139/a/12, fo. 18d, 1M96). Rappelons qu'en 1858, une distinction était faite entre la bande des « Barren Grounds » et celle de « George River », distinction qui disparaîtra au XX<sup>e</sup> siècle.



« but trust we may have more satisfactory reports in that respect this season. I fear, however, that many of the inland Indians have got into the habit of frequenting the Coast of Labrador in order to deal with strangers, while I learn that several families who came on a visit to the missionary priests at Seven Islands and Mingan have remained at these places to the serious injury of our post of Fort Nascopie<sup>131</sup>. »

La réponse de la compagnie à l'exode des fourrures prit la forme d'une reconfiguration de son infrastructure régionale. Un poste fut érigé au lac Winokapau (1863) pour offrir une alternative aux Naskapis ou aux Montagnais de North West River en transition vers Sept-Îles ou Mingan<sup>132</sup>. Incapable d'exercer un contrôle sur les sorties à la côte du Labrador, la direction de la CBH entreprit d'y étendre ses opérations pour contrecarrer le commerce de Hunt & Henley, celui des bateaux de pêche de plus en plus nombreux, sans oublier le commerce des éternels missionnaires moraves, qui durent eux aussi adopter des stratégies économiques plus agressives pour conserver leur part du marché<sup>133</sup>. La CBH fit construire un poste (Voisey's Bay) à proximité de Paul's Island en 1858. La véritable offensive sur la côte labradorienne aura toutefois lieu à la fin des années soixante avec l'acquisition des établissements de Hunt & Henley à Paul's Island et à Davis Inlet<sup>134</sup>. La convoitise de la concurrence menaçait également la côte de l'Ungava. Cette dernière demandait, elle aussi, à être réoccupée.

---

<sup>131</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay District, 26 mars 1858, HBCA/PAM B.153/c/1, fos. 158d, 1M377

<sup>132</sup> George Simpson, Lachine, à D. A. Smith, Esquimaux bay, 26 juin 1860, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, doc. 1128, p. 2819-2820; Donald A. Smith, Cartwright, Sandwich Bay, à Thomas Fraser, Londres, 22 juillet 1863, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, doc. 1130; HBCA/PAM B.237/a/1, fo. 2, 1M154; Donald A. Smith, North West River, à Thomas Fraser, Londres, 21 mars 1864, HBCA/PAM A.11/50, fo. 79d, 153.

<sup>133</sup> George Simpson, Lachine, à Donald A. Smith, Esquimaux Bay, 26 mars 1858, HBCA/PAM B.153/c/1, fo. 165d, 1M377; Brice-Bennett, «Missionaries as Traders », p. 243.

<sup>134</sup> « Extract from Deed of Sale by A. B. Hunt to Hudson's Bay Company of Davis Inlet and Pauls Island Posts », 8 mai 1869, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 7, document 1315, p. 3422; Henry Connolly, Rigolet, à Peter McKenzie, Ungava, août 1869, HBCA/PAM B.183/b/2, fos. 4d-5, 1M219.

#### 4.5 RÉOUVERTURE DE FORT CHIMO ET SÉGRÉGATION SUR LA CÔTE DE L'UNGAVA (1868-1870)

La réouverture de Fort Chimo, en 1866, est l'aboutissement d'une idée formulée pour la première fois en 1853 par George Simpson. Le gouverneur de la compagnie envisageait alors de s'attaquer au problème des visites des Naskapis au poste de Sept-Îles. Il s'agissait évidemment de s'assurer que leur dévotion religieuse se manifeste loin d'un secteur propice à la concurrence. Dans le but d'atteindre cet objectif, Simpson élaborait un plan burlesque dont l'exécution passait par la fermeture de Fort Nascopie et la réouverture de Fort Chimo :

« the Bishop of Ruperts Lands has established a Church of England mission at East Maine, to which it would be both desirable and convenient that the Indians of F. Nascopie [...] should resort, more especially, as it is in contemplation to have the Ungava country re-explored this year, and with a view to the re-establishment of a Post at Ungava Bay, in which case, it may be found expedient to abandon F. Nascopie and to withdraw the Indians further into the Interior and consequently nearer the Eastmain Mission<sup>135</sup>. »

Il s'agit là d'un virage à 180 degrés par rapport au plan mis en œuvre par la compagnie depuis 1830, c'est-à-dire amener les Naskapis à quitter la côte de l'Ungava pour occuper l'intérieur de la péninsule<sup>136</sup>. Constatant l'impossibilité d'empêcher les visites à Sept-Îles, Simpson envisageait désormais de les « retirer » autour d'un nouveau Fort Chimo. Le raisonnement, presque caricatural, est néanmoins typique chez l'autocrate Simpson et témoigne de sa façon éminemment simpliste d'aborder les problèmes de la compagnie avec la concurrence. Il était prêt à

---

<sup>135</sup> George Simpson à D.A. Smith, premier avril 1853, *Ibid.*, doc. 1124.

<sup>136</sup> Dès 1838, John McLean avait écrit dans la section « Advantages of the District » de son rapport annuel « By attaching the Natives to this quarter it prevents them from forming an acquaintance with opposition which their visiting the opposite Coast might lead to » (HBCA/PAM B.38/e/5, fo. 5d, 1M1776).

restructurer ses installations dans l'Ungava sans se demander si les conditions sociales, religieuses et géographiques du district d'Eastmain pouvaient constituer une quelconque alternative valable à celles que certains Naskapis retrouvaient à Sept-Îles...

Le plan du gouverneur sur la reconfiguration des postes de l'Ungava sera néanmoins réalisé quelques années plus tard, amputé bien entendu des projections fantaisistes sur le futur religieux des Naskapis à Eastmain. En 1863, Donald A. Smith réactualisa les projets de Simpson et prépara la réoccupation de Fort Chimo, qui se concrétisa en 1866. La principale utilité de l'établissement était de prévenir l'occupation de la baie d'Ungava par la concurrence, de plus en plus agressive et envahissante<sup>137</sup>. On espérait également, conformément au principe énoncé par Simpson en 1853, que les Naskapis s'y attacheraient volontiers, coupant ainsi leurs relations avec les commerçants de la côte du Saint-Laurent :

« it is believed that a good many of the Nascope Indians frequenting Ft. Nascope have gone to hunt in the direction of Ft. Chimo, where they will be removed from the influence of traders from the Gulf of St. Lawrence<sup>138</sup>. »

Lorsque l'approvisionnement du nouveau Fort Chimo sera stabilisé, les Naskapis cesseront progressivement de faire leurs transactions à Fort Nascope. Dès 1869, la grande majorité d'entre eux avaient quitté la région du lac Petitsikapau pour la côte de l'Ungava<sup>139</sup>.

---

<sup>137</sup> D. A. Smith, Cartwright, Sandwich Bay, à Thomas Fraser, Londres, 22 juillet 1863, dans Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, vol. 6, no. 1130, p. 2821-2822.

<sup>138</sup> Donald A. Smith, Indian Harbour, à W. G. Smith, Londres, 13 août 1867, dans *Ibid.*, vol. 6, no. 1133, p. 2825.

<sup>139</sup> Henry Connolly, Rigolet, à Peter McKenzie, Ungava, août 1869, HBCA/PAM B.183/b/2, fos. 4d-5, 1M219.

#### 4.5.1 Bandes et restructurations

Plusieurs auteurs reconnaissent aux postes de traite un rôle déterminant dans l'émergence et le maintien d'une identité collective au sein de macro-groupes qu'on reconnaît sous l'appellation de « bande », ainsi que dans les modalités d'occupation du territoire<sup>140</sup>. Selon Eleanor Leacock, la configuration géographique des postes de traite « has obviously been the most important factor determining recent shifts in the size and location of Montagnais bands<sup>141</sup> ». Un constat semblable est posé par Carole Lévesque, Charleen Rains et Dominique de Jurie en ce qui concerne les Naskapis. En plus de dynamiques endogames qui influencent la composition des bandes, ces auteurs observent un « phénomène de constitution des bandes lié aux facteurs exogènes induits par la présence des comptoirs de traite <sup>142</sup> ». La connaissance fragmentaire sur les regroupements naskapis existants au moment de la fondation de Fort Chimo n'a toutefois pas permis aux études existantes de décrire les changements survenus dans l'organisation sociale par la suite. Les informations qui nous sont maintenant disponibles permettent d'émettre certaines hypothèses sur la question<sup>143</sup>. Il serait toutefois nécessaire, pour dégager davantage de conclusions sur le sujet, d'étendre la période à l'étude bien au-delà de celle délimitée dans cette recherche.

À partir des informations fragmentaires laissées par les commis, nous avons postulé que les chasseurs naskapis formaient trois bandes dès les premières années d'exploitation du poste de Fort Chimo. En 1858, ceux qu'on désignait généralement sous l'appellation commune de « Naskapis » ou de « Fort Nascopie Indians », étaient

---

<sup>140</sup> Voir par exemple, Célinas, *La gestion de l'étranger*, p. 83-84.

<sup>141</sup> Leacock, *The Montagnais "hunting territory"*, p. 20.

<sup>142</sup> Lévesque et al., «Naskapis. Peuple des grands espaces», p. 75.

<sup>143</sup> Voir sect. 2.2.

distingués par le commis de Fort Nascope en trois groupes, ceux de Fort Chimo, des « Barren grounds » et de la rivière George<sup>144</sup>. L'organisation sociale de 15 à 20 chasseurs, adaptée à la chasse au caribou, semble avoir été conservée en dépit du fait que le piégeage dans le secteur du lac Petitsikapau rendait nécessaire la séparation des bandes en petites unités de chasse plus flexibles.

Avec la fermeture imminente de Fort Nascope, à la fin des années 1860, les dettes des chasseurs devaient être transférées aux nouveaux établissements de la compagnie. Dans le dernier livre de comptes de Fort Nascope (1868-1869), on retrouve des inscriptions (« U », « D » ou « NW ») à côté des noms des chasseurs, à l'exception de sept d'entre eux. Les initiales correspondaient vraisemblablement aux postes de Fort Chimo (Ungava), de Davis Inlet et de North West River, où les chasseurs devaient continuer à honorer leurs dettes<sup>145</sup>. Cette reconfiguration du commerce avec les Naskapis laisse entrevoir les distinctions des bandes naskapies telles que décrites par Frank Speck une soixantaine d'années plus tard<sup>146</sup>. Il aurait été nécessaire d'étendre la période à l'étude au-delà de 1870 pour en percevoir plus clairement l'évolution, mais nous pouvons néanmoins formuler certaines observations sur l'origine de ces distinctions.

Les vingt-neuf chasseurs qui devaient se rapporter à Fort Chimo étaient probablement ceux des bandes identifiées comme étant celle de « Fort Chimo » et celle des « Barren grounds ». Toutes les deux diminuées par les famines des années 1840 et les départs pour Sept-Îles, elles fusionnèrent vraisemblablement pour former la bande que Speck identifie comme étant celle d'Ungava (ou de Fort Chimo). Les dix-sept autres chasseurs assignés à Davis Inlet étaient certainement ceux de la

---

<sup>144</sup> Voir sect. 2.2.

<sup>145</sup> HBCA/PAM B.139/d/2, fo. 1, 1M540.

<sup>146</sup> Speck, «Montagnais-Naskapi Bands», *passim*.

bande de la rivière George qui feront leurs transactions à cet endroit jusqu'au début des années 1910 puis, par la suite, à Voisey's Bay<sup>147</sup>. Quant aux quatorze autres (la moitié avec l'identification « NW » et l'autre sans aucune inscription distinctive), il s'agit vraisemblablement de la douzaine de chasseurs qui étaient demeurés dans le secteur du lac Petitsikapau après la réouverture de Fort Chimo<sup>148</sup>. Il est certain que ces individus ne formèrent pas un groupe identitaire stable : dès 1871, quatre de ces familles avaient rejoint Sept-Îles et trois autres s'étaient dirigées à Mingan<sup>149</sup>. En 1931, Speck n'associait que six chasseurs à la région du lac Petitsikapau. Il exprimait de sérieuses réserves sur leur appartenance à un groupe identitaire distinct, des nuances qui ne seront pas toujours prises en compte par ceux qui, par la suite, s'intéressèrent à identifier les bandes naskapis: « I would not [...] insist upon separate classification as a band for these families, although they are listed as such for the present<sup>150</sup> ». À peu près tous les auteurs qui se sont intéressés aux Naskapis ont répertorié cette bande sans rendre compte de cette réserve importante de l'auteur.

En ce qui concerne une autre bande naskapie qu'identifiait l'anthropologue en 1931, celle du lac Michikamau, elle a vraisemblablement été formée de chasseurs provenant de Sept-Îles et de Mingan, et n'ont jamais été identifiés aux Naskapis au XIX<sup>e</sup> siècle. Dès 1841, alors que John McLean suggérait l'établissement du poste de Michikamau, il écrivait : « A number of straggling Indians formerly belonging to seven Islands Bay and Mingan who are now in the habit of visiting the petty traders

---

<sup>147</sup> Tanner, *Outlines of the Geography*, p. 666-667; Strong, *Labrador Winter*, p. 18.

<sup>148</sup> Henry Connolly, Rigolet, à Peter McKenzie, Ungava, août 1869, HBCA/PAM B.183/b/2, fos. 4d-5, 1M219.

<sup>149</sup> Henry Connolly, Rigolet, à Peter McKenzie, Fort Chimo, [août 1871], HBCA/PAM B.183/b2, fos. 34d-35, 1M219; Henry Connolly, North West River, à B. Scott?], Mingan, 6 août 1871, HBCA/PAM B.183/b/2, fo. 39, 1M219; John Cummins, Sept-Îles, à S. Church, Betsiamites, 4 juillet 1869, HBCA/PAM B.17/c/1, fos. 494-494d, 1M270.

<sup>150</sup> Speck, «Montagnais-Naskapi Bands», p. 590

along the Coast of Labrador would willingly attach themselves to a Post so conveniently situated for them<sup>151</sup>». Durant la période d'ouverture de l'établissement, entre 1845-1850, aucune bande distincte ne s'y est vraisemblablement formée. C'est pour cette raison que Richard Hardisty en recommandait l'abandon en 1849 :

« There are only five Indians at present belonging to it and during the last two Years One of those has had all his dealing on Account of Mishiskimau at NW River, this Indian does not intend to return again to Mishiskimau he will therefore after this year be considered as a NW River Indian, there will then be only four Indians remaining there and as the distance is not great the whole of them might very easily come to N W River which I am persuaded they would do but even supposing they did not, and that they were to go to Seven Islands or to Musquarro, the loss of the Indians would not be so great as that at present incurred to the Company by Keeping up the Post<sup>152</sup>. »

Les commis n'identifiait donc pas ces chasseurs aux Naskapis. Il est intéressant de noter que les chasseurs du lac Michikamau et du lac Petitsikapau étaient communément désignés par les Naskapis de Davis Inlet, en 1927, d'une dénomination (*Waca'uiñuits*) qui référait aux « Gens de Sept-Îles<sup>153</sup> ».

#### 4.5.2 Une concentration des activités dans la toundra?

Le retour de la compagnie à Fort Chimo et son retrait complet de l'intérieur des terres entraîna des effets sur la production économique des Naskapis qui transigeaient désormais à l'établissement de l'Ungava. Entre 1831 et 1842, le district d'Ungava avait exporté une moyenne de 733 martres par année. Avec l'ouverture de Fort Nascope, en 1842, elle atteignait le sommet de 2595; les chiffres disponibles

---

<sup>151</sup> John McLean, « Report for 1840 », HBCA/PAM B.38/b/3, fo. 10-10d, 1M175.

<sup>152</sup> Richard Hardisty, Rigolet, à George Simpson, 25 septembre 1849, HBCA/PAM B.153/b/4, fo. 9, 1M217

<sup>153</sup> Strong, *Labrador Winter*, p. 60.

entre 1842 et 1852 font état d'une moyenne d'environ 1500 unités; entre 1869 et 1875, les exportations annuelles chuteront à 409 peaux<sup>154</sup>. Certes, ces derniers chiffres ne tiennent pas compte des scissions des bandes Naskapis et des transactions à Davis Inlet. On remarque toutefois une augmentation des exportations de peaux de caribou : elles atteignaient 1775 pièces en 1869, comparativement à 500, en moyenne, entre 1832 et 1841<sup>155</sup>.

En 1867-1868, les Naskapis consommaient une quantité importante de tissus et de vêtements, ce qui nous a fait suggérer une diminution de l'importance de la peau de caribou dans l'économie domestique. En septembre 1871, le commis de Fort Chimo faisait une observation tout à fait étonnante dans le journal du poste:

« The Hunts have been very poor with both race of Natives [Inuits et Naskapis]. The Indians only kill enough fur & Deerskins to keep them[?] in Powder, shot & Tobacco. The country is very poor in fur Bearing animals, they never go enough inland for them. I have tried to get them to go & some have been within a few Miles of Fort Nascapie, but were always obliged to return for country provisions, at least that is their excuse for not making better hunts<sup>156</sup>. »

Il est étonnant de constater à quel point cette remarque correspond en tout point aux doléances exprimées à maintes reprises par Nicol Finlayson et Erland Erlandson dans les années 1830. Les tissus et vêtements, qui constituaient entre 50 et 60 % des dépenses des chasseurs à Fort Nascapie à peine quatre ans plus tôt, ne représentaient plus un besoin important dans la consommation naskapie. L'augmentation soudaine des exportations de caribous en 1868, de même que cette allusion aux besoins limités des Naskapis en 1871, constituent des informations

---

<sup>154</sup> HBCA/PAM B.38/d/4, fo. 1, 1M1356.

<sup>155</sup> Le total de martres pour 1868 est tiré de la compilation des échanges individuelles à partir du livre de compte de 1868-1869 (HBCA/PAM B.139/d/1, 1M540); HBCA/PAM A.20/45, fo. 6d, 348; Cooke, « Ungava venture », p. 174-177.

<sup>156</sup> Peter McKenzie, Fort Chimo, à Donald A. Smith, Montréal, 27 septembre 1871, HBCA/PAM B.38/b/4, fo. 8, 1M175.



intrigantes. Elles suggèrent que les chasseurs ont intensifié leur chasse au caribou dès la réouverture de Fort Chimo, se procurant assez de peaux pour satisfaire leurs besoins tout en dégageant des surplus importants qu'ils rapportèrent à la compagnie. Cela démontre une incidence importante de la localisation des postes de traite sur les priorités économiques des Naskapis, qui ont adapté leur production en fonction des ressources disponibles près des installations de la CBH.

La réouverture de Fort Chimo représente une adaptation de la compagnie face à son incapacité de contrôler l'économie des Naskapis à partir de la seconde moitié des années 1850. L'extrait cité plus haut, toutefois, questionne la capacité de la CBH à assimiler sa propre expérience des relations économiques avec les Naskapis. Son personnel se retrouvait au point de départ après près d'un demi-siècle de transactions dans l'Ungava-Labrador : on retrouve les mêmes constats (l'indépendance des Naskapis), le même objectif (les déplacer plus au sud) et la même mécompréhension de la problématique de la subsistance à partir des ressources régionales qu'en 1830.

Les transactions économiques de la bande locale furent concentrées à Fort Chimo jusqu'en 1915. Par la suite, les chasseurs de l'Ungava fréquentèrent pendant 33 ans le Fort McKenzie, dont l'emplacement avait été choisi par la compagnie avec la collaboration des familles naskapies<sup>157</sup>. Le site de Fort McKenzie était tout juste à proximité de celui que Wastahegon avait désigné, dès 1832, comme le plus propice à l'établissement d'un poste de traite<sup>158</sup>.

---

<sup>157</sup> Lévesque et al., «Naskapis. Peuple des grands espaces», p. 76-77, 82.

<sup>158</sup> Davies et Johnson, *Northern Quebec and Labrador*, p. 200.

## CONCLUSION

Entre 1830 et 1870, la dynamique du commerce des fourrures dans l'Ungava-Labrador témoigne d'une interaction complexe entre les Naskapis, la CBH et le territoire. La composition et la distribution des ressources, les motivations et objectifs des acteurs, ainsi que le développement et l'accessibilité des marchés régionaux et extrarégionaux, ont influencé à la fois les manifestations économiques des chasseurs et les stratégies de développement du commerce de la compagnie.

Les caractéristiques écologiques régionales ont délimité *a priori* les frontières du *possible* de la production naskapie. Le piégeage demandait temps et énergie et se faisait principalement dans la région des lacs Petitsikapau et Michikamau; la subsistance dépendait presque exclusivement des grands troupeaux de caribous, concentrés dans la toundra et aux limites nord de la taïga. Cette distribution des ressources a fait en sorte de rendre difficile la conciliation des activités de subsistance et d'échange. Le développement d'une économie mixte exigeait des chasseurs une organisation stricte du travail, une flexibilité de la composition du groupe de chasse et, surtout, une planification des déplacements annuels en fonction des priorités ponctuelles.

Les employés de la CBH étaient confrontés aux mêmes réalités écologiques et aux mêmes difficultés de subsistance à l'intérieur des terres. Ils durent pour leur part concilier ces contraintes avec les attentes d'une administration qui ne percevait la dynamique écologique de l'Ungava-Labrador qu'en termes de rentabilité et d'hégémonie commerciale. Or, les habitudes économiques qu'avaient développées les Naskapis avant la fondation de Fort Chimo ne favorisaient ni l'une ni l'autre. C'est de leur côté que des changements devaient survenir dans les « intérêts de la compagnie ».

Pour agir sur l'économie des Naskapis, les commis disposaient de moyens éprouvés au cours des quelque 150 années de relations entre la CBH et les populations nomades. « L'art du commerçant » consistait à stimuler de nouveaux besoins pour amener les Autochtones à augmenter leurs productions de fourrures de façon à les satisfaire. Si les incitatifs s'avéraient insuffisants pour rentabiliser les activités de la compagnie, celle-ci devait appliquer des mesures coercitives. Dans l'Ungava-Labrador, la stratégie privilégiée consista à restreindre la mobilité des Naskapis sur le territoire. Les chasseurs se déplaçaient dans la péninsule en fonction de leurs objectifs ponctuels; les commis de la CBH tentèrent de contrôler cette mobilité en fonction des leurs. C'est à partir du moment où la compagnie réussit à concentrer les transactions des chasseurs à Fort Nascopie, situé en territoire propice au piégeage de la martre, qu'elle put véritablement exercer son influence.

La compagnie n'aurait pu instaurer son ascendant sur les Naskapis sans limiter l'émergence de marchés alternatifs. Profitant d'un monopole qui s'étendait de la baie d'Hudson jusqu'au centre de la péninsule du Québec-Labrador, la CBH consolida ses positions dans l'est avec la fondation d'établissements à la baie des Esquimaux (1836), ainsi que par l'acquisition des droits sur les postes du Roi (1831, renouvelés en 1842) et la seigneurie de Mingan (1836). Grâce à ses ressources logistiques et financières importantes, la CBH fut en mesure de contrecarrer les tentatives des commerçants qui tentèrent d'accaparer une part du marché durant les années 1840<sup>1</sup>. Entre 1838 et la seconde moitié des années 1850, le quasi-monopole de la CBH dans l'est de la péninsule mit fin à la liberté de commerce des Naskapis.

---

<sup>1</sup> Lorsque la compagnie n'arrivait pas à forcer un concurrent à abandonner le commerce, elle achetait ses établissements et ses marchandises. C'est ce qu'elle fit à la baie des Esquimaux en 1837, par exemple, en faisant l'acquisition des postes de David Ramsay Stewart (Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary*, p. 48).

La distribution de présents et de rhum, ainsi que l'octroi de crédits, avaient pour objectif de stimuler la consommation, mais aussi de favoriser une dépendance envers l'établissement du lac Petitsikapau. On imposa également des restrictions sur la quantité d'articles que pouvaient recevoir les chasseurs afin de rendre les visites au poste plus fréquentes et limiter la durée des séjours annuels dans la toundra. Des restrictions furent aussi imposées sur les achats de peaux de caribou, ce qui réduisit sa valeur d'échange. L'introduction du crédit permit par ailleurs à la compagnie d'accentuer son contrôle sur les chasseurs, qui devaient effectuer leurs transactions au poste où ils avaient contracté leurs dettes. S'ils quittaient la région du lac Petitsikapau pour fréquenter d'autres établissements de la CBH, ils ne pouvaient y obtenir de marchandises des commis qui, conformément aux réglementations de la compagnie, devaient exiger leur retour à leur poste d'attache. La concentration des transactions à Fort Nascopie mena progressivement à un endettement généralisé.

Durant les années 1830, la compagnie dut se montrer conciliante dans sa politique tarifaire afin d'attirer les Naskapis. Mais dès qu'elle fut en position de force, elle majora considérablement les prix des marchandises à Fort Nascopie. Les revenus des chasseurs ne suffirent plus, dès lors, à absorber les dépenses. Plus leurs dettes étaient importantes, plus il devenait primordial pour la compagnie de concentrer les transactions des chasseurs à Fort Nascopie. Et plus les chasseurs commerçaient à l'établissement du lac Petitsikapau, plus leurs dettes augmentaient.

L'ensemble des stratégies de la compagnie eut manifestement des effets sur l'économie des Naskapis. Leur consommation de marchandises commença à augmenter à partir du moment où leurs transactions furent concentrées à Fort Nascopie dans les années 1840; elle devint fort importante à la fin des années 1860. Parallèlement à cette augmentation des besoins, le caribou, qui comblait une grande part des besoins vestimentaires et technologiques dans les années 1830, semble avoir occupé une place de moins en moins importante dans l'économie domestique au

cours des décennies suivantes<sup>2</sup>. Ces changements dans les habitudes de consommation s'expliquent en partie par l'influence de la compagnie, mais aussi, sans doute, par celle des populations montagnaises plus acculturées de North West River et de la Côte-Nord. Mais ils témoignent surtout de l'efficacité de la politique de restriction de la circulation et d'une fréquentation plus intensive de la région du lac Petitsikapau. Comme le constatent Carole Lévesque, Charleen Rains et Dominique De Juriew, « le rayon d'un certain nombre de familles naskapies semble se circonscrire à la région environnante » après la fondation de Fort Nascope<sup>3</sup>.

Le grand paradoxe de la politique de restriction territoriale est qu'elle ne semble pas avoir eu d'effets positifs, à long terme, sur la production des chasseurs. Les données disponibles entre 1838 et 1861 suggèrent plutôt une légère diminution des exportations de martres au cours de cette période. À l'exception de la saison 1842-1843, durant laquelle les exportations atteignaient un niveau record inégalé par la suite, la production des Naskapis semble plafonner aux environs de 1500 martres. Si on tient compte du cycle de régénération capricieux de la martre de l'Ungava, qui entraînait une chute systématique des exportations de l'espèce tous les quatre ou cinq ans, la production des Naskapis montre une relative stabilité à partir de 1838. Contrairement à ce qu'avaient anticipé les commis, la concentration des activités des chasseurs au centre de la péninsule ne s'est pas traduite par l'accroissement des activités de piégeage. Dans un environnement aux ressources limitées comme la région du lac Petitsikapau, l'essentiel des activités des chasseurs devait être consacré à la subsistance. Sans provisions, le piégeage ne pouvait être pratiqué de façon intensive. Cela aurait pu être différent si, comme la majorité des populations de la péninsule, les chasseurs de l'Ungava avaient pu obtenir des vivres au poste de traite. Certes, on ne peut présumer que l'augmentation des exportations de martres aurait

---

<sup>2</sup> Voir sect. 3.2.1

<sup>3</sup> Lévesque et al., «Naskapis. Peuple des grands espaces», p. 75.

été suffisante pour compenser les dépenses entraînées par l'importation de vivres. Dans la mesure où la rentabilité du district demeurait la priorité, la restriction sur les vivres peut par conséquent se justifier. Elle représente toutefois une incohérence dans le cadre de politiques visant à restreindre les chasseurs dans la région du lac Petitsikapau pour augmenter leur production.

La principale conséquence de l'ensemble des stratégies de la CBH fut de déstabiliser le fragile équilibre du cycle annuel des chasseurs. Les problèmes de subsistance qui apparaissent à la fin des années 1840 s'expliquent, au moins partiellement, par les restrictions économiques et territoriales imposées dans un contexte de contraintes écologiques. Selon Lévesque, Rains et De Juriew, la diminution de la population naskapie, à cette époque, renvoie « l'image d'une réelle désorganisation<sup>4</sup> ». Alan Cooke, pour sa part, identifie une cause très précise aux famines survenues entre 1846 et 1849 : la restriction sur les quantités de munitions distribuées au chasseur. Il en conclura la fin de « l'indépendance des Naskapis » en raison de leur adoption d'une technologie contrôlée par les Eurocanadiens et devenue indispensable à la chasse :

C'en était fait de l'indépendance des Naskapis. Puisque la Compagnie contrôlait l'approvisionnement en munitions, les Naskapis étaient forcés de consacrer une partie de leur temps en piégeage des animaux à fourrures, particulièrement celui de la martre, qu'ils aient préféré ou non chasser le caribou. [...] Lorsqu'ils délaissèrent leurs techniques traditionnelles de chasse au caribou pour la nouvelle technologie des armes à feu, ils se livrèrent eux-mêmes aux mains des marchands, et sans retour<sup>5</sup>.

Cooke touche ici à l'essence même du problème, sans toutefois l'identifier de façon explicite. Le besoin de munitions ne permet pas, en soi, d'expliquer la fin de l'indépendance des Naskapis. Les armes à feu étaient certes indispensables aux

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 75.

<sup>5</sup> Cooke, « L'indépendance des Naskapis et le caribou », p. 103.

chasseurs du XIX<sup>e</sup> siècle, mais elles étaient déjà intégrées à leur mode de vie avant l'arrivée de la CBH. Par ailleurs, l'adoption d'une technologie « étrangère » n'est pas un problème dans la mesure où la concurrence permet d'y accéder selon des règles définies par le libre marché. Dans l'Ungava des années 1840, c'est le contrôle exercé par un monopole qui a véritablement mis fin, au moins pour un temps, à l'indépendance naskapie.

Ce monopole s'effrita dans la seconde moitié des années 1850 et l'emprise de la compagnie sur les Naskapis également. Après s'être adaptés tant bien que mal aux pressions des commis et aux conditions d'échange imposées, plusieurs chasseurs trouvèrent d'autres marchés pour leurs fourrures, alors que la CBH n'arrivait plus à contenir l'activité des petits marchands sur les côtes du Saint-Laurent et du Labrador. Certains chasseurs, comme Manak, s'intéressèrent à la religion catholique et se rendirent à Sept-Îles afin d'assister aux missions, mais aussi pour profiter de conditions d'échanges plus favorables; d'autres, comme Mayish, réussirent, pour un temps, à manœuvrer auprès de commis d'établissements de la CBH plus à l'ouest afin d'obtenir davantage de munitions; des chasseurs de la bande de la rivière George, enfin, établirent des relations économiques avec des marchands de la côte labradorienne. La majorité des Naskapis, comme le Chef Ittabawabo et Picahejeo, s'accommodèrent vraisemblablement des conditions imposées à Fort Nascopie, où ils échangèrent leurs fourrures jusqu'à sa fermeture, en 1869.

Confrontée à une perte de contrôle sur les pratiques économiques de plusieurs chasseurs, la compagnie reconsidéra la pertinence de les inciter à demeurer au centre de la péninsule. La décision de réactiver l'établissement de Fort Chimo, en 1866, suivie de l'abandon de Fort Nascopie, trois ans plus tard, marque un tournant dans les politiques de la compagnie. Cette réorganisation des infrastructures visait à « renvoyer » les chasseurs sur les côtes de l'Ungava et à mettre fin à ce que les commis appelaient le « vagabondage » à l'intérieur des terres. La volonté d'éloigner

les chasseurs des concurrents a donc eu préséance sur la nécessité de les maintenir au centre de la péninsule pour « favoriser » la production économique.

### **Le commerce des fourrures et ses manifestations régionales**

En 1998, Arthur J. Ray soulignait l'intérêt « for more comparative work on the regional fur trades to further our understanding of the colonization process in the very different cultural and environmental contexts in which it unfolded in Canada<sup>6</sup> ». C'est dans cette perspective comparative que s'inscrit cette contribution sur les dynamiques économiques entre la CBH et les Naskapis de l'Ungava-Labrador. Les conclusions présentées ici révèlent des divergences importantes avec celles d'études récentes qui ont traité des relations économiques entre la CBH et les Autochtones dans d'autres régions du Québec. Les Naskapis n'ont pas « pleinement contribué à définir la configuration des diverses modalités entourant le commerce des fourrures », comme l'écrit Claude Gélinas au sujet des Atikamekws de la Haute-Mauricie<sup>7</sup>; ils n'ont d'aucune façon gardé le contrôle de leurs relations avec la CBH, comme le constate Toby Morantz pour les Cris l'est de la baie James<sup>8</sup>; ils ne bénéficièrent certainement pas d'un pouvoir de négociation auprès des commis, comme ce fut le cas des Montagnais de Betsiamites, selon Jacques Frenette<sup>9</sup>. Bref, le commerce des fourrures dans l'Ungava-Labrador du XIX<sup>e</sup> siècle n'a rien d'une relation de bon voisinage et d'interdépendance entre commerçants et Autochtones. Il s'apparente davantage à une manifestation de colonialisme qu'à un véritable partenariat économique. La CBH a en effet investi le territoire des Naskapis en fonction de ses propres objectifs de rentabilité, avec l'intention de régulariser son utilisation et son occupation sans égard aux motivations et intérêts de la population

---

<sup>6</sup> Ray, *Indians in the Fur Trade*, p. xxiv.

<sup>7</sup> Gélinas, *La gestion de l'étranger*, p. 315.

<sup>8</sup> Morantz, *The white man's gonna getcha* p. 20-25.

<sup>9</sup> Frenette, « "Une honorable compagnie" », p. 356.



qui l'occupait. Notre étude relativise donc l'image généralement positive de la compagnie anglaise et de ses relations avec les Autochtones.

L'étude des conditions écologiques et économiques dans lesquelles évoluèrent les Naskapis permet une compréhension rationnelle de leur histoire. Dans le premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, les Naskapis montraient des signes d'une intégration progressive à l'économie de marché. L'ironie est que la présence de la CBH sur leur territoire a peut-être constitué un frein à une tendance vers la « modernisation » de leur économie. À partir des années 1840, les chasseurs de l'Ungava-Labrador n'ont pas été en mesure de poursuivre de façon autonome leur propre modèle viable d'une économie mixte, adaptée aux ressources et à la géographie du territoire; ils durent plutôt dénaturer ce modèle de façon à composer avec des contraintes économiques et territoriales. On ne peut d'aucune façon attribuer aux Naskapis une « prédisposition » culturelle à l'indépendance, non plus qu'une « indifférence » pour les avantages du commerce. Il convient donc de dépasser les limites du relativisme culturel pour adopter une approche davantage rationaliste des manifestations économiques autochtones. Certes, la dimension culturelle d'une expérience, c'est-à-dire cette partie du conditionnement social qui repose sur une théorie du monde qui est unique, est importante. Les cultures reposent néanmoins sur des fondements communs ou, comme l'écrivent Pierre Bonte et Michel Izard, sur une « universalité de certains procédés logiques d'inférence et de certains éléments de perception<sup>10</sup> ». Il est certain que les Naskapis avaient leur propre cosmologie qui conditionnait leur façon d'interagir avec les Eurocanadiens; il nous paraît toutefois possible d'intégrer des éléments de cette cosmologie unique dans une compréhension rationnelle de leurs actions et motivations<sup>11</sup>. Nous ne croyons pas, à l'exemple d'E. E. Rich et de plusieurs autres

---

<sup>10</sup> Bonte et Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, p. 618.

<sup>11</sup> Ce travail de conciliation a été rendu possible par les contributions uniques et fondamentales des anthropologues comme Lucien M. Turner, Frank G. Speck et William Duncan Strong, et même que celles des employés de la CBH comme William H. A. Davies, John McLean et Henry Connolly.

qui l'ont suivi dans cette direction, que les comportements économiques autochtones puissent être illogiques ou fondés sur des principes totalement étrangers à leurs interlocuteurs occidentaux<sup>12</sup>. Il faut plutôt résister à la tentation de percevoir l'irrationalité là où les sources manuscrites ne contiennent pas toute l'information nécessaire pour identifier les motivations et intérêts d'un comportement ou d'une direction historique. Les Naskapis ont été motivés par l'impératif de subvenir aux besoins alimentaires de leurs familles, par la volonté de faciliter le quotidien en intégrant des éléments technologiques nouveaux, par la nécessité de payer cette technologie, par la curiosité de l'autre et de sa religion, par des préférences alimentaires, par les moyens qu'ils avaient d'accéder au territoire, à ses ressources et à ses marchés, ainsi que, bien sûr, par ce que leurs ancêtres leur avaient transmis comme expériences spirituelles et situationnelles. Le « mystère » de la culture est-il autre chose qu'un amalgame de ces considérations, sommes toutes très rationnelles et discernables?

---

<sup>12</sup> Rich, «Trade Habits and Economic Motivation», p. 44

# APPENDICE A

## Responsables des districts d'Ungava et de la baie des Esquimaux, 1830-1870

District d'Ungava	District de la baie des Esquimaux	Fort Nascope
Nicol Finlayson (1830 - 1836)	-	-
Erland Erlandson (1836-1837) <sup>1</sup>	Simon McGillivray Jr. (1836 - 1838)	-
John McLean (1837 - 1842)	William H. A. Davies (1838 - 1841)	Erland Erlandson (1838-1839)
George Anderson (1842-1843)	William Nourse (1841-1843)	(Innocupé entre 1839 et 1842)
<b>District unifié de la Baie des Esquimaux</b>		
	William Nourse (1843- 1848)	William Kennedy (1842-1846)
	Richard Hardisty (1848-1853)	Donald Henderson (1846-1848)
	Donald A. Smith (1853 - 1868)	Henry Connolly (1848-1858)
	Henry Connolly (1859, 1868-1870)	Joseph Ed McPherson (1858-1869?)

<sup>1</sup> Par interim, Erlandson écrit le journal de Fort Chimo en 1836.

## APPENDICE B

### Postes de traite des districts de la baie des Esquimaux et de l'Ungava : chronologie et années d'opération

POSTES	ANNÉES D'OPÉRATION
<i>Fort Chimo</i>	1830-1843, 1866-1870+
<i>South River House</i>	1832-1833
<i>North West River</i>	1836-1870+
<i>Fort Nascopie</i>	1838-1839, 1842-1869[?]
<i>Fort Trial (George River)</i>	1838-1839, 1841-1842
<i>Mainwan Lake (Otayhenag Lake)</i>	1845-1847
<i>Winokapau</i>	1863-1870+
<i>Michikamau</i>	1845-1850
<i>Voisey's Bay</i>	1858-?
<i>Ford's Harbour (Paul's Island)</i>	1869-1870+
<i>Davis Inlet</i>	1869-1870+

## BIBLIOGRAPHIE

### A – Sources manuscrites

#### Archives nationales du Québec à Chicoutimi (ANQ-Chicoutimi)

Fonds Société historique du Saguenay, Série Documents, Papiers McKenzie, P2, S2, D97.

#### Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

Fonds des Colonies, Série Correspondance général, MG1-C11A.

Fonds Robert Bell, MG29-B15, vol. 61, dos. 34, « Reminiscences of one of the last descendants of a Bourgeois of the North West Company », 167 p.

#### *Hudson's Bay Company Archives, Provincial Archives of Manitoba (HBCA/PAM)*

##### *- Section Governor and Committee*

*Inward correspondence from posts, Correspondence from North West River, 1846-1904, A.11/50, bob. 153.*

*Inward correspondence from posts, Correspondence from Quebec, A.11/55, 1836-1913, bob. 154.*

*Inward correspondence from posts, Correspondence from Rigolet, 1844-1913, A.11/58, bob. 154, 155.*

*Fur trade accounts, Fur trade department accounts, 1870-1871, A.20/45, bob. 348.*

##### *- Section Private Records*

*King's Posts Papers, 1829-1877, E.20/1-2, bob. 4M127.*

##### *- Section Cartographie Records*

*G.1-2, bob. 11M1, 11M2.*

- Section Posts Records

- Bersimis Correspondence Inward*, 1855-1870, B.17/c/1, bob. 1M270.
- Fort Chimo Post Journals*, 1830-1873, B.38/a/1-11, bob. 1M21.
- Fort Chimo Correspondence Books*, 1830-1873, B.38/b/1-4, bob. 1M175.
- Fort Chimo Account Books*, 1831-1923, B.38/d/1-4, bob. 1M436, 1M1356.
- Fort Chimo Reports on Districts*, 1833-1841, B.38/e/1-6, bob. 1M776.
- Fort Chimo Miscellaneous Items*, 1831-1836, B.38/z/1, bob. 1M1657.
- Montreal Correspondence Books*, 1842-1843, B.134/b/9, bob. 1M185.
- Montreal Account Books*, 1819-1864, B.134/d/19-40, bob. 1M527, 1M528.
- Montreal District Fur Returns*, 1845-1865, B.134/h/1, bob. 1M812.
- Fort Nascopie Post Journals*, 1842-1863, B.139/a/1-17, bob. 1M96.
- Fort Nascopie Correspondence Inward*, 1847, B.139/c/1, bob. 1M377.
- Fort Nascopie Account Books*, 1867-1869, B.139/d/1-2, bob. 1M539, 1M540.
- North West River Post Journals*, B.153/a/1-2, 12, 1836-1839, 1857-1858, bob. 1M105, 1M106.
- North West River Correspondence Books*, 1838-1851, B.153/b/1-4, bob. 1M217.
- North West River Correspondence Inward*, 1838-1859, B.153/c/1, bob. 1M377.
- North West River Reports on Districts*, 1838, B.153/e/1-2, bob. 1M781.
- Quebec Correspondence Inward*, 1833-1864, B.170/c/1, bob. 1M379.
- Rigolet Correspondence Inward*, 1841-1858, B.183/c/1, bob. 1M380.
- Fort Trial (George River) Post Journals*, 1841-1842, B.219/a/1, bob. 1M146.
- Seven Islands Reports on Districts*, 1844, B.344/e/1, bob. 1M782.
- Great Whale River Miscellaneous Items*, 1816, B.372/z/1, bob. 1M1695.

## B – Articles, ouvrages et rapports

- Anderson, James Watt, *Fur trader's story*, Toronto, Ryerson Press, 1961, 245 p.
- Anick, Norman, *The fur trade in eastern Canada until 1870*, Coll. «travail inédit no. 27», Ottawa, Parcs Canada, Department of indian and northern affairs, 1976, 2 v., 879 p.
- Association de la propagation de la foi, *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec et autre qui en ont ci devant fait partie*. Juillet 1847, no.7 Avec approbation des supérieurs, Québec, Fréchette et Frère, Imprimeurs-libraires, 1847, 129 p.
- Association de la propagation de la foi, *Rapport sur les missions du diocèse de Québec et autres mission qui en ont ci-devant fait partie*. Avril 1868, Québec, Imprimeur de l'Archevêché, 1868, 22 p.
- Association de la propagation de la foi, *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec et autres missions qui ont ci devant fait devant fait partie*, mai 1870, Québec, P. G. Delisle, Imprimeur, 1870, 118 p.
- Audet, René, «Histoire du caribou du Québec-Labrador et évolutions de populations», *Recherches amérindiennes au Québec: Dossier caribou*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 17-27.
- Babel, Louis, «Mission chez les Naskapis», In *Rapport sur les Missions du diocèse de Québec et autres missions qui ont ci devant fait devant fait partie*, mai 1870 (éd.), p. 57-68, Québec, P. G. Delisle, Imprimeur, 1870.
- Banfield, A. W. F., *Les Mammifères du Canada*, Québec, Toronto, Les Presses de l'université Laval et University of Toronto Press, 1974, 406 p.
- Bishop, Charles A., *The Northern Ojibwa And The Fur Trade. An Historical and Ecological Study*, Toronto et Montréal, Holt, Rinehart and Winston, 1974, 379 p.
- Black-Rogers, Mary, «"Starving" and Survival in the Subartic Fur Trade. A Case for Contextual Semantics», In *Le Castor fait tout. Selected Papers of the Fifth North American Fur Trade Conference*, 1985, Bruce G. Trigger et al. (éd.), p. 618-647, Montréal, Lake St. Louis Historical Society, 1987.

- Bonte, Pierre, et Michel Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, 2e éd., Paris, Presses universitaires de France, 2002, 842 p.
- Brice-Bennett, Carol, «Missionaries as Traders : Moravians and Labrador Inuit, 1771-1860», In *Merchant Credit & Labour Strategies in Historical Perspective*, Rosemary E. Ommer (éd.), p. 223-246, Fredericton, Acadiensis Press, 1990.
- Castonguay, Claude, «Les impératifs de la subsistance chez les Montagnais de la Traite de Tadoussac (1720-1750) », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIX, no 1 (1989), p. 17-30.
- Connolly, Henry, "Reminiscences of one of the last descendants of a Bourgeois of the North West Company", Fonds Robert Bell, ANC MG29-B15, vol. 61, dos. 34, 167 p.
- Cooke, Alan, *A History of the Naskapis of Schefferville*, Montréal, Rapport inédit préparé pour le Naskapi Band Council, 1976, 87 p.
- Cooke, Alan, «The Ungava venture of the Hudson's Bay Company, 1830-1843», Ph.D., University of Cambridge (United Kingdom), 1969.
- Cooke, Alan, «L'indépendance des Naskapis et le caribou », *Recherches amérindiennes au Québec : Dossier Caribou*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 99-104.
- Davies, K. G., et Alice Margaret Johnson, *Northern Quebec and Labrador journals and correspondence, 1819-35*, London, Hudson's Bay Record Society, 1963, lxxix, 415 p.
- Davies, William H. Allan, «Notes on Esquimaux Bay and the Surrounding Country», *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. IV, no 1 (1843), p. 70-94.
- Davies, William H. Allan, «Notes on Ungava Bay and its vicinity », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, vol. IV, no 2 (1854), p. 119-137.
- Delaunois, Angèle, et Fred Bruemmer, *Les Animaux du Grand Nord*, Saint-Lambert, Éditions Héritage Inc., 1993, 223 p.
- Elton, Charles, *Voles, Mice and Lemmings*, Oxford, Clarendon Press, 1942, 469 p.
- Feit, Harvey A., «Waswanipi Realities and Adaptations: Resource Management and Cognitive Structure (Canada)», Ph.D., McGill University (Canada), 1979.



- Fitzhugh, William, *Environmental Archaeology and Cultural Systems in Hamilton Inlet, Labrador*, Coll. «Contributions to Anthropology no. 16», Washington D.C., Smithsonian Institute, 1972, 299 p.
- Folinsbee, John D., «Distribution et abondance passées et présentes du caribou (Ranger tarandus), au Labrador méridional et dans les régions adjacents du Québec», *Recherches amérindiennes au Québec: Dossier caribou*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 37-46.
- Frenette, Jacques, *Mingan au XIXe siècle : cycles annuels des Montagnais et politiques commerciales de la Compagnie de la Baie d'Hudson*, Ottawa, Musée canadien des civilisations, 1986, 87 p.
- Frenette, Jacques, «Commerce des fourrures et compétition à Betsiamites de 1850 à 1880», *Canadian Journal of Natives studies*, vol. VII, no 1 (1987), p. 41-56.
- Frenette, Jacques, «Frank G. Speck et la distribution géographique des bandes montagnaises au Saguenay-Lac-Saint-Jean et sur la Côte-Nord : l'ABC de l'HBC », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 19, no 1 (1989), p. 38-51.
- Frenette, Jacques, «"Une honorable compagnie, de petits trafiquants et des vauriens": Les relations commerciales entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et les Montagnais de Betsiamites (1821-1870)», Ph.D., Université Laval (Canada), 1993.
- Galbraith, John, *The Hudson's Bay Company as an imperial factor, 1821-1869*, New-York, Octagon Books, 1977, 500 p.
- Gélinas, Claude, «Les Autochtones et la présence occidentale en Haute-Mauricie, 1760-1910», Ph.D., Université de Montréal, 1998.
- Gélinas, Claude, *La gestion de l'étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie, 1760-1870*, Sillery, Septentrion, 2000, 378 p.
- Gélinas, Claude, *Entre l'assommoir et le godendart. Les Atikamekw et la conquête du Moyen-Nord québécois, 1870-1940*, Sillery, Septentrion, 2003, 300 p.
- Glegg, J. B., et James Stuart, *Correspondence between Lieutenant Colonel Glegg, secretary of His Excellency Lord Aylmer, Governor in Chief of Lower Canada, and James Stuart, Esquire, His Majesty's attorney general for the said province : relating to certain qui tam actions brought against Mr. Robert Cowie, chief factor, William Davis and Elie Boucher, clerks in the service of the Hudson's Bay Company , also copies of the petitions of these individuals, for writs of habeas corpus, with the*

*affidavits in support of them, and of the return to these writs, &c.*, [Québec?], s.e., [1831?], 24 p.

Gosling, William Gilbert, *Labrador : its discovery, exploration, and development*, London, A. Rivers, 1910, 574 p.

Gouvernement du Canada, Affaires indiennes et du Nord Canada, «Guide des collectivités indiennes et inuites du Québec», 2005. En ligne. <[http://www.ainc-inac.gc.ca/qc/gui/index\\_nom\\_f.html](http://www.ainc-inac.gc.ca/qc/gui/index_nom_f.html)>. (Consulté le 17 juin 2006).

Gouvernement du Canada, Santé Canada, *Native Foods and Nutrition*, Édition révisé, Ottawa, Gouvernement du Canada, 1994, 125 p.

Grabowski, Jan, «L'historiographie des Amérindiens au Canada : quelques données et commentaires portant sur les directions de la recherche et sur les travaux en cours», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 53, no 4 (2000), p. 552-560.

Great Britain. Parliament. House of Commons. Select Committee on the Hudson's Bay Company, *Report from the Select Committee on the Hudson's Bay Company : together with the proceedings of the committee, minutes of evidence, appendix and index*, London, s.n., 1857, 547 p.

Great Britain. Privy Council, *In the matter of the boundary between the Dominion of Canada and the colony of Newfoundland in the Labrador Peninsula, between the Dominion of Canada of the one part and the colony of Newfoundland of other part*, s.l. [Londres], s.n., 1927, 12 v.

Gregor, Allison Ann Pullen, «Going public: A history of public programming at the Hudson's Bay Company Archives», M.A., The University of Manitoba (Canada), 2001.

Guitard, Michelle, *Des fourrures pour le Roi au poste de Métabetchouan, Lac Saint-Jean*, Québec, Ministère des affaires culturelles, Direction générale du patrimoine, Direction des services centraux, 1984, 244 p.

Hind, Henry Youle, *Explorations in the interior of the Labrador peninsula : the country of the Montagnais and Nasquapee Indians*, Londres, Longman Green Longman Roberts & Green, 1863, 2 v., 351 et 304 p.

Hubbard, Mina Benson, *A Woman's Way through Unknown Labrador*, Grace, Sherrill, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2004 [1908], 271 p.

- Innis, Harold A., *The fur trade in Canada. An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press, 1962, 466 p.
- Judd, Carol M., et Arthur J. Ray (éd.), *Old Trails and New Directions. Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1980, 337 p.
- Juniper, Ian, «Écologie et distribution du troupeau de caribous de la rivière George», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. IX, no 1-2 (1979), p. 93-104.
- Kohlmeister, Benjamin, et George Kmoch, «Journal of a Voyage from Okkak on the Coast of Labrador to Ungava Bay, westward of Cape Chudleigh; Undertaken to explore the Coast, and visit the Esquimaux in that unknown Region», Memorial University of Newfoundland (Canada), [1814]. En ligne. <<http://www.mun.ca/rels/morav/texts/ungava/ungava.html>>. (Consulté le 17 juin 2006).
- Krech, Shepard III, «Introduction», In *The Subartic Fur Trade. Native social and Economic Adaptations*, Shepard III Krech (éd.), p. ix-xix, Vancouver, University of Columbia Press, 1984.
- Leacock, Eleanor B., *The Montagnais "hunting territory" and the fur trade*, Coll. «Mémor 78», s.l., American Anthropological Association, 1954, 59 p.
- Lévesque, Carole, Charleen Rains et Dominique De Juriew, «Les Naskapis. Peuple des grands espaces», In *Le Nord. Habitants et mutations*, Gérard Duhaime (éd.), p. 69-83, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2001.
- Lips, Julius E., *Tents in the wilderness, the story of a Labrador Indian*, Philadelphia, New York, Frederick A. Stokes Company, 1942, 297 p.
- Lips, Julius E., «Naskapi Law (Lake St. John and Lake Mistassini Bands) Law and Order in a Hunting Society», *Transactions of the American Philosophical Society*, vol. 37, no 4 (1947), p. 379-492.
- Loring, Stephen G., «Princes and princesses of ragged fame: Innu archaeology and ethnohistory in Labrador», Ph.D., Massachusetts, University of Massachusetts Amherst, 1992.
- Low, Albert P., *Report on explorations in the Labrador Peninsula along the East Main, Koksoak, Hamilton, Manicouagan and portions of other rivers in 1892-93-94-95*, Ottawa, S.E. Dawson Printer to the Queen, 1896, 387 p.

- Mailhot, José, «À moins d'être son Esquimau, on est toujours le Naskapi de quelqu'un», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIII, no 2 (1983), p. 85-100.
- McCaffrey, Moira T., «L'acquisition et l'échange de matières lithiques durant la Préhistoire récente. Un regard vers la fosse du Labrador», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIX, no 2-3 (Automne 1989), p. 95-107.
- Mestokosho, Mathieu, «Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu», (2004 [1977]), p. 191.
- Morantz, Toby, «The Fur Trade and the Cree of James Bay», In *Old Trails and New Directions. Papers of the Third North American Fur Trade Conference*, Carol M. Judd et Arthur J. Ray (éd.), p. 39-58, Toronto-Buffalo-London, University of Toronto Press, 1980.
- Morantz, Toby, «The Impact of the Fur Trade on Eighteenth and Nineteenth Century Algonquian Social Organization: an Ethnographic - Ethnohistoric Study of the Eastern James Bay Cree from 1700-1850», Ph.D., University of Toronto, 1980.
- Morantz, Toby, «'Not Annuall Visitors' : The Drawing in to Trade of Northern Algonquian Caribou Hunters », In *Actes du Quatorzième Congrès des Algonquinistes*, William Cowan (éd.), p. 57-73, Ottawa, Carleton University, 1983.
- Morantz, Toby, «"So Evil a Practice": a Look at the Debt System in the James Bay Fur Trade», In *Merchant Credit and Labour Strategies in Historical Perspective*, Rosemary E. Ommer (éd.), p. 203-222, Fredericton, Acadiensis Press, 1990.
- Morantz, Toby, «Old Texts, Old Questions. Another Look at the Issue of Continuity and the Early Fur Trade Period », *Canadian Historical Review*, no LXXIII (1992), p. 166-193.
- Morantz, Toby, *The white man's gonna getcha : the colonial challenge to the Crees in Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2002, 370 p.
- Morantz, Toby, et Daniel Francis, *La traite des fourrures dans l'est de la Baie James. 1600-1870*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1984, 261 p.
- Plumet, Patrick, «Le Nouveau-Québec et le Labrador», *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. VII, no 1-2 (1978), p. 99-110.

- Plumet, Patrick, et Pierre Gangloff, *L'archéologie et l'ethnohistoire de l'Ungava oriental. Côte est, Killiniq, îles Button, Labrador septentrional*, Coll. «Paléo-Québec no. 19», Québec, Presses de l'Université du Québec, 1991, 286 p.
- Ray, Arthur J., «The Decline of Paternalism in the Hudson's Bay Company Fur Trade, 1870-1945», In *Merchant Credit and Labour Strategies in Historical Perspective*, Rosemary E. Ommer (éd.), p. 188-202, Fredericton, Acadiensis Press, 1990.
- Ray, Arthur J., *Indians in the fur trade : their role as trappers, hunters, and middlemen in the lands southwest of Hudson Bay, 1660-1870 . with a new introduction*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, 249 p.
- Ray, Arthur J., et Donald B. Freeman, "Give us good measure" : *an economic analysis of relations between the Indians and the Hudson's Bay Company before 1763*, Toronto, University of Toronto Press, 1978, 298 p.
- Rich, E. E., *The History of the Hudson's Bay Company, 1670-1870, Vol. II: 1763-1870*, no XXII, Londres, Hudson's Bay Record Society, 1959, 974 p.
- Rich, E. E., «Trade Habits and Economic Motivation among the Indians of North America», *Canadian Journal of Economics and Political Science*, vol. 26, no 1 (1960), p. 35-53.
- Samson, Gilles, «Ethno-History and Archaeology of the Mushuau Innuts », In *Papers of the Seventh Algonquian Conference*, William Cowan (éd.), p. 31-61, Ottawa, Carleton University, 1976.
- Schwarz, Fred, et Black Spruce Heritage Services, *Minaskuat Project No. MIN97. Report to Markland Resources Development Inc., on An Archaeological Assessment of Churchill Estuary Sediments, Churchill River, Central Labrador, prepared by Black Spruce Heritage Services, 12 Paddy's Head Road, Indian Harbour, on behalf of Minaskuat Limited Partnership, Happy Valley-Goose Bay, 26 May 2005*, Indian Harbour (Nouvelle-Écosse), Minaskuat Limited Partnership, 2005, 34 p.
- Speck, Frank G., «Montagnais-Naskapi Bands and Early Eskimo Distribution in the Labrador Peninsula», *American Anthropologist*, vol. 33, no 4 (1931), p. 557-600.
- Speck, Frank G., *Naskapi : the savage hunters of the Labrador peninsula*, New, Norman, University of Oklahoma Press, 1977, 257 p.
- Speck, Frank G., et Loren C. Eiseley, «Montagnais-Naskapi Bands and Family Hunting Districts of the Central and Southeastern Labrador Peninsula», *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 85, no 2 (1942), p. 215-242.

- Strong, William Duncan, *Labrador Winter. The Ethnographic Journals of William Duncan Strong, 1927-1928*, Washington et Londres, Smithsonian Institution Press, 1994, 236 p.
- Tanner, Väino, *Outlines of the Geography, Life and Customs of Newfoundland- Labrador (the Eastern Part of the Labrador Peninsula)*, deux t., Helsinki (Finlande), Acta Geographica, 1945, 907 p.
- Trudel, François, «"Mais ils ont si peu de besoin". Les Inuit de la baie d'Ungava et la traite à Fort Chimo (1830-1843)», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 15, no 1 (1991), p. 89-124.
- Turner, Lucien M, *Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay territory*, Montréal et Kingston, McGill-Queen University Press, 2001 [1894], 161-350 p.
- Wallace, Dillon, *The Lure of the Labrador wild*, Guilford (Connecticut), Lyons Press, 2005 [1905], 218 p.
- Wallace, W. Stewart (éd.), *John McLean's Notes of a twenty-five year's service in the Hudson's Bay territory*, Toronto, The Champlain Society, 1932, 402 p.
- Williams, Glyndwr, «Introduction», In *Northern Quebec and Labrador journals and correspondence, 1819-35*, K. G. Davies et Alice Margaret Johnson (éd.), p. xv-lxxix, London, Hudson's Bay Record Society, 1963.